FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
I II
144
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Palchetto
adio
Num.° d' ordine

B Pou
III
144

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FREDERIC II.

TOME XVII.

611683

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE

AVEC

M. D'ALEMBERT.

TOME I.

Amsterdam, 1789.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIÈRE.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 11 mars 1760.

SIRE,

J'Ai trop bonne opinion de ma patrie pour imaginer qu'elle me faſſe un crime de la reconnoiſſance ; mais dût-il m'en arriver des malheurs, que je ne dois ni prévoir ni craindre, je cède à un ſentiment plus fort que moi. Je ſupplie donc V. M. de recevoir mes très-humbles & très-reſpectueux remerciemens pour la belle Épître dont elle vient de m'honorer. Mon amour-propre, Sire, en eſt ſi flatté, & à ſi juſte titre, que mes éloges doivent être ſuſpects ; cependant, ma vanité miſe à part, il ne me paroît pas poſſible d'exprimer avec plus de force & de nobleſſe des vérités importantes au genre-humain, & malheureuſement trop peu

connues de ceux qui devroient en être les plus puiſſans défenſeurs (*a*).

Les circonſtances préſentes, & mon reſpect pour les occupations de V. M., ne me permettent pas de lui en dire davantage. Puiſſions-nous, Sire, pour le repos de l'humanité, & pour le bien de la philoſophie, qui a ſi grand beſoin de vous, jouir bientôt de cette paix ſi déſirée ! elle me procurera le ſeul bonheur que je ſouhaite, celui d'aller mettre aux pieds de V. M. ma profonde vénération, & mon attachement inviolable. Cette proſe, Sire, ne vaut pas les vers de V. M. ; mais les ſentimens qu'elle exprime ſont ſimples & vrais comme elle. Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE II.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 22 décembre 1760.

SIRE,

J'Ai reſpecté, comme je le devois, les grandes & glorieuſes occupations de V. M. durant cette campagne ; & c'eſt par ce motif que je n'ai pas cru devoir l'importuner même de ma reconnoiſſance. V. M. vient d'y acquérir de nouveaux droits par la belle écritoire de porce-

(*a*) Elle ſe trouve ci-devant tome VII, pag. 258.

laine qu'elle a bien voulu me donner ; je l'ai reçue, Sire, le 15 août, jour dont les généraux Autrichiens, malgré leurs épées bénites, ſe ſouviendront auſſi long-temps que moi. L'uſage le plus digne que je puſſe faire d'un pareil préſent, ce ſeroit de l'employer, Sire, à écrire l'hiſtoire de V. M. ; mais cet ouvrage eſt réſervé à une plume plus éloquente que la mienne.

Puiſſé-je, [illegible] arriver bientôt le moment auquel j'aſpire, celui de [illegible] de V. M. mes profonds reſpects, mon admiration, ma reconnoiſſance éternelle, & l'attachement inviolable avec lequel je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE III.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 23 décembre 1762.

SIRE,

J'Ai reſpecté, ſuivant la loi que je me ſuis toujours impoſée, les occupations de V. M. durant cette campagne ; elles ont d'ailleurs été ſi brillantes, que je me ſerois fait un ſcrupule de les troubler, quelque preſſé que je fuſſe d'arracher bien ou mal les traits dont V. M. me perce impitoyablement dans la charmante Épître qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreſſer (*a*).

(*a*) Elle ſe trouve ci-devant tome VIII, pag. 58.

A préſent, Sire, que le maréchal Daun vient de terminer ſes glorieuſes expéditions, ce ſeroit à moi indigne à lui ſuccéder ; car le ſort de V. M. eſt d'être toujours en guerre, l'été avec les Autrichiens, l'hiver avec la géométrie. Mais, Sire, puiſque la fière & redoutable maiſon d'Autriche a la modeſtie de ſe tenir pour battue, l'humble géométrie ne ſera pas plus difficile ; elle n'a rien de mieux à faire que d'imiter MM. de [illegible]berg & de Wurzbourg, [illegible] de payer, & de ſe taire.

Je n'ai preſque plus d'eſpérance de revoir V. M. ; je ne ſais plus quand finira cette guerre affreuſe & deſtructive ; je ſais ſeulement, & toute l'Europe le ſait comme moi, qu'il ne tient pas à V. M. que l'humanité ne reſpire enfin après tant de malheurs ; mais puiſque vos ennemis ne ſont point encore las de faire égorger & périr de misère un ſi grand nombre d'hommes, il me ſera du moins permis, à préſent que la maiſon d'Autriche n'eſt plus notre alliée, de donner un libre cours à mes vœux ; de ſouhaiter à V. M. tous les ſuccès & toute la gloire que méritent ſa grandeur d'ame, ſon courage, ſes talens & ſes travaux ; de ſouhaiter ſur-tout que ſa tranquillité & celle de ſes peuples ſoient bientôt aſſurées par une paix durable & glorieuſe, quand même, au grand ſcandale de la géométrie, le traité devroit être en vers.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE IV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 7 mars 1763.

SIRE,

IL m'eſt donc permis de reſpirer enfin, après tant de tourmens & d'inquiétude, & de laiſſer agir en liberté des ſentimens ſi long-temps renfermés & contraints au fond de mon ame. Il m'eſt permis de féliciter V. M. ſur ſes ſuccès & ſur ſa gloire, ſans craindre d'offenſer perſonne, ſans trouble pour le préſent, & ſans frayeur pour l'avenir. Que n'a-t-elle pu lire dans mon cœur depuis ſix ans les mouvemens qui l'ont agitée ; la joie que m'ont cauſé ſes victoires (excepté celle de Rosbach, dont V. M. elle-même m'auroit défendu de me réjouir), & l'intérêt plus vif encore que j'ai pris à ſes malheurs ; intérêt d'autant plus grand, que je ſentois ce que ces malheurs pouvoient coûter un jour à mon pays, & que je plaignois la France, ſans oſer même le lui dire ! Je ne ſais ſi nous traiterons les Autrichiens comme nous avons traité les Jéſuites ; les premiers nous ont fait pour le moins autant de mal que les ſeconds, & nous ne pouvons pas dire comme les chrétiens, que *la nouvelle alliance vaut mieux que l'ancienne* ; mais enfin ma patrie

reſpire, V. M. eſt tranquille & au comble de la gloire, je ne veux plus de mal à perſonne. Puiſſiez-vous, Sire, jouir long-temps de cette paix & de cette gloire ſi juſtement acquiſes ! Puiſſiez-vous montrer encore long-temps à l'Europe l'exemple d'un prince également admirable dans la guerre & dans la paix, grand dans la proſpérité & encore plus dans l'infortune, au-deſſus de l'éloge & de la calomnie !

Avec quel empreſſement, Sire, n'irai-je pas exprimer à V. M. ce que ma plume trace ici foiblement, & ce que mon cœur ſent bien mieux ! Quelle ſatisfaction n'aurai-je pas de mettre à vos pieds mon admiration, ma reconnoiſſance, mon profond reſpect, & mon attachement inviolable ! Mais, Sire, je ſens que dans ces premiers momens de repos, V. M., occupée toute entière à eſſuyer des larmes qu'elle a vues couler malgré elle, aura bien mieux à faire que de converſer de philoſophie & de littérature. J'attendrai donc ſon loiſir & ſes ordres pour aller paſſer quelque temps auprès d'elle. C'eſt-là, c'eſt dans ſes entretiens que je puiſerai les lumières néceſſaires pour étendre ces *Élémens de philoſophie* auxquels elle a la bonté de s'intéreſſer. Ce travail exige de l'encouragement, & c'eſt auprès de vous ſeul que la philoſophie peut en trouver ; car elle n'eſt pas ſi heureuſe que V. M., elle n'a pas fait la paix avec tous ſes ennemis. Ne croyez point,

Sire, qu'elle entende assez mal ses intérêts pour vouloir être en guerre avec vous ; & que deviendroit-elle, si elle perdoit un appui tel que le vôtre ! La géométrie suivra son exemple ; elle signera sa paix comme les Autrichiens, & avec plus de plaisir qu'eux ; elle se gardera bien sur-tout de vouloir ôter à V. M. *ses hochets*, malgré les coups qu'elle en a reçus ; elle sait trop bien qu'on ne lui ôte rien sans s'en repentir, & sans être forcé de le lui rendre. Elle ira s'instruire & s'éclairer auprès de vous ; elle ira porter à V. M., sans avoir à craindre le reproche de flatterie, les vœux, l'amour & le respect de tous ceux qui cultivent les lettres, & qui ont le bonheur de voir dans le héros de l'Europe leur chef & leur modèle.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE V.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 29 avril 1763.

SIRE,

JE me rendrai avec empressement à Wésel au premier avis que V. M. me fera donner de son voyage ; & je me félicite d'avance de pouvoir enfin mettre à vos pieds, en toute liberté, des sentimens que je partage avec l'Europe entière. Je ne sais pas si, comme V. M. le prétend, il y a des rois dont *les philosophes se moquent* ;

la philoſophie, Sire, reſpecte qui elle doit, eſtime qui elle peut, & s'en tient là; mais quand elle pouſſeroit la liberté plus loin, quand elle oſeroit quelquefois rire en ſilence aux dépens des maîtres de ce monde, le philoſophe Molière diroit à V. M. qu'il y a rois & rois, *comme fagots & fagots*; & j'ajouterai avec plus de reſpect, & autant de vérité, que la philoſophie me paroîtroit bien peu philoſophe, ſi elle avoit la bêtiſe de ſe moquer d'un roi tel que vous. Toute la morale de Socrate n'a pas fait au genre-humain la centième partie du bien que V. M. a déja fait en ſix ſemaines de paix. La France, qui s'étonne encore d'avoir été votre ennemie, parle de votre gloire avec admiration, & de votre bienfaiſance avec attendriſſement. Ne craignez point, Sire, malgré vos bons mots ſur *les ſottiſes des poëtes*, que le poëte philoſophe qui vient de faire le traité d'Hubertsbourg, ſoit mis par la poſtérité ſur la même ligne que le poëte cardinal qui a fait le traité de Verſailles. Il était aſſez naturel que ce dernier traité donnât à la géométrie un peu d'humeur contre la poéſie; vous êtes, Sire, à tous égards, bien propre à les réconcilier enſemble; permettez-moi cependant d'avouer, que ſi dorénavant la géométrie permet aux poëtes d'emprunter le ſecours de la fable, ce ne ſera pas quand ils auront à parler de vous.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE VI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 17 ſeptembre 1764.

SIRE,

L'Ouvrage de philoſophie que j'ai eu le bonheur de faire par ordre de V. M., m'a procuré de ſa part une lettre bien ſupérieure à mon ouvrage, pleine d'une philoſophie qui me remplit d'admiration, & d'une bonté qui me pénètre de reconnoiſſance. Quelle lettre, Sire! & qu'elle eſt bien digne du héros & du ſage qui l'a écrite, ſi on en excepte ce qu'elle renferme de trop flatteur pour moi! elle mériteroit d'être ſignée d'autant de noms de philoſophes, que les archiducs Autrichiens ont de noms de baptême. Mais le nom ſeul de V. M. équivaut à tous ceux du Lycée & du Portique, & vaut beaucoup mieux que tous ceux du calendrier.

Je me félicite, Sire, de penſer comme V. M. ſur la vanité & la futilité de la métaphyſique; un vrai philoſophe, ce me ſemble, ne doit traiter de cette ſcience que pour nous détromper de ce qu'elle croit nous apprendre; principalement ſur ces grandes queſtions, qui, comme dit très-bien V. M., nous importent vraiſemblablement ſi peu, par la raiſon même qu'elles nous tourmentent ſi fort en pure perte.

Il n'en eſt pas ainſi de la géométrie, beaucoup plus certaine, parce que l'objet en eſt plus terre à terre; c'eſt une eſpèce de hochet que la nature nous a jeté pour nous conſoler & nous amuſer dans les ténèbres. Les queſtions que V. M. a la bonté de me faire ſur l'emploi de l'analyſe & de la métaphyſique dans cette ſcience, demandent du temps pour y répondre avec la clarté qu'elle déſire; j'ai déjà jeté ſur le papier quelques réflexions, que j'aurai l'honneur de lui envoyer le plus tôt qu'il me ſera poſſible, ſi elles ne me paroiſſent pas trop peu dignes de lui être préſentées. Pythagore, auquel vous me faites l'honneur, Sire, de me comparer, quoiqu'indigne, & avec qui je n'ai rien de commun que de n'oſer manger des fèves (à la vérité par de meilleures raiſons que lui), ce Pythagore auroit tremblé, s'il eût dû avoir comme moi pour juges de ſes écrits, Numa, Alexandre & Marc-Aurèle. V. M. prétend que mes rapſodies vivront plus long-temps que les journaux immortels de ſes campagnes; j'ai lu, je ne ſais en quel endroit, que Céſar annonçoit la même choſe à un philoſophe de ſon temps, dont il n'eſt rien venu juſqu'à nous, tandis que les *Commentaires de Céſar*, reſpectés par dix-huit ſiècles, ſont encore lus & admirés de nos jours. Il eſt étonnant, Sire, j'en conviens avec regret, que des philoſophes, mépriſés ou perſécutés chez

eux, ne cherchent pas d'aſyle auprès d'un prince fait pour les conſoler, pour les protéger, & pour les inſtruire. V. M. en demande la raiſon ; c'eſt que dans le pays que ces philoſophes habitent, le climat conſole de la Sorbonne, & le phyſique du moral ; c'eſt que ces philoſophes ont une ſanté foible & des amis ; c'eſt qu'ils penſent pour leur patrie comme la femme du *Médecin malgré lui*, qui aime ſon mari quoiqu'elle en ſoit battue, & qui répond aſſez ſottement à ceux qui veulent la ſéparer de lui : *Je veux qu'il me batte.*

Vous mettez, Sire, le comble à vos bontés pour moi par les détails où vous voulez bien entrer ſur ma ſanté. Elle ſe rétablit peu-à-peu, & j'eſpère qu'elle ſe conſervera par un régime exact, le ſeul remède auquel j'aie confiance. Toutes les recettes dont j'ai uſé d'ailleurs, quoique réputées *ſtomachiques* ou *ſtomachales* (car leur nom n'eſt pas plus aſſuré que leur effet) m'ont fait plus de mal que de bien ; mon eſtomac eſt de la nature des pédans ; il ſe révolte contre tout ce qui lui eſt nouveau, médicamens & nourriture. Si j'avois néanmoins le malheur de ne pouvoir me paſſer de remèdes, j'eſſayerois des eaux minérales que V. M. me conſeille ; mais j'aurai recours à la médecine le plus tard que faire ſe pourra ; je la regarde comme la ſœur preſque jumelle de la métaphyſique par ſon incertitude ; & il me ſemble qu'elle

a l'obligation à la théologie de n'être pas la première des impertinences humaines.

V. M. me permettra-t-elle de profiter de cette occaſion, pour lui offrir mes vœux ſincères à l'occaſion du mariage prochain de Monſeigneur le Prince de Pruſſe ?

D'une tige en héros féconde
Puiſſent naître à jamais des fils & des neveux
Qui faſſent le bonheur du monde.

Ces fils & ces neveux, Sire, n'auront pas à chercher bien loin de chez eux le modèle qu'ils auront à ſuivre.

Si V. M., qui ne veut point de miniſtre pour ſon profeſſeur de belles-lettres, avoit moins de répugnance pour la meſſe que pour la cène, on m'a parlé d'un fort honnête prêtre qui ne dira la meſſe (ſuppoſé qu'il la dîe) que pour ſon plaiſir, & qui trouvera très-bon que V. M. ne vienne pas l'entendre. On dit d'ailleurs tout le bien poſſible de ſa capacité, de ſon caractère & de ſes mœurs. En cas qu'il pût convenir à V. M., je lui propoſerai la place, avec les avantages conſidérables qui y ſont attachés, & je ne négligerai rien pour l'engager à l'accepter. Heureux ſi le ſuccès répond à mon zèle ! Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE VII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 novembre 1764.
(Anniverſaire de la bataille de Torgau.)

SIRE,

J'Ai lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, l'ouvrage ſur lequel V. M. me fait l'honneur de me demander mon avis; j'y ai trouvé cet eſprit de juſteſſe & de lumière qui caractériſe ſes écrits comme ſa converſation. Il me ſemble néanmoins que V. M. pourroit modifier à quelques égards la ſupériorité qu'elle donne à Bayle & à Gaſſendi ſur Deſcartes & ſur Leibnitz; je penſe bien comme elle, qu'on ne rend pas aſſez de juſtice à Gaſſendi, qui étoit un eſprit très-éclairé, très-cultivé & très-ſage; cependant je ne crois pas que ni lui ni Bayle doivent être préférés *ſans reſtriction* à Deſcartes & à Leibnitz; parce que ni Gaſſendi ni Bayle n'ont fait dans les ſciences de ces *découvertes* proprement dites qui caractériſent *l'homme de génie*; au-lieu que Deſcartes a inventé l'application de l'algèbre à la géométrie, & Leibnitz le calcul différentiel. V. M. a ſans doute voulu dire que ces deux grands hommes ont moins bien raiſonné que Bayle & Gaſſendi, en les enviſageant ſeulement comme métaphyſiciens; & en cela je ſuis abſolument de ſon avis:

les deux premiers étoient des eſprits créateurs, les deux autres des eſprits *excellens ;* mais il n'eſt pas facile, ce me ſemble, de régler le rang entre ces deux eſpèces d'eſprits ; & je craindrois d'ailleurs que V. M. ne s'attirât de nouveau la France & l'Allemagne ſur les bras, ſi elle paroiſſoit trop rabaiſſer les héros de ces deux nations en philoſophie. A l'égard de Malebranche, je l'abandonne à V. M. ; je le crois à tous égards très-inférieur à Bayle & à Gaſſendi comme philoſophe ; il me ſemble même que c'étoit moins un grand philoſophe qu'un excellent écrivain en philoſophie. Il a bien démêlé les erreurs des ſens & de l'imagination, mais il y en a ſubſtitué d'autres ; je n'ai jamais vu en lui qu'un aſſez bon *démoliſſeur*, mais un mauvais architecte.

J'abandonne auſſi à V. M. les avocats, les prédicateurs, & tout ce qui leur reſſemble ; le bavardage du barreau me paroît inſupportable, & les déclamations de la chaire bien ridicules.

V. M. ſera bientôt ennuyée d'un autre bavardage, des éclairciſſemens qu'elle m'a demandés, & que je compte avoir l'honneur de lui envoyer inceſſamment. J'ai fait mon poſſible pour répondre à ſes déſirs. Si elle ne m'entend pas, ce ne ſera pas ſa faute, mais ou la mienne, ou celle de la matière.

Ce n'eſt pas la première fois qu'il eſt queſtion du ſatellite de Vénus, dont V. M. me fait

l'honneur de me parler ; & sûrement l'académie de Berlin ne l'ignore pas. Dès 1645, un mathématicien Napolitain, nommé Fontana, prétendit avoir observé quatre fois ce satellite. En 1672 & en 1686, Cassini assura aussi l'avoir vu ; M. Short, de la société royale de Londres, prétendit en 1740 avoir eu le même avantage ; enfin il y a trois ans qu'en France plusieurs astronomes ont cru l'appercevoir : d'autres ont assuré en même temps qu'ils n'y voyoient rien ; V. M. a ignoré cette découverte ou cette vision, parce qu'elle avoit alors affaire à d'autres satellites & à d'autres Vénus. Elle me fait trop d'honneur de vouloir faire baptiser en mon nom cette nouvelle planète ; je ne suis ni assez grand pour être au ciel le satellite de Vénus, ni assez bien portant pour l'être sur la terre ; & je me trouve trop bien du peu de place que je tiens dans ce bas monde, pour en ambitionner une au firmament. Si on découvre un jour quelque satellite à Mars, je sais bien quel nom je lui destine, celui du meilleur des généraux de V. M. A l'égard de Mercure, s'il parvient jamais à l'honneur d'un satellite, plus d'un maltôtier ou d'un courtisan nous fournira des noms de reste ; mais ce dieu a déjà trop de satellites en terre, pour se soucier d'en avoir ailleurs.

Ce maudit prêtre, dont on m'avoit dit tant de bien, aime mieux rester dans je ne sais quel village, que d'aller enseigner l'éloquence à des

hérétiques. M. l'abbé d'Olivet m'a promis de faire tout ce qui dépendroit de lui pour y ſup. pléer par un autre ſujet, & pour répondre aux déſirs de V. M. ; il ne veut envoyer qu'un maître excellent & digne de la place importante que V. M. lui deſtine : s'il n'étoit queſtion que d'un profeſſeur médiocre, le choix ne nous embarraſſeroit pas ; mais V. M. ne veut pas & ne mérite pas qu'on la trompe.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre l'écrit que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer ; j'y ai fait de légers changemens, que je prends auſſi la liberté de lui propoſer : ces changemens ſe bornent à une addition d'une demi-ligne, à quelques mots ſubſtitués à d'autres, & à quelques retranchemens en très-petit nombre, qui, ce me ſemble, rendront l'ouvrage plus ſerré, ſans lui rien ôter de ſa force. J'ai conſervé d'ailleurs preſque par-tout les penſées & les expreſſions ; je n'ai peut-être été que trop ſacrilège en touchant au reſte.

V. M. me compare aux rois de Perſe, qui cherchent pour ſe faire valoir à ſe dérober aux regards humains ; je ne répondrai point à ce qu'elle veut bien me dire d'obligeant à ce ſujet ; mais je l'aſſurerai avec la ſincérité qu'elle me connoît, que ſi les princes reſſembloient à un Roi que j'ai eu le bonheur de voir & d'approcher, la philoſophie entendroit bien mal ſes intérêts en ſe cachant.

Je ſuis avec l'admiration, la reconnoiſſance, l'attachement inviolable & le profond reſpect qui ne finiront qu'avec ma vie, &c.

LETTRE VIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 1 mars 1765.

SIRE,

MOnſieur Helvétius doit partir inceſſamment pour aller mettre aux pieds de V. M. ſon admiration & ſon profond reſpect : c'eſt un hommage, Sire, que tous les philoſophes vous doivent, & qu'un philoſophe comme lui eſt bien digne de rendre à un prince tel que vous. J'oſe eſpérer que V. M., en connoiſſant ſa perſonne, ajoutera encore à l'idée avantageuſe qu'elle avoit déja de ſes talens & de ſes vertus ; l'accueil qu'il recevra d'elle le conſolera des perſécutions que lui ont ſuſcité des fanatiques, qui ſont à eux tous moins de bonnes actions dans toute leur vie qu'il n'en fait dans un jour, & qui ont trouvé plus court & plus facile de brûler ſon livre que d'y répondre.

Je ne ſuis pas, Sire, dans le cas de dire à M. Helvétius ce qu'Ovide diſoit à ſes vers : *Vous irez ſans moi, & je ne vous porte point envie ;* car j'envie d'autant plus le bonheur dont il va jouir, que je l'ai déjà goûté ; mais ma

ſanté long-temps dérangée, & encore chancelante, ne me permet pas ce voyage, & je me plains d'elle avec plus de raiſon, que Louis XIV dans l'Épître de Boileau ne *ſe plaint de ſa grandeur*, qui l'empêche de paſſer le Rhin à la vue de l'ennemi. La privation que mon état me fait éprouver aujourd'hui eſt la plus fâcheuſe diète à laquelle il m'ait condamné; je ſuis dans une eſpèce de purgatoire; mais le purgatoire, à ce que dit la Sorbonne, ne doit pas être éternel, & il faudra bien que le mien finiſſe.

On m'aſſure que V. M. ſe porte bien, qu'elle fait des choſes admirables, qu'elle a reçu mon nouvel ouvrage, qu'elle en a paru contente; c'eſt là ma ſeule conſolation; après le bonheur de voir V. M., celui que je déſire le plus eſt de pouvoir mériter ſon ſuffrage & ſon eſtime.

Je ne connois de M. Lambert qu'un ſeul ouvrage, qui eſt bon, mais qui ne me paroît comparable à aucun de ceux de M. Euler; & ſi ce dernier eſt à genoux devant M. Lambert, comme V. M. me fait l'honneur de me l'écrire, il faudra dire de M. Euler ce qu'on a dit de La Fontaine, *qu'il fut aſſez bête pour croire qu'Eſope & Phèdre avoient plus d'eſprit que lui.* Ce n'eſt pas que je prétende rien ôter au mérite de M. Lambert, qui doit être très-réel, puiſque toute l'académie en juge ainſi; mais il y a dans les ſciences plus d'une place honorable, comme il y a, ſi on en croit l'Évangile,

pluſieurs demeures dans la maiſon du Père céleſte ; & M. Lambert peut être très-digne d'occuper une de ces places. On aſſure d'ailleurs qu'il a fait pluſieurs excellens ouvrages qui ne me ſont point parvenus. Je le trouverois encore aſſez bien partagé, quand il ſeroit à M. Euler (pour parler mathématiquement) en même proportion que Deſcartes & Newton ſont à Bayle, ſuivant V. M., ou que Bayle eſt à Deſcartes & Newton, ſelon un géomètre de votre connoiſſance ; ou pour employer une comparaiſon qui ne ſouffre point de contradicteurs, en même proportion que Marc-Aurèle & Guſtave-Adolphe ſont à un monarque que je n'oſe nommer.

Je prends la liberté, Sire, de recommander de nouveau aux bontés de V. M. Mr. Thiebault, le profeſſeur de grammaire que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, & qui doit actuellement avoir reçu ſes ordres. Elle aura ſûrement lieu d'en être contente à tous égards. Je ſouhaiterois qu'elle le fût de même d'un ouvrage qu'elle recevra bientôt, & dans lequel j'ai tâché de dire la vérité, qui n'étoit pas trop aiſée à dire. C'eſt une hiſtoire philoſophique du déſaſtre que vient d'éprouver en France la vénérable ſociété de JESUS. J'aurois écrit avec plus d'intérêt & de ſatisfaction l'hiſtoire de V. M. ; ſes victoires, ſes loix, ſes ouvrages, ſont un peu plus dignes de la poſtérité que

l'émigration d'une horde de fanatiques, expulsés par d'autres; mais, Sire, cet ouvrage ne doit point être fait par une autre main que par la vôtre; c'eſt aux dieux ſeuls qu'il appartient de parler dignement d'eux-mêmes.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & avec des ſentimens encore plus chers à mon cœur, &c.

LETTRE IX.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 mars 1765.

JE vous dois trois lettres, mon cher d'Alembert. L'ouvrage de mon métier, les hémorrhoïdes & des humeurs goutteuſes m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Je commence par vous remercier de votre ouvrage ſur les hautes ſciences, que je trouve admirable, parce que vous avez daigné deſcendre des régions éthérées pour vous rabaiſſer juſqu'à la conception des ignorans. J'appelle votre manuſcrit mon guid'âne, & je me rengorge de comprendre quelque choſe aux myſtères que vous autres adeptes cachez à la multitude. Je vous ſuis très-obligé de l'envoi du grammairien. J'ai cru m'appercevoir que c'eſt un garçon ſage, & qui vaut mieux que l'emploi qu'on lui donne ne lui procurera de moyens de développer ſes

talens. Je vous envoie en même temps les réglemens de mon académie. Comme le plan en eſt nouveau, je vous prie de m'en dire votre ſentiment avec ſincérité

Nous attendons ici M. Helvétius : ſelon ſon livre, le plus beau jour de notre connoiſſance ſera le premier ; mais on dit qu'il vaut infiniment mieux que ſon ouvrage, qui, quoique rempli d'eſprit, ne m'a ni perſuadé, ni convaincu. A propos de l'hiſtoire de vos jéſuites, dont je vous remercie d'avance, le pape a envoyé une nouvelle bulle par laquelle il confirme leur inſtitut ; auſſi-tôt j'en ai fait défendre l'inſinuation dans mes Etats. O que Calvin me voudroit de bien, s'il pouvoit être informé de cette anecdote ! Mais ce n'eſt pas pour l'amour de Calvin, c'eſt pour ne point autoriſer encore plus dans le pays une vermine malfaiſante, qui tôt ou tard ſubira le ſort qu'elle a eu en France & en Portugal.

Je vis à préſent ici dans la plus grande tranquillité. Je m'amuſe à corriger des vers que j'ai fait dans des temps de troubles : mais meſurer des ſyllabes & clouer une rime au bout, eſt une bien futile occupation en comparaiſon de celles de certains grands génies, qui meſurent la vaſte étendue de l'eſpace. Que voulez-vous ? Je vous dirai comme Fontenelle, qu'il faut des hochets pour tout âge. Je ſuis vieux, j'ai des infirmités, & les vers me ſont

plaiſir. Ma philoſophie me dit qu'il y a tant de déſagrémens dans le monde & ſi peu de plaiſirs, qu'il faut ſaiſir ces derniers où on les trouve ; le grand point eſt d'être heureux, le fût-on en jouant aux poupées ; mais on ne l'eſt guère quand l'eſtomac digère mal.

Je vous plains ſincérement de ſouffrir & de languir dans un âge où vous êtes encore dans toute votre force. Je ſoupçonne qu'il y a quelqu'opilation dans les viſcères du bas-ventre, & j'opine pour les eaux minérales & apéritives. L'eſtomac eſt dans le cas des philoſophes, on l'accuſe ſouvent de la faute des autres. Il faut que vous faſſiez examiner vos urines, & que vous vous tâtiez ſous les côtes, pour vous aſſurer que le foie eſt en bon état ; il faut que les médecins obſervent ſi le fiel & la bile font leur devoir, en concourant à la digeſtion. Il faut que ſur les ſymptômes, ils s'aſſurent ſi votre méſentère eſt en bon état, ou ſi le ſang eſt trop épaiſſi ; car tous ces détails ſont néceſſaires pour fonder la méthode ſelon laquelle ils doivent vous traiter. Toutefois prenez de l'exercice, & ne vous en déſaccoutumez pas, ou votre mal ira en empirant. Songez qu'il n'y a que vous ſeul qui ſouteniez en ce moment la gloire de votre patrie ; & comme vous aimez cette ingrate, conſervez-vous au moins pour elle.

Croiriez-vous bien que j'ai reçu une lettre

de Voltaire ? Je lui ai répondu fort obligeamment. Il crie contre ſon Dictionnaire philoſophique qu'on imprime en Hollande ; mais nous ſavons à quoi nous en tenir. A propos, on dit que vous avez un monſtre dans le Gevaudan ? Vous verrez que c'eſt le marquis avec ſa capote, qu'on aura pris pour un monſtre (*a*). On dit qu'il dévore des enfans & qu'il eſt fort leſte à ſauter de branche en branche, cela ne lui reſſemble pas ; ſi le monſtre dormoit, ce ne pourroit être que lui.

Nous avons eu ici un prince de Courlande qui a paſſé vingt ans en Sibérie ; par tout ce qu'il nous en a conté, il n'a donné envie à perſonne d'y aller, & je crois que vous n'avez pas mal calculé en refuſant de vous approcher de ce voiſinage. Je me flatte d'apprendre bientôt de meilleures nouvelles de votre ſanté ; perſonne n'y prend plus de part que moi. Sur ce, &c.

(*a*) Cette plaiſanterie concerne le marquis d'Argens qui voyageoit alors.

LETTRE X.

Du Roi.

Ce 20 août 1765.

J'Ai été fâché d'apprendre la mortification qu'on vient de vous faire eſſuyer, & l'injuſtice avec laquelle on vous a privé d'une penſion qui vous revenoit de droit. Je me ſuis flatté que vous ſeriez aſſez ſenſible à cet affront pour ne pas vous expoſer à en ſouffrir d'autres. Nous autres militaires, ne ſommes pas gens à tendre l'autre joue quand on vient de nous frapper. Ce qu'on appelle honneur dans le monde eſt ſans doute un préjugé; mais il eſt établi, & c'eſt par cette règle que l'on juge les actions des hommes. Je vous en dirois bien davantage, ſi je croyois vous perſuader: toutes mes raiſons viennent après coup, parce que je remarque que votre parti eſt pris & que vous êtes décidé. Ne croyez pas cependant que vos raiſons me paroiſſent auſſi bonnes qu'au petit cercle de vos amis qui vous entoure à Paris. J'aime à ergoter contre les géomètres, pour expérimenter ſi ſans ſavoir k & plus b, on peut ne pas déraiſonner.

Voici donc ce que je vous répondrois, ſi cette ſcène ſe paſſoit en converſation. Que depuis long-temps les climats ſont conſidérés comme aſſez ſemblables, ſi on en excepte la

ligne & le pôle : que ceux qui vivent dans la zone tempérée, n'éprouvent qu'une légère différence de la température de l'air. Il y a quelques lieux qui ſe diſtinguent à la vérité par un air mal-ſain, comme Mantoue, Peſt en Hongrie, Oſtende en Flandre ; mais certainement l'air de Berlin n'a jamais paſſé pour mal-ſain ; il eſt même ſi favorable aux Français, que pluſieurs réfugiés de cette nation ſont morts après avoir paſſé quatre-vingt-dix ans ; de ſorte que le climat peut ſervir d'excuſe honnête, mais non pas de raiſon. Votre ſecond argument a quelque choſe de plus plauſible ; il eſt dans l'ordre de la nature que je meure avant vous, & je ne puis pas vous garantir le contraire ; mais qui vous dit que je ne ſaurois mettre votre fortune à l'abri des caprices de la poſtérité? Cela ſe peut, & cela eſt très-faiſable. Voilà ma réfutation, je la trouve victorieuſe, je m'élève déjà un trophée pour avoir vaincu un grand géomètre, le tout en pure perte, parce que je n'ai pas le don de convaincre.

Mais parlons d'autres choſes. Vous me demandez mon ſentiment ſur votre hiſtoire des jéſuites? Je vous avoue qu'il y reſte quelque choſe à déſirer (*a*). Je m'attendois à voir en

(*a*) Cet ouvrage eſt intitulé ſimplement : *Sur la deſtruction des Jéſuites en France*, 1 vol. in-12.

abrégé l'hiſtoire de l'établiſſement de cet ordre, & ſur-tout les règles de leur inſtitut; je croyois y trouver les progrès que cet ordre a faits dans le monde, la politique qui a préſidé à ſon établiſſement & à ſon extinction, les noms des plus célèbres de leur corps; comment la doctrine du régicide a pris naiſſance chez eux, les meurtres ſacrés dont ils ont été les auteurs, leurs querelles avec les janſéniſtes, leur conduite en Portugal, & enfin ce qui a donné lieu à leur banniſſement de France. Le plan que vous vous êtes propoſé eſt différent de celui ci. Vous avez heurté les jéſuites & les janſéniſtes en même temps; ils ont crié & ils ont cru devoir intéreſſer le trône dans cette querelle. Le miniſtère peut avoir de l'humeur de ce que vous avez découvert ſes vues cachées; car M. de Choiſeul ayant eu la hardieſſe d'attaquer les jéſuites & de les chaſſer de France, ne manquera pas de courage, s'il en trouve l'occaſion, pour détruire les autres *cuculati*; mais peut-être s'en cache-t-il & ne veut-il pas qu'on avertiſſe la milice tonſurée de l'étendue de ſes vues. Voilà ce que je penſe ſur toute cette affaire.

Je ſuis ici aux eaux à me baigner quatre heures par jour; & il ſe peut bien que je raiſonne en l'air ſur les vues de vos miniſtres, que je ne connois ni ne veux connoître. Je ſuis à préſent diſciple de Thalès & de Buffon; dans

le bain je conſidère l'eau comme le principe de toutes choſes, & ſi l'eau m'a fait mal penſer, prenez-vous-en à cet élément ; celle de la Seine eſt ſi mauvaiſe, que vous devriez la prendre en averſion ; beaucoup de médecins la croient très-malfaiſante pour l'eſtomac, au-lieu que notre eau de Berlin eſt très-pure & bienfaiſante. Je n'en dirai pas davantage, & je me contente, en vous aſſurant de mon eſtime, de prier Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

LETTRE XI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 28 octobre 1765.

SIRE,

TAndis que V. M. ſe plongeoit dans les eaux de Landeck, j'ai vu de près celles du Styx ; une inflammation d'entrailles m'avoit mis un pied dans la barque, dirai-je fatale ou favorable ? Je touchois ſans regret au terme des maux de la vie, & j'avois déjà prié M. Watelet d'aſſurer V. M. que je mourois plein de reconnoiſſance, de reſpect & d'attachement pour elle. Enfin, Sire, le nautonnier des ſombres bords, après avoir héſité quelques jours, m'a déclaré qu'il ne vouloit pas encore de moi ; je ne ſais quand il lui plaira de me recevoir tout-à-fait ; mais je me traîne encore, ce me

ſemble, à une aſſez petite diſtance du rivage dont il me repouſſe; ma ſanté eſt plus languiſſante que jamais; j'ai des maux de tête preſque continuels, & le ſommeil qui m'avoit quitté ne revient point, ce qui me rend incapable de toute application.

A la triſteſſe que mon état me cauſe, ſe joint la crainte d'avoir déplu à V. M. en n'acceptant pas les dernières offres pleines de bonté qu'elle a daigné me faire; je la prie d'être bien perſuadée que je lui ai dit la vérité pure, en l'aſſurant que l'affoibliſſement de ma ſanté & de mes forces, devenu plus grand encore par ma dernière maladie, eſt la ſeule cauſe qui m'attache, non à une patrie qui ne veut pas l'être, mais au climat où je ſuis né. J'ajoute que ſi quelque choſe pouvoit me dédommager de ce que je perds en reſtant en France, du bonheur & de la paix dont je jouirois auprès de V. M., c'eſt l'intérêt que mes amis & le public même m'ont marqué, lorſque j'étois entre la vie & la mort; cet intérêt m'a fait voir que l'eſtime des honnêtes gens ne tenoit pas à une miſérable penſion qu'on continue à me refuſer, & à laquelle je ne penſe plus depuis long-temps.

Je vois par le jugement que V M. a porté de mon ouvrage ſur les jéſuites, qu'elle y auroit déſiré plus de détails; mais des différens détails où j'aurois pu entrer à ce ſujet, quelques-

uns,

uns, ce me ſemble, ſont aſſez connus, comme ce qui regarde leur doctrine, leur inſtitut, leur politique, leurs écrivains; quelques autres auroient été dangereux à développer, par exemple, les reſſorts ſecrets qui ont accéléré la deſtruction de cette ſociété dangereuſe. Je n'ai donc pas cru, Sire, devoir m'étendre ſur les détails de la première eſpèce; & j'ai été forcé de paſſer légérement ſur les autres, en me bornant à les indiquer aux lecteurs qui, comme V. M., ſavent entendre à demi-mot. Il m'a paru plus utile, ſur-tout pour le bien de la France, de faire ce que perſonne n'avoit encore oſé, de rendre également odieux & ridicules les deux partis, & ſur-tout les janſéniſtes, que la deſtruction des jéſuites avoit déjà rendus inſolens, & qu'elle rendroit dangereux, ſi la raiſon ne ſe preſſoit de les remettre à leur place.

On m'aſſure que V. M. ſe porte bien, que les eaux lui ont parfaitement réuſſi, & que tandis qu'elle croyoit ne philoſopher qu'avec Thalès, Hippocrate étoit de la converſation pour le bien de vos ſujets. Le rétabliſſement de votre ſanté, Sire, me conſole du dépériſſement de la mienne; un héros, un roi philoſophe eſt bien plus néceſſaire au monde que moi; puiſſe-t-il au moins m'être permis par ma frêle & languiſſante machine d'aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. les ſentimens que

je lui dois, que ſes vertus, ſes grandes actions & ſes bienfaits ont gravés dans mon cœur, & qui ne finiront qu'avec ma vie !

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XII.

Du Roi.

Ce 23 novembre 1765.

JE vois par votre lettre que votre eſprit eſt auſſi malade que votre corps ; ce qui cauſe une double ſouffrance. Je ne me mêle de guérir ni l'un ni l'autre, parce que les géomètres ont un tempérament à eux, & une façon de penſer bien plus élevée que les autres hommes. Si j'avois à parler à quelque littérateur, je lui dirois, qu'en aucun pays les penſions n'ont décidé du mérite ; qu'Ovide, tout exilé qu'il étoit, balance à préſent & ſurpaſſe en réputation le tyran qui l'opprima ; que ſi les richeſſes donnoient des talens, perſonne n'en auroit plus que C. P. & leurs ſemblables ; & qu'ainſi ce littérateur feroit bien de croire que le mérite, le talent & la réputation qui les ſuit, tiennent à l'homme & non aux décorations. Mon littérateur ſe conſoleroit, il ſe feroit admirer comme auparavant, & il ſeroit heureux. Ce raiſonnement n'étant pas ſoutenu de *kk* plus *b*, ne peut ſe préſenter en cet état vis-à-vis des

hautes ſciences ; toutefois il eſt fondé ſur un calcul très-juſte, ſur un parallèle des dons de la nature & de ceux de la fortune, ſur une idée nette de ce qui doit attirer l'eſtime des hommes & de ce qui la mérite le plus, ſur une comparaiſon qui doit conſoler un grand homme de l'injuſtice qu'il ſouffre en ſe rappellant que d'autres grands hommes ont été encore plus infortunés. J'avoue que j'aurois dû citer préférablement à Ovide, Galilée & Socrate ; mais comme il n'eſt queſtion que de jéſuites & non d'antipodes, que vous n'empêchez pas les ſculpteurs d'orner d'images vos autels, & qu'on ne vous donne point de ciguë à boire, j'ai mieux aimé parler d'un auteur qui réjouit le monde, que de ceux qui (à ce qu'ils prétendent) l'ont éclairé.

Si j'avois à traiter ce ſujet avec quelque militaire, je lui dirois : Souvenez-vous de Cajus Marius, qui ne fut jamais plus grand, qui ne fit jamais paroître plus de courage, que lorſque proſcrit & abordé ſur les rivages Africains, il répondit à un officier du préteur qui lui faiſoit dire de ſe retirer : *Dis-lui que tu as vu Cajus Marius aſſis ſur les ruines de Carthage.* C'eſt dans le malheur qu'il faut du courage. J'endoctrinerois mon militaire de toute la morale ſtoïque : mais, qu'eſt-ce que la morale ? La mode malheureuſement en eſt paſſée. Notre ſiècle a la rage des courbes, & tous

ces calculs ingénieuſement imaginés, ne valent pas à mon ſens des principes de conduite qui répriment les paſſions effrénées, & par leſquels les hommes peuvent jouir du foible degré de bonheur que comporte leur nature.

Je ne finirois point ſur cet article, ſi je voulois répéter ce qu'on a dit : toutefois je ſuis perſuadé que vous prendrez votre parti ſur ce qui vient de vous arriver, & que vous ne voudrez pas donner à vos ennemis la joie de ſoupçonner qu'ils vous tuent par leurs perſécutions. Je ſerai charmé de vous revoir en quelqu'occaſion que ce ſoit, & j'eſpère que le temps, ce grand maître, paſſera ſon éponge ſur le paſſé, & vous fera recouvrer votre ſanté, votre gaieté & votre repos. Sur ce, &c.

LETTRE XIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 19 mai 1766.

SIRE,

JE ne perds point de temps pour apprendre à V. M. que M. de la Grange a reçu ſes offres avec autant de reſpect que de reconnoiſſance ; qu'il ſe tient trop heureux d'avoir mérité les bontés d'un prince tel que vous, & d'être à portée de les mériter encore davantage par ſes travaux ; qu'il a demandé au roi de Sardaigne ſon

ſouverain, la permiſſion d'accepter ces offres; que le roi de Sardaigne lui a promis de lui faire donner inceſſamment ſa réponſe, & a bien voulu lui faire eſpérer que ſa demande ne ſeroit point rejetée. Je crois donc, Sire, que M de la Grange ne tardera pas à venir remplacer M. Euler; & j'oſe aſſurer V. M. qu'il le remplacera très-bien pour les talens & le travail, & que d'ailleurs par ſon caractère & ſa conduite il n'excitera jamais dans l'académie la moindre diviſion ni le moindre trouble. Je prends la liberté de demander à V. M. ſes bontés particulières pour cet homme d'un mérite vraiment rare, & auſſi eſtimable par ſes ſentimens que par ſon génie ſupérieur. Je me tiens trop heureux d'avoir pu réuſſir dans cette négociation, & procurer à V. M. & à ſon académie un ſi excellent ſujet. Cet événement répand dans mon ame une ſatisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps, & je ſuis ſûr que mon eſtomac s'en reſſentira. Je pourrai me flatter enfin d'avoir fait une choſe agréable à V. M., honorable pour ſes Etats, avantageuſe pour ſon académie, & d'avoir par-là donné à V. M de nouvelles marques des ſentimens de reconnoiſſance, d'attachement inviolable, & de profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 26 mai 1766.

SIRE,

TOutes les lettres que je reçois de M. de la Grange m'assurent de la ferme résolution où il est de profiter des offres également honorables & avantageuses que V. M. veut bien lui faire. S'il n'est pas encore parti de Turin pour se rendre auprès de V. M., ce n'est ni sa faute ni la mienne; c'est celle des ministres du roi de Sardaigne, qui n'osant pas lui refuser absolument son congé, cherchent à le lui différer, dans l'espérance qu'il changera d'avis; mais il me mande que son parti est pris & inébranlable. Je ne doute point que si V. M. juge à propos de faire demander au roi de Sardaigne même le congé de M. de la Grange, il ne l'obtienne sur le champ, & ne se mette incessamment en route; en ce cas, V. M. voudroit bien donner ses ordres pour les frais de son voyage. Il est bien singulier que M. Euler, comblé de biens par V. M., lui & sa famille, ait obtenu son congé si aisément après 26 ans de séjour, & que M. de la Grange, dont on ne juge pas à propos d'assurer la fortune dans son pays, soit obligé de solliciter comme une

grâce la permiſſion d'aller jouir ailleurs de la juſtice qu'un grand roi lui rend.

V. M. déſire un aſtronome ; je crois que M. de Caſtillon y ſeroit très-propre, d'autant qu'il pourroit former M. ſon fils au même travail, & le mettre en état de lui ſuccéder, ſi le cas l'exigeoit. Mais il ſeroit néceſſaire que V. M. donnât ſes ordres pour remettre l'obſervatoire en état ; car il en avoit grand beſoin, au moins quand je l'ai vû il y a environ trois ans. Mais je m'apperçois, Sire, peut-être un peu tard, que je fais ici ou parois faire le rôle de préſident de l'académie, qui n'en ſauroit avoir de plus digne & de plus éclairé que ſon protecteur même, & qui n'a beſoin, pour obtenir ce qui eſt juſte, que de le propoſer à ce grand roi.

Mgr. le prince de Brunſwick eſt ici, eſtimé, aimé & recherché de tout le monde. Il a été aux académies ; j'ai eu l'honneur de lire un mémoire en ſa préſence à l'académie des ſciences ; il fut hier à l'académie françoiſe, & je crois qu'il n'a pas été mécontent de la manière dont il y a été reçu. Tout le monde s'empreſſe tant à l'avoir, que je n'ai pu jouir que quelques momens de l'honneur de l'entretenir, & de l'aſſurer de mon reſpectueux attachement pour ſon auguſte maiſon, & pour un oncle plus auguſte encore qu'il a le bonheur d'avoir.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

P. S. J'aurois une grâce, Sire, à demander à V. M., ce ſeroit de permettre que M. de la Grange paſsât par Paris pour aller à Berlin; il eſt vrai que ſon voyage en ſeroit un peu plus long; mais indépendamment du plaiſir que j'aurois à le voir, je pourrois le mettre au fait de pluſieurs choſes concernant l'académie, dont il eſt bon qu'il ſoit inſtruit pour pouvoir être plus utile dans la place qu'il va occuper, & qu'il remplira certainement avec ſuccès.

LETTRE XV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 11 juillet 1766.

SIRE,

MOnſieur de la Grange a dû écrire il y a déja quelque temps à V. M. pour lui témoigner ſa profonde reconnoiſſance, & la diſpoſition où il eſt d'accepter les offres que V. M. veut bien lui faire. Je m'étonne que la permiſſion qu'il attend du roi de Sardaigne ſoit ſi lente à venir; mais la cour de Turin, V. M. le ſait mieux que perſonne, n'eſt pas prompte à ſe déterminer. Je ſerois cependant d'autant plus charmé de voir M. de la Grange à Berlin, qu'il y remplaceroit très-bien M. Euler, & qu'il ſeroit beaucoup plus utile à l'académie

que moi. Ce n'eſt point fauſſe modeſtie, c'eſt la pure vérité qui me fait parler ainſi; M. de la Grange eſt jeune, & je ſuis preſque vieux; ſon ardeur eſt naiſſante, & la mienne décline; il ſe lève enfin, & je ſuis prêt à me coucher.

On dit que V. M. déſire auſſi un aſtronome. Si elle n'en a beſoin que d'un, & qu'elle n'ait pas d'autres vues ſur M. de Caſtillon, je le crois très-propre à bien remplir cette place, par l'étude particulière qu'il a faite de l'aſtronomie & de l'optique. Il me ſemble au reſte que l'obſervatoire de l'académie auroit beſoin de réparations & d'améliorations, du moins s'il eſt encore en l'état où je l'ai vu il y a trois ans. Quoi qu'il en ſoit, j'attends les ordres ultérieurs de V. M. au ſujet de l'aſtronome, ſi elle en a quelques-uns à me donner. Je me flatte qu'elle rend juſtice à mon zèle, & au déſir que j'ai d'être utile à l'académie. C'eſt pour cette raiſon que je propoſe M. de Caſtillon. Mgr. le prince héréditaire de Brunſwick eſt parti avec l'eſtime générale & l'éloge de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître; je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu; il en étoit aſſurément bien digne. Nous avons ici un prince de Deux-Ponts, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi recherché, quoiqu'il ait eu l'honneur de commander cette brillante armée de l'Empire qui s'eſt tant diſtinguée dans la

dernière guerre, & qui diſpute cet honneur aux Suédois.

Je ne ſais ſi j'ai eu l'honneur de parler à V. M. d'un Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique imprimé à Berne (ce lieu d'impreſſion eſt bien choiſi, & me rappelle une chanſon qui commençoit ainſi : *Bernons Bernis, puiſqu'il nous berne*). Cet ouvrage eſt très-édifiant, & la préface ſur-tout bien digne d'être lue ; elle me paroît de main de maître, & quel que ſoit l'auteur, il mérite bien des remerciemens de la part de la raiſon.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & avec tous les ſentimens de reconnoiſſance & d'attachement inviolable que je conſerverai juſqu'au tombeau, &c.

P. S. Je reçois ; Sire, en ce moment une lettre de M. Bitaubé, qui me paroît pénétré de reconnoiſſance des bontés de V. M., & bien réſolu de faire tous ſes efforts pour les mériter de plus en plus.

LETTRE XVI.

Du Roi.

Ce 26 juillet 1766.

LE ſieur de la Grange doit arriver à Berlin ; il a obtenu le congé qu'il ſollicitoit, & je dois à vos ſoins & à votre recommandation d'avoir remplacé dans mon académie un géomètre borgne par un géomètre qui a ſes deux yeux ; ce qui plaira ſur-tout fort à la claſſe des anatomiſtes. La modeſtie avec laquelle vous vous comparez au ſieur de la Grange, élève votre mérite au-lieu de le rabaiſſer, & ne me fera pas prendre le change ſur ma façon de penſer & ſur l'eſtime que j'ai pour vous. Notre académie eſt aſſez fournie à préſent de ſujets. Nous avons le ſieur Caſtillon & ſon fils qui obſervent le ciel. On fait des réparations au bâtiment de l'académie, de même qu'à ſon obſervatoire. M. Euler, qui aime à la folie la grande & la petite ourſe, s'eſt approché du nord pour les obſerver plus à ſon aiſe. Un vaiſſeau qui portoit ſes x, z, & ſon kk a fait naufrage ; tout a été perdu, & c'eſt dommage, parce qu'il y auroit eu de quoi remplir ſix volumes in-folio de mémoires chiffrés d'un bout à l'autre, & l'Europe ſera vraiſemblablement privée de l'agréable amuſement que cette lecture lui auroit

donné. Tandis que M. Euler tire vers le nord, mon neveu voyage vers le ſud ; il trouve que la nation Françoiſe eſt la plus civile & la plus galante de l'Europe ; & pour vous parler en votre ſtyle, ce prince trouve que votre politeſſe redouble pour les étrangers en raiſon inverſe du quarré des maux qu'on vous a fait.

Vous me parlez d'un Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de l'Égliſe, que je ne connois point. Je lis rarement des préfaces ; cependant j'ai ouï dire que l'auteur de celle-là étoit auſſi effronté qu'inſolent, & qu'il a eu l'impudence de prouver par un factum que Jean le Blanc n'étoit que Jean Farine (*a*).

On dit qu'on eſt toujours en train de brûler les livres en France. C'eſt une reſſource en cas de grand hiver ; ſi le bois manque, les livres ne manqueront pas ; pourvu qu'on ne brûle que l'écriture & non les auteurs ; ce qui deviendroit trop ſérieux, & je me mettrois de mauvaiſe humeur, ſi l'on dreſſoit des bûchers pour de certains philoſophes auxquels je m'intéreſſerai toujours. Sur ce, &c.

(*a*) Le Roi a ſans doute ſes raiſons pour méconnoître ici cet ouvrage, dont la préface eſt certainement de lui. Voyez-en la preuve ci-devant, tome XV, pag. 165 & ſuivantes, Lettres 310 & 311.

LETTRE XVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 12 ſeptembre 1766.

SIRE,

MOnſieur de la Grange eſt arrivé ici le 2 de ce mois, ſuivant la permiſſion que V. M. lui a donnée de paſſer par Paris; je l'ai vu tous les jours, & je l'ai trouvé plein de reconnoiſſance des bontés de V. M., & bien empreſſé de répondre aux juſtes idées qu'elle a conçues de lui. Votre académie, Sire, acquiert en lui, non-ſeulement un très-grand géomètre, égal pour le moins à ce que l'Europe poſsède aujourd'hui de meilleur en ce genre, mais un vrai philoſophe, dans tous les ſens poſſibles de ce mot; ſupérieur aux préjugés & aux ſuperſtitions des hommes, ſans ambition, ſans intrigue, n'aimant que le travail & la paix, du caractère le plus doux & le plus ſociable. Il m'a prié, Sire, de demander à V. M. une grâce qui lui ſera ſûrement facile d'obtenir. M. Euler étoit directeur de la claſſe de mathématiques; il paroîtroit aſſez naturel que M. de la Grange ſuccédât à cette place, puiſque V. M. l'appelle pour remplacer M. Euler, qu'il eſt certainement bien en état de remplacer. Cependant, ſi V. M. a d'autres vues par rapport à cette place

de directeur, M. de la Grange, très-content des 1500 écus que V. M. veut bien lui donner, n'inſiſtera point ſur cet objet; il prie ſeulement V. M. de vouloir bien nommer le directeur avant ſon arrivée, afin que la cour de Turin, qui n'a pas voulu le retenir, & qui eſt pourtant fâchée de l'avoir perdu, ne s'imagine pas que M. de la Grange, en arrivant à Berlin, ait commencé par eſſuyer un dégoût apparent. Il importe, Sire, à l'avantage des ſciences & des lettres que V. M. protège, de ne pas laiſſer le plus petit ſujet de triomphe contre elle à ceux qui les négligent, & qui voudroient bien qu'elles ne trouvaſſent pas dans les États d'un grand Roi, l'honneur & l'aſyle qu'elles méritent.

Je compte, Sire, que M. de la Grange ſera à Berlin vers le 15 d'octobre; ſon arrivée ne ſera point retardée par un voyage très-court, que des raiſons d'amitié vraiment reſpectables l'obligent à faire à Londres, parce que M. de la Grange prendra le temps de ce voyage ſur celui qu'il me deſtinoit, & que V. M. lui avoit permis de me donner; & parce que d'ailleurs, le trajet de Londres à Berlin par mer ſera beaucoup plus court, moins embarraſſant & moins diſpendieux que le voyage par terre de Paris à Berlin, que la difficulté des chemins, l'incommodité des voitures, & l'ignorance de la langue auroient rendu long & difficile.

M. de la Grange m'a parlé, Sire, d'un autre excellent ſujet dont il croit que V. M. pourroit faire aiſément l'acquiſition pour ſon ſervice militaire, & même, comme par ſurcroît, pour ſon académie. Il ſe nomme M. le chevalier Daviet de Foncenex, homme de condition & de beaucoup de mérite, ſur-tout dans la partie de l'artillerie & du génie ; M. de la Grange eſt perſuadé qu'il ſeroit propre à former en ce genre une excellente école. Il eſt actuellement ſur mer, employé dans la marine du roi de Sardaigne, où il eſt peu ſatisfait de ſon traitement ; il ſera de retour au mois de novembre. V. M. pourroit s'informer de cet officier par quelqu'un des officiers Piémontois qui ſont à ſon ſervice ; car M. de la Grange ne voudroit pas lui écrire directement pour cet objet, par des raiſons que V. M. comprendra facilement ; mais il me paroît perſuadé que V. M. feroit en M. de Foncenex une excellente acquiſition.

Permettez-moi, Sire, de me féliciter, d'avoir enfin pu donner à V. M. des marques de mon attachement & de mon zèle, en procurant à ſon académie un ſujet qui y ſera bien plus utile que moi, & qui eſt deſtiné à lui faire le plus grand honneur par ſes travaux & ſes talens. Mon peu de ſanté a preſqu'éteint le peu d'ardeur & de génie que la nature m'avoit donné, & il faut que je ſonge à faire retraite ; mais ce qui ne s'éteindra jamais en moi, ce

ſont les ſentimens de reconnoiſſance, d'admiration, d'attachement inviolable & de profond reſpect, avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 ſeptembre 1766.

SIRE,

CE ſera M. de la Grange qui aura l'honneur de remettre à V. M. cette lettre ; j'ai tout lieu de croire, par la connoiſſance que j'ai de ſon heureux génie, de ſon ardeur pour le travail, & de la douceur de ſon caractère, que V. M. me ſaura quelque gré d'avoir procuré à ſon académie un ſavant de ſon mérite ; je ne crains point d'aſſurer que ſa réputation, déjà très-grande, ira toujours croiſſant, & que les ſciences, Sire, vous auront une éternelle obligation de l'état auſſi honorable qu'avantageux que vous voulez bien lui procurer. Je prends la liberté de mettre ſous la protection de V. M. ce digne & reſpectable philoſophe ; je n'ai de regrets que de ne pouvoir l'accompagner ; mais, Sire, une ſanté très-foible, & qui a beſoin des plus grands ménagemens, me prive de ce bonheur. Peut-être ſe raffermira-t-elle, & je profiterai en ce cas des premiers momens qu'elle me laiſſera pour aller mettre encore une fois

aux

aux pieds de V. M. les ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance que je conſerverai toute ma vie pour elle.

On m'a fait part, il y a peu de jours, d'un vrai jugement de Salomon rendu par V. M.; c'eſt la punition à laquelle elle dit qu'elle auroit condamné les malheureux enfans d'Abbeville, juridiquement égorgés en France pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une proceſſion, & pour avoir chanté des chanſons. V. M. auroit avec juſtice trop mauvaiſe opinion de la nation Françoiſe, ſi je ne l'aſſurois pas que ce jugement, auſſi atroce qu'abſurde, a révolté tous ceux qui n'ont pas perdu en France l'humanité & le ſens commun. La philoſophie, Sire, a grand beſoin de la protection, auſſi éclairée que puiſſante, que V. M. lui accorde; l'acharnement contre elle eſt plus grand que jamais de la part des prêtres & des parlemens, qui dans la guerre cruelle qu'ils ſe font, conviennent de temps en temps de quelques jours de trève pour tourmenter les ſages. Ces parlemens, bien indignes de l'opinion favorable que les étrangers en ont conçue, ſont encore, s'il eſt poſſible, plus abrutis que le clergé, de l'eſprit intolérant & perſécuteur qui les domine. Ce ne ſont ni des magiſtrats, ni même des citoyens, mais de plats fanatiques janſéniſtes, qui nous feroient gémir, s'ils le pouvoient, ſous le deſpotiſme des abſurdités théologiques, & dans

les ténèbres de l'ignorance qu'entraînent la ſuperſtition & l'oppreſſion. Je crois, Sire, que le ſeul parti à prendre pour un philoſophe que ſa ſituation empêche de s'expatrier, eſt de céder en partie & de réſiſter en partie à cet abominable torrent ; de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire toute entière; ce quart ſera toujours dit, & fructifiera ſans nuire à l'auteur ; dans des temps plus heureux, les trois autres quarts ſeront dits à leur tour, ou ſucceſſivement, ou tout à la fois, s'il n'y a plus de parlemens ni de prêtres, ou ſi les parlemens deviennent juſtes, & les prêtres ſages.

Cette lettre, Sire, ſera remiſe à V. M. aſſez long-temps après ſa date, parce que M. de la Grange s'en charge en partant pour Londres. Je me ſuis privé à regret de quelques jours qu'il me deſtinoit encore, pour qu'il les employât à ce voyage, qui ne retardera point ſon arrivée à Berlin, parce que la route par mer de Londres à Berlin ſera beaucoup plus courte & moins embarraſſante qu'elle n'eût été par terre en partant d'ici.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XIX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 21 novembre 1766.

SIRE,

LA lettre (*a*) que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a comblé de la plus vive satisfaction; je vois que V. M. n'a pas été mécontente des conversations qu'elle a eues avec M. de la Grange, & qu'elle a trouvé que ce grand géomètre étoit encore, comme j'avois eu l'honneur de le lui dire, un excellent philosophe, & d'ailleurs versé dans la littérature agréable. J'ose assurer V. M. qu'elle sera de plus en plus satisfaite de l'acquisition qu'elle a faite en lui, & qu'elle le trouvera digne de ses bontés par son caractère aussi-bien que par ses talens. Il me paroît, Sire, pénétré de reconnoissance de la manière dont V. M. l'a reçu, & enchanté de la conversation qu'elle a bien voulu avoir avec lui; il est bien résolu de faire tous ses efforts pour répondre à l'idée que V. M. a de lui, & dont il est infiniment flatté; M. de la Grange, Sire, remplira cette idée, je ne crois pas rien hasarder en vous l'assurant; il nous effacera tous, ou du moins empêchera qu'on ne nous regrette. Pour moi, je ne suis plus, Sire, qu'un vieil

(*a*) On n'a pu retrouver cette lettre.

officier réformé en géométrie ; ma tête n'eſt preſque plus capable du genre d'application que ce travail exige, & ma ſanté, quoique paſſable, ne ſe ſoutient un peu que par le repos & le régime. Je ne ſuis pas ſans eſpérance de revoir un jour V. M., & de mettre de nouveau à ſes pieds les ſentimens ſi juſtes dont je ſuis pénétré pour elle. V. M. prétend que ſi je ne me hâte pas, je la trouverai radotante : je ſuis bien ſûr qu'elle n'eſt pas faite pour radoter jamais ; mais ſi par malheur cela arrivoit, je ne ſerois pas pour elle un juge fort redoutable, car pour peu que ma tête s'affoibliſſe, elle ne ſera pas loin d'en faire autant.

J'ai admiré, Sire, & j'ai fait admirer à nos philoſophes de ce pays-ci, tout ce que V. M. me fait l'honneur de me dire ſur les abus & les atrocités abſurdes de la juriſprudence criminelle françoiſe, ſur le fanatiſme égal, quoiqu'oppoſé, de notre parlement & de nos prêtres, & ſur le parti que doit prendre un homme raiſonnable au milieu de tant de cervelles échauffées & dérangées. C'eſt auſſi, Sire, celui que je prends ; mépriſer les fous, & honorer les ſages, voilà ma deviſe, & à peu-près tout ce que je puis faire pour la raiſon, à laquelle je ne puis plus guère être utile que par mes vœux en ſa faveur. Mais les premiers, Sire, de tous mes vœux, les plus ſincères, & les plus conſtans, ſont ceux que je fais pour V. M. ; leur vivacité

eſt égale à celle des ſentimens de reſpect, d'admiration & de reconnoiſſance éternelle avec leſquels je ſuis, &c.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de recommander aux bontés de V. M. Mr. de Caſtillon ; il déſireroit obtenir la penſion attachée à la place d'aſtronome dont il fait les fonctions, & je crois que ſa demande eſt juſte. V. M. ſait que je ne l'ai jamais trompée ; c'eſt ce qui me fait prendre la liberté de lui parler avec tant de confiance.

LETTRE XX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 12 décembre 1766.

SIRE,

VOtre Majeſté recevra inceſſamment, ou peut-être aura déjà reçu depuis quelques jours, une très-foible & très-mince production de ſon admirateur ; c'eſt un cinquième volume de mes *Mélanges de Littérature*, pour lequel je demande à V. M. les mêmes bontés & la même indulgence dont elle a bien voulu honorer les volumes précédens. Ce volume, Sire, ne contient guère que des choſes déjà connues de V. M. ; j'y ai pourtant fait quelques changemens, non pas toujours pour le mieux, mais pour ne pas trop bleſſer les charlatans en tout

genre qui veulent dominer ſur les eſprits ; j'y ai inſéré, avec les additions qui m'ont paru néceſſaires pour le public, & les modifications que certaines matières exigeoient, la plus grande partie des éclairciſſemens que j'ai eu l'honneur de préſenter à V. M. ſur mes *Élémens de Philoſophie*. Il eſt pourtant certains articles que j'ai cru devoir ſupprimer, parce que je ſuis élevé, non comme M. Chicaneau, dans la crainte de Dieu & des ſergens, mais dans la crainte de Dieu & des prêtres, & des parlemens qui ne valent pas mieux.

Je prie très-humblement V. M. de vouloir bien à ſes heures perdues, ou plutôt dans ſes inſtans de délaſſement (car elle n'a point d'heures à perdre), jeter les yeux ſur ce volume, & m'éclairer de ſes réflexions & de ſes vues ; elle trouvera en moi la docilité qu'un philoſophe doit à celui qu'il regarde comme ſon chef & ſon modèle. Ce qui rend, Sire, ce volume intéreſſant à mes yeux, c'eſt l'occaſion que j'ai eue d'y exprimer en divers endroits, avec la vérité dont je fais profeſſion, les ſentimens éternels d'admiration & de reſpect dont je ſuis pénétré pour le héros de ce ſiècle ; ſentimens qui ne finiront qu'avec ma vie.

V. M. verra peut-être bientôt naître un nouvel héritier dans ſon illuſtre maiſon ; je la prie d'être aſſurée d'avance de toute la joie que j'en aurai. Cet héritier, Sire, ſi la deſtinée

vous l'accorde, n'aura pas beſoin d'aller chercher bien loin de grands exemples; il les trouvera près de lui, il lira la vie de ſon grand oncle, & déſeſpérera de l'égaler.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 6 février 1767.

SIRE,

VOtre Majeſté me rend, je crois, aſſez de juſtice pour être perſuadée que je ne prendrai jamais la liberté de lui parler d'autres affaires que de celles qui peuvent intéreſſer les ſciences & la littérature : cependant je n'ai pu refuſer à M. le prince de Salm, qui m'honore de ſes bontés, de faire parvenir à V. M. cette lettre de ſa part. Vous jugerez, Sire, ſi la demande qu'il fait à V. M. eſt juſte, & ſi elle doit lui accorder ſon appui en cette occaſion; tout ce que je me permettrai de dire, c'eſt que M. le prince de Salm me paroît digne des bontés de V. M. par ſes qualités perſonnelles & par les ſentimens de reſpect & d'admiration dont je l'ai toujours vu pénétré pour le héros de ce ſiècle; il joint à ces ſentimens celui d'une éternelle reconnoiſſance pour les bontés dont V. M. l'a déjà honoré.

Je reçois de temps en temps, comme V. M., d'assez violens mémoires contre l'*Infame*; si cela continue, elle sera bientôt plus digne de pitié que de haine; car on l'écorche sans miséricorde; ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur de ces mémoires, à chaque coup d'étrivières qu'il donne à la *pauvre* ***, a peur, dès que le coup est lâché, que la justice ne le lui rende au centuple, & passe sa vie, comme S. Pierre, à renier & à se repentir.

A propos de S. Pierre, on dit que son patrimoine pourroit être bientôt à vendre. V. M. devroit l'acheter; je serois bien flatté de recevoir d'elle un bref d'indulgences, que je me flatte qu'elle ne me refuseroit pas. La vérité est que le vicaire de J. C. est, dit-on, prêt à faire banqueroute, qu'on meurt de faim à Rome, que le Saint-Père a fait fermer l'opéra, pour appaiser la colère de Dieu, & que les anciens Romains, qui ne demandoient que du *pain & des spectacles*, trouveroient fort à plaindre les Romains modernes, qui n'ont ni l'un ni l'autre.

M. de Stainville, qui traitoit si mal la nation Françoise aux eaux de Spa, comme je l'ai su il y a trois ans de V. M., vient de traiter encore plus mal sa femme, qu'il a fait enfermer, parce qu'elle vouloit lui donner pour enfans ceux d'un histrion. Si tous les maris qui sont dans le même cas faisoient autant de train, nos femmes du bel air seroient en effet hors du commerce.

Le père de M. de la Grange eſt inquiet de ne point recevoir de ſes nouvelles ; il craint que leurs lettres réciproques ne ſoient interceptées à Turin ; je prie V. M. d'interpoſer ſa protection auprès du roi de Sardaigne, pour qu'il ſoit permis à un fils d'écrire à ſon père ; car je ne puis croire que M. de la Grange ait pris V. M pour Jeſus-Chriſt, & qu'il *ait renoncé à ſon père & à ſa mère* pour le ſuivre, ſuivant la morale de l'Évangile.

M. de Catt remettra à V. M. le mémoire que j'ai lu à l'académie des ſciences le jour où Mgr. le prince héréditaire de Brunſwick a aſſiſté à la ſéance ; il roule ſur un objet utile, dont je m'occupe autant que ma foible ſanté me le permet ; car j'aurois encore plus de beſoin d'un bref de *ſommeil* & de *digeſtion*, que d'un bref d'indulgences ; j'ai bien de la peine à être paſſablement avec ces deux divinités-là ; je dis *divinités*, parce que le ſommeil & la digeſtion me paroiſſent les deux vraies divinités bienfaiſantes de ce monde. Auſſi ſuis-je bien réſolu, ſuivant le ſage conſeil de V. M., de ne rien faire qui puiſſe les troubler ; la nature phyſique ne m'a déjà que trop mal partagé de ce côté-là, ſans que j'aie encore la ſottiſe d'y joindre les cauſes morales qui acheveroient de tout gâter.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu le cinquième volume de mes Mélanges, que j'ai eu l'honneur de lui annoncer dans ma dernière lettre ;

je la ſupplie de vouloir bien m'en dire ſon avis avec ſa bonté ordinaire; Voltaire m'en paroît content; mais de quoi il eſt bien plus charmé, & avec bien plus de raiſon, ce ſont des lettres que V. M. lui écrit; il m'en parle ſans ceſſe, & m'en paroît tranſporté.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 10 février 1767.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur, il y a peu de jours, d'écrire à V. M. une trop longue lettre, par laquelle je crains de lui avoir dérobé des momens précieux, & d'avoir abuſé de ſes bontés. Cette lettre, Sire, ſera plus courte; car je ne voudrois pas retomber trop ſouvent dans la même faute. Je me bornerai à préſenter à V. M. la lettre & l'ouvrage ci-joints, de la part d'un des hommes de lettres que j'aime & que j'eſtime le plus, M. Marmontel, mon confrère à l'académie françoiſe, & un des membres les plus diſtingués de cette compagnie. L'ouvrage, Sire, me paroît digne d'être lu & jugé par un héros; il contient des maximes importantes, que V. M. met depuis long-temps en pratique; & la récompenſe la plus flatteuſe que l'auteur

puiſſe déſirer de ſon travail, c'eſt que V. M. l'honore de ſon ſuffrage, & qu'elle veuille bien le lui témoigner.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 10 avril 1767.

SIRE,

C'Eſt avec la plus grande circonſpection que j'oſe parler à V. M. d'une affaire qui n'eſt nullement littéraire ; mais un homme en place, à qui j'ai des obligations, m'a prié de vouloir bien préſenter à V. M. le mémoire ci-joint. Il s'agit d'un François, qu'on dit être plus malheureux que coupable ; & à qui il paroît que ſes juges mêmes ont rendu bon témoignage. V. M. avoit bien voulu abréger de moitié le temps de ſa priſon ; cependant le terme eſt expiré & il y eſt encore, à ce qu'il croit, contre vos ordres. Je ſuis bien aſſuré qu'il obtiendra juſtice, s'il la mérite, & je prie très-humblement V. M. de vouloir bien donner ordre que je ſois inſtruit de ce qu'elle aura prononcé, afin que je puiſſe en rendre compte aux perſonnes qui m'ont recommandé cette affaire.

V. M. me fait l'honneur de me dire qu'elle n'eſt pas du même avis que moi ſur certains

endroits de mon dernier ouvrage, concernant la poéſie & la muſique. J'oſe me flatter pourtant que ſi j'avois l'honneur d'avoir ſur ces objets un entretien avec elle, elle demeureroit perſuadée que je penſe comme elle dans le fond, & que je n'en diffère peut-être que par une autre manière de m'exprimer; je ſerois porté à croire que j'ai tort, ſi nous différions dans l'eſſentiel. Par exemple, je me ſerois joint à V. M. pour me moquer de feu M. Algarotti ſur la prétendue peinture de la pouſſière ; il s'en faut bien que je croie la muſique capable de tout peindre ; je crois ſeulement & j'ai dit qu'elle peut, par ſes ſons, nous mettre quelquefois dans une ſituation ſemblable à celle où nous mettent certains objets de la vue, & par-là nous rappeller l'idée de ces objets.

M. Marmontel ſera ſûrement très-flatté des obſervations que V. M. lui envoie ſur ſa Poétique ; il répondra ſûrement à V. M. avec plus de ſatisfaction qu'il ne fera à la Sorbonne ſur ſon Bélifaire. Le pauvre garçon eſt actuellement aux priſes avec elle, pour avoir dit que Trajan, Marc-Aurèle, & les autres Fréderic des ſiècles paſſés, qui avoient ſur celui de notre ſiècle le déſavantage de n'être pas baptiſés, pourroient bien, nonobſtant le défaut de ce paſſe-port, être en paradis avec Caton, Socrate, Ariſtide, & quelques marauds de cette eſpèce que le paganiſme a produits : je veux mourir,

Sire, ſi je ſais où ſont tous ces honnêtes gens; mais je les crois en enfer, s'ils ſont en même lieu que les docteurs; les raiſonnemens qu'ils entendent, doivent être un ſupplice pour eux.

J'ai lu & relu mille fois, Sire, avec la plus tendre & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance ce que V. M. a bien voulu ajouter de ſa main dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adreſſer. Elle a bien raiſon de dire qu'on ne conçoit rien aux ſottiſes contradictoires qui abondent dans certains pays, non plus qu'aux belles & importantes querelles de nos pédans en robe avec nos pédans en ſoutane. Pendant que cette vermine ſe déchire, toute l'Europe a les yeux ſur V. M.; on parle de la Pologne, de Dantzick, des diſſidens, dont je crois que V. M. ne ſe ſoucie guère; que ſais-je enfin ce qu'on ne dit pas? Mais de quoi vais-je me mêler? Il me ſemble déja entendre V. M., qui me répond comme Achille à Agamemnon:

Vous liſez de trop loin dans les ſecrets des dieux.

Je n'avois pas attendu les ordres de V. M. pour aſſurer le maſſif abbé d'Olivet qu'elle connoiſſoit les *e* muets, & que *crép* étoit ſûrement un mot germaniſé. Il y a des fautes un peu plus eſſentielles que celle-là dans la *Proſodie* de ce gros ex-jéſuite, car il a l'honneur de l'être; & je ne conſeillerois pas aux étrangers d'ajouter foi à un grand nombre de ſes règles.

Monſeigneur le prince héréditaire de Brunſwick, qui eſt ici pour quelques jours, y reçoit le même accueil qu'à ſon premier voyage, & je me flatte que s'il ne nous a pas trouvés fort raiſonnables, il nous trouvera du moins fort honnêtes, ou plutôt fort juſtes à ſon égard. J'ai eu la ſatisfaction d'exprimer plus d'une fois à ce prince les ſentimens dont je ſuis pénétré pour V. M., & il pourra l'aſſurer de la vénération que tous les gens-de-lettres eſtimables ont pour elle.

Que V. M., Sire, faſſe la guerre ou la paix; ce qui m'intéreſſe le plus, c'eſt qu'elle ſe porte bien, qu'elle continue long-temps à être l'admiration de l'Europe, & qu'elle veuille bien ſe ſouvenir quelquefois de la reconnoiſſance éternelle, de l'attachement inviolable, & du profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XXIV.

Du Roi.

Ce 5 mai 1761.

IL m'eſt impoſſible de vous répondre au ſujet de ce priſonnier auquel vous vous intéreſſez, parce que ſon crime & ſon nom même me ſont inconnus. On a demandé des éclairciſſemens aux tribunaux d'Embden & de Clèves, dont il faut attendre les rapports, pour ſavoir de

quoi cet homme eſt accuſé. Quoi qu'il en ſoit, j'oſe me flatter que les collèges de juſtice de mon pays, ne portent pas l'oubli des formalités & la précipitation des jugemens au même point que vos cours de juſtice de France ; & je ne penſe pas qu'un innocent ait été condamné, à moins que durant la guerre il ne ſe ſoit paſſé des choſes qui ne ſont point parvenues juſqu'à moi.

Vous me preſſez de vous dire ce que je penſe des additions que vous avez faites à vos Eſſais de littérature. Il me ſemble vous avoir écrit que je m'étois inſtruit dans cette partie de l'ouvrage où vous daignez abaiſſer la ſublime géométrie au niveau de mon ignorance ; que j'approuvois beaucoup la ſageſſe & la circonſpection avec leſquelles vous avez traité la partie métaphyſique, matière délicate & ſcabreuſe, & qu'il me ſembloit que c'étoit la ſeule manière de l'expoſer, ſans ſoulever contre ſoi un eſſaim de docteurs armés d'anathêmes & d'imprécations. La partie qui regarde les beaux-arts eſt plus libre ; il eſt permis de dire ſur le ſujet de l'hiſtoire, de la poéſie & de la muſique tout ce que l'on veut, ſans craindre l'inquiſition : & comme les goûts ſont différens, il ſeroit difficile de trouver deux perſonnes, dont les ſentimens fuſſent d'accord en tout. Pour moi, par exemple, je me ſuis fait une habitude d'étudier l'hiſtoire en la prenant à ſes commencemens, & en la ſuivant juſqu'à nos jours, par la raiſon

qu'on établit des principes avant d'en tirer des conſéquences. J'aime dans la poéſie tout ce qui parle au cœur & à l'imagination, la politique & la fable, & je ſerois fâché qu'on voulût en bannir la mythologie, ſi féconde en images. Ce n'eſt pas à dire qu'on abuſe d'images uſées; mais que de reſſources pour un beau génie que ce nombre d'allégories charmantes ſous leſquelles les anciens enveloppoient leurs connoiſſances phyſiques! Si des barbares, des prêtres fanatiques ont détruit les images des dieux du paganiſme, ſeroit-ce à des gens-de-lettres du dix-huitième ſiècle à faire main baſſe ſur ce que des ſiècles où fleuriſſoient les arts & le goût ont produit de plus ingénieux? En un mot, le premier devoir du poëte eſt de plaire; il faut qu'il lui ſoit libre d'employer tel ſecours qu'il veut, pourvu qu'il y réuſſiſſe.

Je n'oſe pas dire que j'ai trouvé quelques ſophiſmes en dialectique dans les penſées d'un grand géomètre ſur la muſique; mais je penſe qu'il y a quelqu'abus de mots dont la définition, peut-être différente, m'empêche d'être du ſentiment de ce grand homme. Il convient que la muſique ne peut articuler que les ſentimens de l'ame, que par conſéquent tout ce qui peut être du reſſort des autres ſens, ne l'eſt pas de l'aconſtique; cependant il exige du compoſiteur qu'il rende le lever du ſoleil: ne ſeroit-ce pas qu'il veut que le muſicien exprime cette joie

joie douce & tranquille qu'inſpire le lever de l'aurore? Cela ſe peut ; mais de monter des cordes les plus baſſes de l'inſtrument aux plus aiguës, & d'en redeſcendre au gré du géomètre, cela ne peut jamais établir la moindre analogie entre le ſpectacle d'une belle matinée & les ſons articulés. Tenons-nous-en donc en muſique à l'expreſſion des affections de l'ame, & gardons-nous de rendre les cris des grenouilles, le croaſſement des corbeaux & cent autres ſujets dont l'imitation eſt vicieuſe en muſique comme en poéſie : toutes les choſes de ce monde, ainſi que les arts qui ſervent à nos plaiſirs, ont leurs bornes circonſcrites ; ſi nous les étendons au-delà de leur ſphère, nous les dénaturons au-lieu de les perfectionner. Je ne ſuis qu'un *dilettante*, & je ne décide point ſur des matières qu'à peine il m'eſt permis d'effleurer ; mais vous avez voulu que je vous diſe ce que je penſe ; le voilà. Pour M. l'abbé d'Olivet, dont je ſuis le très-humble ſerviteur, bien loin de lui vouloir du mal de ſon *crép* ou *crépe*, je lui ai la plus grande obligation de ce qu'il m'a cité ; depuis, je me crois un auteur fameux, & je prends les airs de ſuffiſance d'un poëte dont il eſt fait mention dans l'académie françoiſe. Je recommande mes ſoléciſmes & mes barbariſmes à ſon indulgence ; car dans ce pays-ci, on craint plus les cenſures grammaticales que celles de la Sorbonne & du pape même.

Vivent les philoſophes ! voilà les jéſuites chaſſés de l'Eſpagne. Le trône de la ſuperſtition eſt ſapé & s'écroulera dans le ſiècle futur; toutefois prenez garde qu'il ne vous écraſe en tombant ; car la chûte de tous les trônes du monde ne vaut pas les chagrins & les perſécutions qui troublent le bonheur de notre vie. Je vous ſouhaite un bonheur conſtant & inaltérable. Sur ce, &c.

LETTRE XXV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 juillet 1767.

SIRE,

J'Oſe me flatter que V. M. eſt aſſez perſuadée de mon inviolable attachement, pour ne pas douter de ma ſenſibilité ſur la perte qu'elle vient de faire. Tout ce qui intéreſſe V. M. a des droits ſur mon cœur, & ce qui peut augmenter ou altérer ſon bonheur, ne me touche pas moins que ce qui peut contribuer à ſa gloire.

Je ſuis auſſi flatté que reconnoiſſant de tout ce que V. M. veut bien me dire ſur mon ouvrage, dans la dernière lettre dont elle a daigné m'honorer ; je la prie de recevoir mes très-humbles remerciemens, & des éloges qu'elle a la bonté de me donner, & des critiques qu'elle veut bien y joindre. Il me ſemble que dans ce que j'ai dit, ou du moins dans ce que je penſe

ſur la poéſie, je ne diffère point réellement de V. M.; je n'ai condamné que celle qui ſe borne à des mots & à des images uſées, celle qui ne contient point des choſes, & aſſurément V. M. eſt moins faite que perſonne pour prendre la défenſe de cette poéſie, qui ne reſſemble guère à la ſienne. A l'égard de la muſique, V. M. convient qu'elle peut au moins nous rappeller les objets qui ne ſont pas de ſon reſſort, en réveillant en nous par les ſons, des ſentimens ſemblables à ceux que ces objets nous procurent: j'avoue que je vais un peu plus loin; & je ne crois pas mon opinion tout-à-fait ſans fondement; mais l'objet eſt ſi métaphyſique, & par conſéquent ſi contentieux, que je ne ſuis point ſurpris qu'un des plus grands muſiciens de l'Europe penſe autrement, & que je ne me crois, ſur ce point-là ſur-tout, aucunement infaillible.

Je ne ſais ſi l'expulſion des jéſuites d'Eſpagne ſera un grand bien pour la raiſon, tant que l'inquiſition & les prêtres gouverneront ce royaume. Je crois auſſi que ſi V. M. expulſe jamais les jéſuites de Siléſie, elle n'héſitera pas d'en dire la raiſon à toute l'Europe, & qu'elle ne tiendra pas *renfermés dans ſon cœur* les motifs de cette proſcription.

On dit que V. M. a eu la bonté d'accorder une enſeigne au malheureux jeune-homme, condamné par noſſeigneurs du parlement de Paris,

dans le ſiècle de Fréderic, à être brûlé vif, pour avoir chanté des chanſons grivoiſes, & pour avoir oublié de ſaluer une proceſſion. Je remercie V. M. de cette bonne œuvre, au nom de la philoſophie & de l'humanité.

Si V. M juge à propos de nommer des aſſociés étrangers à l'académie, je prends la liberté de recommander à ſes bontés un homme de mérite, bon géomètre & bon philoſophe, M. l'abbé Boſſut, correſpondant de notre académie des ſciences de Paris, dont il ſeroit membre depuis long-temps s'il ne demeuroit pas en province; il a remporté deux ou trois prix à notre académie, & j'oſe aſſurer V. M. qu'il ne déparera pas la liſte de l'académie de Berlin, quand elle jugera à propos d'augmenter le nombre des aſſociés étrangers, qui eſt à la vérité bien grand dans un ſens, mais aſſez court dans un autre.

Ma ſanté eſt toujours flottante, comme l'eſt actuellement la ſociété jéſuitique eſpagnole; je ſuis parvenu à force de régime à rétablir mon eſtomac; mais ma tête eſt preſqu'abſolument incapable d'application. Je ne prendrois pas la liberté d'entrer avec V. M. dans ces détails, ſi elle n'avoit la bonté de me les demander. Puiſſe la deſtinée ajouter aux fibres de V. M. la force & le reſſort qu'elle ôte aux miennes! Je ſerai tout conſolé.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 décembre 1767.

SIRE,

IL y a quelque temps que j'eus l'honneur de recevoir de V. M. une lettre charmante ſur la poéſie & la muſique ; lettre pleine de raiſon, de ſel & d'eſprit, & que le plus éclairé & en même temps le plus gai des philoſophes ſeroit très-flatté d'avoir écrite. J'ai mis pluſieurs fois, Sire, la main à la plume, ou comme diſent les pédans, la plume à la main, pour répondre tant bien que mal à cette excellente lettre ; mais la plume m'eſt tombée trois fois des mains ; j'ai ſenti qu'on ne répliquoit point par une froide diſcuſſion à des raiſonnemens très-fins & très-juſtes, ſoutenus par de bonnes plaiſanteries. D'ailleurs, pour tenir tête, Sire, à un adverſaire tel que V. M., il faudroit du moins que j'euſſe toute entière à ma diſpoſition la pauvre petite tête que Dieu m'a donnée ; mais les approches de la mauvaiſe ſaiſon ont encore affoibli le peu qui m'en reſtoit, & pour peu que cela continue, j'aurai l'honneur de finir par être imbécille ; j'eſpère du moins que ſi la deſtinée m'enlève le peu d'eſprit qui me reſte, elle me laiſſera toujours un cœur capable de

ſentir les bontés dont V. M. m'honore, & qui conſervera toujours pour elle la plus vive & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance.

Quand V. M. jugera à propos d'augmenter le nombre des aſſociés étrangers de ſon académie, je prends la liberté de lui propoſer d'avance M. l'abbé Boſſut, dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans une lettre déjà précédente; c'eſt un très-bon géomètre, qui a remporté pluſieurs prix à l'académie des ſciences de Paris, & ailleurs; j'attendrai les ordres de V. M. pour le propoſer à l'académie, & je ne ferai ſur cela que ce qu'elle voudra bien me preſcrire. Je compte que V. M. eſt toujours ſatisfaite de M. de la Grange, & je me félicite de plus en plus d'avoir procuré à l'académie cette excellente acquiſition.

Puiſque V. M. veut bien me permettre de l'entretenir de ce qui intéreſſe les membres de cet illuſtre corps, je prends la liberté de recommander une ſeconde fois à ſes bontés le profeſſeur de Caſtillon; il déſireroit que V. M. voulût bien lui accorder les appointemens de la place d'aſtronome, pour pouvoir ſe faire aider dans les calculs & les travaux que cette place exige; ou bien, ce qui reviendroit pour lui à la même grâce, que V. M. voulût bien accorder les appointemens & le logement d'obſervateur à monſieur ſon fils, qui eſt très-capable de remplir cette place. Il me paroît que M.

de Caſtillon s'occupe beaucoup & avec ſuccès de ce qui concerne l'aſtronomie & l'optique, mais qu'il auroit beſoin d'un coopérateur, que ſon peu de fortune l'empêche de ſe procurer.

Je déſirerois beaucoup, ſi les précieux momens de V. M. le permettoient, ſavoir ce qu'elle penſe de la Grammaire en deux volumes de M. Beauzée, que j'ai eu l'honneur de lui adreſſer; cet ouvrage eſt, ce me ſemble, ſavant & profond, mais un peu trop ſcolaſtique. V. M. doit auſſi avoir reçu une pièce intitulée, l'*Honnête criminel*, dont le ſujet eſt intéreſſant. Si elle daignoit me faire part de ſes réflexions ſur ces deux ouvrages, je les ferois paſſer aux auteurs, qui certainement en feroient leur profit.

Voilà donc les jéſuites chaſſés de Naples; on dit qu'ils vont l'être bientôt de Parme, & qu'ainſi tous les Etats de la maiſon de Bourbon feront maiſon nette; il me ſemble que V. M. a pris à l'égard de cette engeance dangereuſe le parti le plus ſage & le plus juſte, celui de ne point lui faire de mal, & d'empêcher qu'elle n'en faſſe; mais ce parti, Sire, n'eſt pas fait pour tout le monde; il eſt plus aiſé d'opprimer que de contenir, & d'exercer un acte de violence qu'un acte de juſtice. Cependant la cour de Rome perd inſenſiblement ſes meilleures troupes, & *** ſes enfans per-

dus ; il me ſemble qu'elle replie ſes quartiers inſenſiblement, & qu'elle finira par ſuivre ſon armée, & par s'en aller comme elle ; *Bien mal acquis s'en va de même*, diſoit le feu pape Bénoît XIV, qui voyoit bien, comme on dit, le fond du ſac. En attendant, la Sorbonne, qui joue de ſon reſte ſans doute, vient de donner une belle cenſure de Bélifaire ; cette cenſure eſt un chef-d'œuvre de bêtiſe & d'abſurdité, au point que les théologiens même (qui ne l'ont pas rédigée) en ſont dans la honte, tout théologiens qu'ils ſont. Mais il ne m'importe guère ce que les pédans ſont, diſent & écrivent, pourvu que V. M. ſoit heureuſe, qu'elle ſe porte bien, & qu'elle veuille bien quelquefois ſe ſouvenir du très-profond reſpect, & de l'attachement inviolable avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XXVII.

Du Roi.

Ce 7 janvier 1768.

JE vous ſuis obligé des vœux que le nouvel an vous fait faire pour ma perſonne, & j'y répondrois tout de ſuite, ſi je n'étois retenu par la diète de Ratisbonne, dont les graves délibérations roulent à préſent ſur les complimens de la nouvelle année ; la pluralité des voix incline

à les ſupprimer. Vous ſavez qu'un certain fiſcal Anis m'a fort perſécuté dans ſon temps ; & comme je crains la cenſure, je me borne à faire pour vous les vœux quotidiens de toute l'année. Si ma dernière lettre vous a fait rire, c'eſt que j'aime à égayer les matières qui en ſont ſuſceptibles & qu'il me paſſe journellement par les mains tant de choſes graves ou ennuyeuſes, que je m'en dédommage, quand j'en ai l'occaſion, par d'autres qui délaſſent l'eſprit : & pourquoi toujours traiter la philoſophie avec une mine refrognée ? J'aime à dérider le front des philoſophes, & à badiner ſur les opinions, qui, ſi on les examine de près, n'ont pas de grands avantages les unes ſur les autres. Le ſage l'a dit : Vanité des grandeurs, vanité de la philoſophie, & tout eſt vanité.

Ne penſez pas cependant que je ne ſais que rire ; j'ai fait pleurer il y a quelques jours toute l'aſſemblée d'une académie à laquelle vous vous intéreſſez, au ſujet du diſcours que je vous envoie, ſelon l'uſage, comme on dit, parce que vous en êtes membre. Je crois que le fils de Caſtillon eſt tout inſtallé ſur la tour de l'obſervatoire, & que Jupiter, Vénus, Mars, Mercure ne gravitent plus que ſelon ſes ordres. J'avois fait mon accord qu'il adouciroit nos hivers & réchaufferoit nos printemps : juſqu'ici il n'a pas tenu parole ; mais comme ſa domination n'a commencé que depuis peu, il y a appa-

rence qu'elle n'eſt pas encore aſſez affermie pour que les planètes lui obéiſſent.

On m'a envoyé de Paris deux nouvelles tragédies, les *Canadiens* & *Coſroès*. Les jeunes gens qui en ſont les auteurs ne font pas mal les vers; s'ils pèchent, c'eſt qu'ils n'ourdiſſent pas aſſez finement la trame de tout l'ouvrage, & que les ſituations ne ſont pas aſſez préparées, ni amenées aſſez naturellement: c'eſt qu'ils manquent de cenſeurs éclairés qui les conduiſent dans une route où il eſt facile de s'égarer ſans guide; mais ſi le public les dégoûte, il étouffe des talens naiſſans qui pourroient ſe développer.

Pour les talens des jéſuites, ils ne ſe développeront plus: les voilà chaſſés de la moitié de l'Europe & du Paraguay même; les poſſeſſions qui leur reſtent ailleurs, me ſemblent précaires. Je ne répondrai pas de ce qu'il leur arrivera en Autriche, ſi l'impératrice-reine vient à mourir; pour moi je les tolérerai tant qu'ils ſeront tranquilles & qu'ils ne voudront égorger perſonne. Le fanatiſme de nos pères eſt mort avec eux; la raiſon a fait tomber le brouillard dont les ſectes offuſquoient les yeux de l'Europe. Ceux qui ſont aveugles & cruels, peuvent encore perſécuter; ceux qui ſont éclairés & humains, doivent être tolérans. Que cette odieuſe perſécution ſoit un crime de moins pour notre ſiècle, c'eſt ce qu'on doit attendre des progrès journaliers que fait la philoſophie; il ſeroit à ſouhaiter

qu'elle influât autant ſur les mœurs que la philoſophie des anciens. Je pardonne aux ſtoïciens tous les écarts de leurs raiſonnemens métaphyſiques, en faveur des grands hommes que leur morale a formés. La première ſecte pour moi ſera conſtamment celle qui influera le plus ſur les mœurs, & qui rendra la ſociété plus sûre, plus douce & plus vertueuſe. Voilà ma façon de penſer ; elle a uniquement en vue le bonheur des hommes & l'avantage des ſociétés.

N'eſt-il pas vrai que l'électricité & tous les prodiges qu'elle découvre juſqu'à préſent, n'ont ſervi qu'à exciter notre curioſité ? N'eſt-il pas vrai que l'attraction & la gravitation n'ont fait qu'étonner notre imagination ? N'eſt-il pas vrai que toutes les opérations chymiques ſe trouvent dans le même cas ? Mais en vole-t-on moins ſur les grands chemins ? Vos traitans en ſont-ils devenus moins avides ? Rend-on plus ſcrupuleuſement les dépôts ? Calomnie-t-on moins ? l'envie eſt-elle étouffée ? la dureté de cœur en eſt-elle amollie ? Qu'importe donc à la ſociété ces découvertes des modernes, ſi la philoſophie néglige la partie de la morale & des mœurs, en quoi les anciens mettoient toute leur force ? Je ne ſaurois mieux adreſſer ces réflexions que j'ai depuis long-temps ſur le cœur, qu'à un homme qui de nos jours eſt l'atlas de la philoſophie moderne, qui par ſon exemple & ſes écrits pourroit remettre en vi-

gueur la discipline des Grecs & des Romains, & rendre à la philosophie son ancien lustre. Sur ce, &c.

LETTRE XXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 29 janvier 1768.

SIRE,

JE viens de recevoir & de lire avec la plus grande sensibilité l'Éloge que V. M a fait du jeune & digne prince qu'elle a eu le malheur de perdre. Cet ouvrage, Sire, fait un honneur égal à l'esprit & aux sentimens du héros qui en est l'auteur ; c'est la vertu & l'éloquence qui pleurent la vertu & les talens, moissonnés à leur aurore ; on ne peut s'empêcher de joindre ses larmes à celle de V. M. en lisant un ouvrage si touchant & si pathétique (*a*). Le seul endroit peut-être que j'aurois désiré de n'y pas trouver, quoique le plus touchant & le plus pathétique de tous, c'est celui où V. M. parle de sa fin prochaine ; je sais, Sire, qu'un héros tel que vous envisage ce dernier moment avec tranquillité ; mais il me semble que V. M. devroit dérober cette affligeante image aux regards

---

(*a*) C'est l'Éloge d'un Prince Henri de Prusse ; il se trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo, Amsterdam 1790.

de ceux qui lui ſont tendrement & reſpectueuſement attachés. Heureuſement pour leur ſenſibilité, ce triſte moment, Sire, eſt pour eux dans le lointain, bien plus qu'il ne le paroît à V. M. : ils ſe flattent même qu'ils n'auront pas la douleur d'en être témoins. En liſant cette triſte & éloquente péroraiſon, j'adreſſois du fond de mon cœur à V. M. les beaux vers de l'Ode XVII du ſecond livre d'Horace, où ce poëte prie Mécène de ſuſpendre les plaintes que la vue d'une mort prochaine cauſoit à ce favori d'Auguſte ; avec cette différence, Sire, que V. M. eſt bien plus précieuſe au monde que Mécène, qu'il craignoit la mort & que vous l'avez mille fois bravée, & que mes ſentimens ſont bien plus profonds & plus juſtes que ceux d'Horace.

Quelqu'éloquente, Sire, que ſoit la peinture dont j'oſe me plaindre à V. M., j'aime mieux pour elle & pour moi la gaieté ſi philoſophique avec laquelle elle fait traiter les ſujets même de philoſophie, ſans y répandre moins de juſteſſe & de profondeur. Elle auroit, par exemple, d'excellentes réflexions à faire en ce genre, ſur la proceſſion que notre ſaint-père le pape vient d'ordonner, parce que la religion catholique a le malheur de ne pouvoir plus opprimer & perſécuter les diſſidens en Pologne. C'eſt afficher bien adroitement l'eſprit de cette religion, & donner beau jeu à ſes ennemis.

V. M. traite un peu trop mal la géométrie tranſcendante : j'avoue qu'elle n'eſt ſouvent, comme V. M. le dit très-bien, qu'un luxe de ſavans oiſifs ; mais elle a ſouvent été utile ; ne fût-ce que dans le ſyſtême du monde, dont elle explique ſi bien les phénomènes. Je conviens cependant avec V. M. que la morale eſt encore plus intéreſſante, & qu'elle mérite ſurtout l'étude des philoſophes ; le malheur eſt qu'on l'a par-tout mêlée avec la religion, & que cet alliage lui a fait beaucoup de tort.

J'apprends que M. de Caſtillon le fils n'a point la place d'aſtronome, qui a été donnée à M. Bernoulli. Ce dernier eſt ſans doute un très-bon ſujet ; mais je prends la liberté de recommander l'autre de nouveau aux bontés de V. M. ; ſi elle daignoit le donner pour aide à monſieur ſon père dans l'aſtronomie, & y joindre une penſion dont il auroit beſoin, cette famille eſtimable lui auroit une éternelle obligation.

Puiſſiez-vous, Sire, faire encore long-temps des ouvrages tels que celui que je viens de lire, à condition que ces ouvrages n'auront pas un ſi triſte objet, & ſur-tout une péroraiſon auſſi douloureuſe pour vos fidèles ſerviteurs ! C'eſt dans ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai juſqu'au dernier ſoupir, &c.

LETTRE XXIX.

Du Roi.

Ce 24 mars 1768

VOus avez reçu un Éloge moins fait pour l'oſtentation que pour la vérité. Je vous aſſure que le talent de l'orateur n'y étoit pour rien, & que le témoignage unanime de l'auditoire a bien juſtifié l'auteur de cette accuſation ; mais je paſſe ſur un ſujet trop triſte pour que j'y inſiſte plus long-temps ; & je félicite les philoſophes des ſottiſes récentes du grand Lama. Vos vœux n'auroient pu que difficilement obtenir du Ciel qu'il ſe conduisît plus mal ; il reſſemble à un vieux danſeur de corde, qui dans un âge d'infirmité veut répéter ſes tours de force, tombe & ſe caſſe le cou. Les foudres des excommunications ſont depuis long-temps rouillées dans le Vatican ; falloit-il les tirer de cet arſenal, pour les lancer d'un bras impuiſſant, & dans quel temps ? où le maître eſt auſſi décrédité que le vicaire, où la raiſon rejette hautement tout verbiage myſtique & inintelligible, où le peuple eſt moins abſurde que les hommes en place ne l'étoient autrefois, où des ſouverains aboliſſent de leur propre autorité l'ordre des jéſuites, qui ſervoient de gardes du corps à la papauté. Vous verrez que le pape

ſera auſſi maltraité à Paris que les philoſophes, & que le père éternel de Verſailles trouvera très-mauvais la galanterie que le ſaint-ſiège a faite à ſon petit-fils. Que ces prophéties s'accompliſſent ou non, il en réſulte pour moi la conſolation d'avoir un confrère de plus excommunié; cela eſt d'autant plus agréable, que cet événement ſe trouve le premier en ce genre qui arrive de mon temps.

J'ai vu une épître où le pauvre Marmontel veut ſauver une fille de théâtre pour ſes charités; il paroît que les cenſures de la Sorbonne ne l'ont pas encore ſu corriger du vice horrible de la tolérance; comme il veut ſauver tout le monde, je me flatte qu'il fera un généreux effort en faveur du duc de Parme & pour moi, de ſorte qu'avec Marmontel, le duc de Parme, la danſeuſe & moi, nous irons droit en paradis, malgré la Sorbonne & le pape.

On dit que vous travaillez à augmenter l'édition de vos Œuvres, & je m'en réjouis, parce que perſonne n'écrit d'un ſtyle auſſi clair & auſſi net que le vôtre ſur des matières abſtraites de la géométrie.

On n'entend plus parler de Voltaire. Des lettres de la Suiſſe annoncent qu'il travaille à un ouvrage deſtiné pour l'impératrice de Ruſſie; je ne ſais ce que ce peut être. Il pourra compoſer un code de nouvelles loix pour les Polonois, Tartares ou Perſans. Pour moi, j'ai eu différentes

différentes indiſpoſitions de ſuite qui m'ont fort incommodé ; mais qui n'en a pas ? on dit que c'eſt pour exercer notre patience. Je voudrois que votre ſanté ne fût pas dans le cas d'expoſer plus long-temps votre patience à s'impatienter, & que votre corps auſſi ſain que votre ame & votre eſprit, ne fût point comme ces fourreaux qu'on dit que l'épée uſe, & ſi ce peut être une conſolation pour vous, comptez qu'il y a ici des perſonnes qui s'intéreſſent ſincérement à votre conſervation, ainſi qu'à tout ce qui peut vous être avantageux. Sur ce, &c.

LETTRE XXX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 15 avril 1768.

SIRE,

J'Ai déjà eu l'honneur de faire à V. M. mes très-humbles remerciemens du bel Éloge qu'elle a bien voulu m'envoyer, & de lui dire combien cet ouvrage m'avoit paru éloquent & pathétique. Toutes les ames ſenſibles qui l'ont lu, en ont été auſſi touchées que moi, & font des vœux pour que la nature augmente les jours de l'auguſte orateur, de ceux qu'elle a refuſés à ſon illuſtre neveu, ſi dignement célébré par elle.

Si quelque choſe, Sire, peut être comparé à cet éloquent ouvrage, ce ſont les excellentes

réflexions dont V. M. veut bien me faire part au ſujet de l'excommunication du duc de Parme ; la comparaiſon qu'elle fait du grand Lama, *à un vieux danſeur de corde qui, dans un âge d'infirmité veut répéter ſes tours de force, tombe & ſe caſſe le cou*, eſt auſſi juſte & auſſi philoſophique que piquante : on la répète de bouche en bouche, & cette ſeule parole vaut mieux que toutes les grandes écritures du conſeil d'Eſpagne & du parlement de Paris au ſujet de cette belle équipée.

L'excommunié Marmontel, à qui j'ai fait part de l'endroit qui le regarde dans la lettre de V. M., me charge de lui dire que le paradis, le purgatoire, les limbes, l'enfer même, lui ſont aſſez indifférens, pourvu qu'il ait l'honneur d'y être à la ſuite de V. M.

Quant à Voltaire, je ne ſais s'il eſt excommunié, mais il ne ſe tient pas pour tel ; car il vient de faire ſes pâques en grand gala en ſon égliſe ſeigneuriale de Ferney, & après la cérémonie, il a fait à ſes payſans un très-beau ſermon contre *le vol* ; il ſe prétend ruiné & vient en conſéquence de faire maiſon nette, même de ſa nièce qu'il a renvoyée à Paris ; il eſt reſté ſeul avec un jéſuite, nommé le P. Adam, qui n'eſt pas, à ce qu'il dit, le *premier homme* du monde ; il prétend que S. A. S. Mgr. le duc de Wurtemberg lui doit beaucoup & le paie fort mal, & il diroit volontiers de ce prince

ce qu'en disoit en ma présence à V. M. un peintre italien qui avoit travaillé pour lui sans être payé : *Oh ! c'est un homme qui n'aime point la* virtou.

V. M. me flatte infiniment en désirant un nouveau volume de mes Œuvres ; j'ai bien quelques matériaux pour ce volume, mais je ne sais quand ma pauvre tête me permettra de les mettre en œuvre ; je vais la laisser reposer pendant un an : pour tuer le temps en attendant, je fais imprimer deux volumes de grimoires algébriques, qui sont faits depuis plus de deux ans, & qui n'intéressent guère V. M., ni moi non plus.

Madame la comtesse de Boufflers-Rouverel, femme de beaucoup d'esprit & de mérite, & que feu madame de Pompadour, d'heureuse mémoire, haïssoit fort à cause de son admiration pour V. M., me charge de mettre à ses pieds M. le comte de Boufflers son fils, jeune-homme bien élevé, instruit & sage, qui doit arriver incessamment à Berlin, & que le ministre d'Angleterre doit présenter à V. M. ; ce jeune seigneur mérite d'être distingué, par sa conduite & par ses connoissances, de notre jeune noblesse Françoise.

Je me flatte, Sire, que le retour des beaux jours & l'exercice rendront à V. M. une santé parfaite ; je ne suis point étonné qu'elle ait souffert du rude hiver que nous venons d'éprou-

vér, & j'eſpère qu'elle ſe trouve mieux à préſent. Puiſſe la deſtinée la conſerver long-temps pour le bien de ſes États, pour l'exemple de l'Europe, pour l'honneur & l'avantage des lettres & de la philoſophie!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXI.

Du Roi.

Ce 7 mai 1768.

UN Dieu favorable aux philoſophes a envoyé un eſprit de vertige & de démence (au-lieu du Saint-Eſprit) au ſaint-père, qui lui inſpire de puiſſantes erreurs & des entrepriſes extravagantes. On dit que le bras levé, il va lancer ſes foudres ſur le très-chrétien, le très-catholique & le très-fidèle. Vous l'allez voir adopter le défenſeur de la foi & le très-hérétique philoſophe de Sans-Souci, pour n'être pas iſolé & dépourvu de cortège. La poſtérité ſera ſurpriſe d'apprendre quels géans le pape a bien oſé excommunier. Tout ce que mériteroit le pape, ſeroit que ces ſacrées majeſtés lui jetaſſent des pommes au viſage. Ce qu'il leur refuſe ne mérite en vérité pas d'être recherché. Un bon gigot de mouton eſt plus ſucculent que toute chair virginalement divine. Je ne ſais ce qui réſultera de cette affaire. C'eſt à ce vieux dan-

ſeur de corde qui vous a fait rire, à voir comment il ſe tirera du pas dans lequel il s'eſt engagé.

Quoi qu'il en ſoit, cela ſera ſans contredit favorable à la philoſophie. On verra d'un côté à quel comble d'extravagance mène le ſyſtême des inſpirations, & d'un autre, à quelle ſageſſe mènent les raiſonnemens exacts & rigoureux de la philoſophie: ici, l'orgueil & l'ambition d'un prêtre qui veut fouler des couronnes à ſes pieds; là, une raiſon éclairée qui protège & défend le pouvoir légitime des ſouverains: d'une part, les ſuites turbulentes d'une religion extravagante; de l'autre, ceux qui la décrient & qui s'élèvent contre des abus monſtrueux. Enfin, il n'y aura plus moyen de ſoutenir une thèſe qui manifeſte elle-même ſa dangereuſe abſurdité. Cependant, direz-vous, on perſécute Marmontel & les encyclopédiſtes. A cela je réponds, qu'il y a par-tout des brigues, des cabales, des inimitiés perſonnelles, des jalouſies, & des querelles de parti qui s'arment de prétextes frivoles pour contenter leur haine & leur vengeance particulière; mais le roi très-chrétien excommunié, il ſe fera philoſophe, vous deviendrez ſon premier aumônier, Diderot confeſſera Choiſeul, & Marmontel le Dauphin. Vous aurez la feuille des bénéfices, vous donnerez un archevêché à Voltaire, un évêché à Jean-Jacques, une abbaye à d'Argens, & les affaires n'en iront que mieux.

Il y a eu grand bruit à Ferney ; on ne ſait pas ce qui peut y avoir donné lieu. Le patriarche a chaſſé Agar de ſa maiſon, il a pris le divin déjeûner, s'en eſt fait donner le certificat & l'a envoyé à Verſailles ; ſigne certain de quelque perſécution nouvelle. Mais comme tout le monde ſait juſqu'où il porte la ferveur de la foi, il échappera ſans doute aux calomnies de ſes envieux.

Je voudrois que votre ſanté ſe rétablît & que votre courage triomphât des tracaſſeries comme votre raiſon des erreurs. Souvenez-vous que Galilée fut plus maltraité que vous ne l'êtes, que Deſcartes fut banni de ſa patrie, que Bayle fut obligé de la quitter, que Michel Servet fût brûlé, & que les cendres de ceux qui l'ont été pour une auſſi belle cauſe formeroient des montagnes comme le Mont-Martre, ſi l'on pouvoit les raſſembler. Adieu. Je vous recommande la paix de l'ame comme le premier mobile de la ſanté du corps. En philoſophant il eſt bon d'éclairer les autres, mais il ne faut pas s'oublier ſoi-même. Veillez donc à votre conſervation, à laquelle je m'intéreſſe plus que perſonne. Sur ce, &c.

LETTRE XXXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 20 juin 1768.

SIRE,

J'En demande pardon à V. M.; je reconnois toute ſa ſupériorité en politique comme en tout le reſte; mais je ne vois pas autant d'avantages qu'elle pour la malheureuſe philoſophie, dans toutes les ſottiſes qu'il plaît au Saint-Eſprit d'inſpirer au grand Lama. Je m'attends ſeulement que le très-ſaint-père recevra de ſes très-chers enfans, les princes catholiques, quelques coups de pied dans le ventre, ou dans le derrière, comme il plaira à V. M.; mais je n'eſpère pas qu'aucun philoſophe devienne ni grand aumônier, ni confeſſeur. En attendant la fortune que V. M. a la bonté de leur prédire, ils continueront à être vilipendés & perſécutés; ils ſouffriroient patiemment le premier, ſi on vouloit bien leur faire grâce du ſecond; & en cas qu'on leur épargnât les coups, ils diroient volontiers comme Soſie dans Amphitrion :

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras,
Ce ſont légères bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

Quoi qu'il en ſoit, le fils ainé de l'Égliſe

vient, avec tout le reſpect poſſible, de ſe ſaiſir d'Avignon, en y envoyant, non pas une armée, mais un détachement du parlement d'Aix qui en a pris poſſeſſion en robes rouges & avec beaucoup de politeſſe; nous faiſons la guerre au pape *l'épée au côté* & *la plume à la main*; mais en récompenſe nous ſommes prêts à jeter les philoſophes dans le feu au premier ſignal.

Je remercie très-humblement V. M. de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma ſanté; le coffre de la machine eſt un peu meilleur en ce moment, mais la tête eſt toujours incapable d'application, par le peu de ſommeil. J'ai eu la douleur ces jours-ci de me voir plus près de V. M. de 200 lieues, & de n'avoir pas la force d'aller me mettre à ſes pieds. M. Mettra, qui part pour Berlin, & qu'il ne m'eſt pas permis d'accompagner par le régime auquel je ſuis forcé de m'aſſujettir, voudra bien être auprès de V. M. l'interprète de mes ſentimens & de mes regrets.

Oui, ſans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar de ſa maiſon; il eſt livré pour toute ſociété à un fort honnête jéſuite, qui s'appelle le père *Adam*, & qui n'eſt pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jéſuite pour lui dire la Meſſe & pour jouer avec lui aux échecs; je crains toujours que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philoſophe, & ne finiſſe par lui *damer*

le pion, & peut-être le faire *échec & mat.* On dit que l'évêque de Genève ou d'Annecy, dont il a l'honneur d'être une des ouailles, a voulu l'excommunier pour avoir fait ſes pâques; heureuſement il a rendu en même temps un très-beau pain bénit, & le curé pour lequel il y avoit une excellente brioche, a plaidé la cauſe de ſon paroiſſien, & a ſoutenu qu'il n'avoit point prétendu jouer la comédie, & qu'il étoit dans les plus ſaintes diſpoſitions du monde. Pour lui, il me ſemble qu'il n'y a pas fait tant de façons, & qu'il a dit, comme Pourceaugnac, à qui ſes médecins veulent tâter le pouls pour ſavoir ſi on lui donnera à manger : *Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau ?*

Je ſens que j'abuſe du temps & des bontés de V. M. en l'entretenant de ces misères; je lui en demande pardon, je la ſupplie de ſe conſerver pour le bonheur de ſes ſujets, pour l'exemple de l'Europe, & pour le bien de la philoſophie & des lettres. J'eſpère que M. Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de ſa ſanté, & voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnoiſſance, l'admiration & le très-profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

P. S. Je viens de lire une *profeſſion de foi des théiſtes*, qui me paroît adreſſée à V. M. C'eſt un fruit des pâques de Ferney.

LETTRE XXXIII.

Du Roi.

Ce 4 août 1768.

JE vois que votre attachement à la philoſophie eſt ſupérieur à tout appât de fortune. Vous ne voulez pas vous engager à la cour, fût-ce même en qualité de caſuiſte, chargé de faire les équations algébriques des péchés du ſouverain & des peines qu'il encourt. Vous préférez votre retraite philoſophique au faſte des grandeurs, & plus ſage que Platon, aucun Denys ne vous fera abandonner la méditation, pour vous livrer au tourbillon des frivolités. C'eſt ce repos qu'Épicure recommande tant à ſes diſciples (& dont on fait peu de cas dans votre patrie), & que ce philoſophe conſidéroit comme le ſouverain bien. Il y a ici un certain marquis, fortement imbu de cette doctrine, qui la pouſſe au point de s'interdire tout mouvement. S'il pouvoit vivre ſans que ſon ſang circulât, il préféreroit cette façon d'être à celle dont il exiſte actuellement. Pour moi qui aime à faire plaiſir à tout le monde, je me garde bien de le contredire; j'ai même cru, comme Jean-Jacques a réuſſi à mettre à la mode la doctrine des paradoxes, que je ne ferois pas mal de me ranger du nombre des auteurs, qui parant leurs ouvrages de belles

phraſes, ont renoncé à la ſotte manie d'avoir le ſens commun. Je vous envoie la belle diſſertation que j'ai compoſée à la louange de la pareſſe. Vous y trouverez une érudition légère & une profondeur ſuperficielle qui doivent dans le ſiècle où nous vivons, faire la fortune de cet ouvrage : il m'a reconcilié avec le marquis, & je ne doute pas que vos fainéans de Paris ne me trouvent un profond dialecticien. Si vous ou vos amis avez quelque contradiction à prouver, je me charge de m'en acquitter à leur contentement, perſuadé que c'eſt la ſeule voie qui reſte ouverte pour parvenir à une réputation ſolidement établie.

Voici en attendant quelques ſujets ſur leſquels j'ai des matériaux tout préparés : Que la ſociété des jéſuites eſt utile aux États ; Qu'il faut expulſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques, à l'exemple des Empereurs Romains, qui chaſsèrent de Rome les aſtrologues & les médecins : Qu'il y a plus de grands génies en tout genre dans notre ſiècle que dans le ſiècle paſſé : Que la ſuperſtition éclaire les ames : Que les États dans leſquels les ſujets ſont les plus pauvres, ſont les plus heureux, parce que le peuple eſt ſage & ſait ſe paſſer de tout : Que les poëtes ſont des empoiſonneurs : Que des loix contradictoires ſont utiles aux États, parce qu'elles exercent la ſagacité des juges : Que la frivolité vaut mieux que le bon ſens, parce

qu'elle eſt légère & que le bon ſens eſt lourd : Qu'il faut agir & enſuite réfléchir, parce que c'eſt comme cela qu'on fait par-tout. Enfin, je ne finirois point, ſi je vous communiquois tous les thèmes que je tiens en réſerve. Je voudrois, au-lieu de ces belles choſes, avoir le ſecret de rendre la force à vos nerfs & de rajuſter l'étui de votre ame, pour qu'elle s'y trouvât plus à ſon aiſe, & que dégagée des infirmités de la matière, elle pût en philoſopher plus tranquillement. Sur ce, &c.

LETTRE XXXIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 16 ſeptembre 1768.

SIRE,

QUelqu'éloge que V. M. faſſe de la pareſſe dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'eſt point cette vertu (puiſqu'il lui plaît de l'appeller ainſi) qui m'a empêché de lui faire plutôt mes très-humbles remerciemens. Un ſentiment plus triſte & plus profond m'occupoit, & faiſoit taire tous les autres ; il ſe répandoit des bruits fâcheux & très-inquiétans ſur la ſanté de V M. ; j'attendois avec impatience M. Mettra pour en ſavoir des nouvelles ſûres, & pour calmer l'inquiétude où j'étois ; il eſt enfin

arrivé, m'a tranquilliſé pleinement, & m'a mis en état de renouveller à V. M. l'aſſurance des ſentimens de reconnoiſſance, d'attachement & de reſpect dont je ſuis pénétré pour elle.

A l'égard de l'ouvrage où V. M. loue avec tant d'eſprit & de gaieté cette pareſſe qu'elle pratique ſi peu, j'aurai l'honneur d'aſſurer que depuis long-temps les indigeſtions & les inſomnies m'ont perſuadé de la vérité de ſa thèſe, & convaincu que Jean-Jacques Rouſſeau a raiſon, quand il aſſure que l'*homme qui médite eſt un animal dépravé*. Je crois le marquis auſſi pénétré que moi de cet axiome, & je ne lui connois d'activité que dans un ſeul point, c'eſt dans ſon inviolable & reſpectueux attachement pour V. M.

Il ſuffit de jeter les yeux ſur ce qui ſe paſſe en Europe pour voir que l'eſpèce humaine eſt condamnée à ne ſortir de ſon indolence naturelle que pour ſe tourmenter elle-même & les autres. Je n'en voudrois pour exemple que votre ami le grand Turc, qui marche contre la Ruſſie pour *ſoutenir* ſans doute *la religion catholique*. Notre ſaint-père le Pape ne ſe ſeroit pas attendu à cet allié-là.

Je déſire beaucoup de voir traiter par V. M. les autres ſujets qu'elle ſe propoſe ; entr'autres ces deux-ci, *qu'il faut chaſſer les philoſophes des gouvernemens monarchiques ; & que les États où le peuple eſt le plus pauvre ſont les plus heu-*

reux, parce que le peuple eſt ſage & ſait ſe paſſer de tout. C'eſt une vérité dont on tâche de le perſuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux les pays où il a le bonheur de n'être pas éclairé juſqu'à ce point ſur ſes vrais intérêts!

Conſervez, Sire, votre ſanté précieuſe à des ſujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles inſtructions; conſervez-la pour la philoſophie, pour les lettres, & pour le bonheur de celui qui ſera toute ſa vie avec le plus profond reſpect & la plus reſpectueuſe reconnoiſſance, &c.

LETTRE XXXV.

Du Roi.

Ce 4 octobre 1768.

JE ne penſois pas devenir chef de ſecte en vous envoyant ce badinage ſur la pareſſe, & je me targue étrangement d'avoir des philoſophes pour diſciples; je n'attribue cependant pas cette converſion à la force de mes argumens. Il faut être juſte, & convenir qu'après avoir pouſſé le courſier de ſon imagination dans toutes les carrières métaphyſiques, qu'après avoir vu le bout de toutes choſes, ou pour mieux dire les bornes que l'eſprit humain ne ſauroit franchir, on peut après ces vains eſſais, ſe permettre la pareſſe d'eſprit ſur les ſecrets

de la nature, que l'homme ne déchiffrera jamais. Il eſt encore vrai que la vie humaine eſt un jeu d'enfant, où des poliſſons élèvent ce que d'autres ont abattu, ou détruiſent ce que d'autres ont élevé, où des grimauds plus inquiets & plus ardens que la multitude troublent la tranquillité de la ſociété, où des marmots voraces enlèvent la viande à leurs camarades & ne leur laiſſent que les os. Si ces écervelés ſe trouvoient nés pareſſeux, je crois que la ſociété n'y perdroit rien. Je ne range pas cependant le grand Turc dans cette catégorie; il n'a pas encore aſſez bien appris ſon catéchiſme, pour ferrailler en faveur du ſuiſſe du paradis; il ſe borne à couvrir ſes frontières contre les incurſions des Heydamaques, & il envoie des troupes à Montenero, pour réduire conjointement avec les Vénitiens, un rebelle qui a ſoulevé cette province contre lui.

Les autres ouvrages que vous me demandez ne paroîtront pas de ſi-tôt; je deſtine celui que j'appelle la maſſue du deſpotiſme qui aſſomme la raiſon, pour votre patrie; je le ferai paroître en même temps que je poſtulerai une place à l'académie françoiſe; & comme il faut être orthodoxe pour parler purement votre langue, ce livre, qui fera preuve de mon zèle contre les philoſophes, me tiendra lieu de tout ce que les Vaugelas & les d'Olivet auroient pu m'apprendre. Pour le livre de l'utilité de la

pauvreté, prouvé par la politique & par la religion, il doit paroître à Vienne, à moins que M. van Swieten ne le mette à l'index. Cet ouvrage perſuadera, je me l'aſſure, aux fidèles ſujets de ſa majeſté l'impératrice-reine, que l'argent d'un État n'eſt que pour le ſouverain, que tant que les peuples ſont pauvres ils ſont vertueux; témoins les Spartiates, témoins les Romains du temps de leurs premiers conſuls; & qu'enfin riche, on n'hérite pas le royaume des cieux. Ce paradoxe prouvé me vaudra le pacte de famille que les puiſſances du ſud ont formé; il ſera le ſceau de la réconciliation de la Pruſſe & de l'Autriche, & les traitans me canoniſeront. Vous voyez que mes deſſeins ne ſe bornent pas à des bagatelles, & que mes ouvrages me rapporteront plus que le Dictionnaire de Bayle n'a valu à ſes éditeurs, & que peut-être je m'élèverai à côté de Henri VIII, auquel ſon galimatias théologique valut le titre ineſtimable de défenſeur de la foi.

La goutte, mes voyages & mes occupations ont un peu rallenti ces travaux importans. Ma ſanté, à laquelle vous vous intéreſſez ſi affectueuſement, s'eſt aſſez bien remiſe. La nature m'a condamné à ramaſſer pendant trois années des matières, qui accumulées à un point de maturité, produiſent la goutte: ce n'eſt pas être maltraité que d'éprouver de trois ans en trois ans un accès de ce mal; il faut que la patience

patience des princes s'exerce tout comme celle des particuliers, parce qu'ils ſont pêtris du même limon; il faut qu'on ſe familiariſe avec l'idée de ſa deſtruction & qu'on ſe prépare à rentrer dans le ſein de cette nature dont on a été tiré.

Quant à mon marquis d'Argens, pour me prouver qu'il n'eſt point pareſſeux, il entreprend le voyage d'Aix; car vous ſaurez que les Provençaux ſont comme les Juifs; de la boue de Jéruſalem pour les uns, & les eaux minérales d'Aix pour les autres, leur ſemblent les chef-d'œuvres du Très-Haut. J'ai le malheur de n'être point né avec la même prédilection pour notre ſable, & je crois qu'on peut être bon patriote, ſans s'aveugler de préjugés pour ſa patrie. A propos, les Suiſſes ont fait un deſſein de Voltaire pénitent, allant à confeſſe, qui eſt la plus plaiſante idée que meſſieurs les treize cantons aient enfantée depuis le déluge. On y voit Voltaire le Roſaire en main, eſcorté de ſes garde-chaſſes, ſuivi de ſon père Adam, de ſa cuiſinière & de ſon cocher; un ſinge porte le crucifix devant lui & l'âne de la Pucelle qu'on mène derrière lui, en faiſant des pétarades, fait tomber de deſſous ſa queue toutes ſes brochures, & ſur-tout le petit poëme contre vos amis les Genevois. Rangeons cela ſur la liſte des ſottiſes paiſibles, & ſouhaitons qu'il ne s'en faſſe point d'autres.

Puiſſiez-vous vivre en paix, recouvrer entiérement votre ſanté, & vous bien perſuader que perſonne ne s'y intéreſſe plus que moi pour l'honneur des lettres, du bon ſens & de la philoſophie ! Sur ce, &c.

LETTRE XXXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 19 décembre 1768.

SIRE,

JE crains d'importuner trop ſouvent V. M. ; c'eſt pour cette raiſon que je n'oſe rendre mes lettres plus fréquentes. Je reſpecte ſur-tout en ce moment ſes occupations, qui doivent être augmentées par les affaires du nord. Ces affaires, ſi elles n'étoient pas auſſi ſérieuſes, pourroient amuſer un moment la philoſophie. Il eſt aſſez curieux pour elle de voir le grand Turc en armes pour ſoutenir la religion catholique en Pologne, tandis que les princes catholiques du midi, écornent tout en douceur le patrimoine de S. Pierre.

Je ne doute point, Sire, que le ſaint-père n'envoie au grand-viſir une épée bénite comme au maréchal Daun. On aſſure que pluſieurs de nos François, & juſqu'à des chevaliers de Malte, vont ſervir dans l'armée Turque contre ces vilains ſchiſmatiques de Ruſſie ; & qu'on

diſe après cela que l'eſprit de tolérance ne fait point de progrès dans notre nation.

Le roi de Danemarck, que nous avons eu ici pendant ſix ſemaines, en eſt parti il y a huit jours, excédé, ennuyé, haraſſé de fêtes dont on l'a écraſé, de ſoupers où il n'a ni mangé ni cauſé, & de bals où il a danſé en bâillant à ſe tordre la bouche. Je ne doute point qu'à ſon arrivée à Copenhague il ne rende un édit pour défendre les ſoupers & les bals à perpétuité. Il eſt venu à l'académie des ſciences, & j'ai fait à cette occaſion un petit diſcours que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.; mes confrères & le public m'en ont paru contens; mais je déſirerois encore plus, Sire, qu'il fût digne de votre ſuffrage. J'ai tâché d'y faire parler la philoſophie avec la dignité qui lui convient; cela étoit d'autant plus néceſſaire, qu'on avoit aſſuré le roi de Danemarck que les philoſophes étoient *mauvaiſe compagnie.* Cette mauvaiſe compagnie, Sire, eſt bien conſolée & bien honorée d'avoir V. M. à ſa tête.

On dit que le pareſſeux marquis eſt reſté en Bourgogne; il y fera venir ſans doute les eaux d'Aix, en attendant qu'il puiſſe aller les prendre ſur les lieux.

Nous recevons de Genève quelques brochures édifiantes; on nous a envoyé il y a peu de jours l'*A*, *b*, *c*; c'eſt un tiſſu de dialogues ſur tout ce qui a été, eſt, & ſera. Dans le der-

nier dialogue, l'auteur soupçonne qu'il pourroit bien y avoir un Dieu, & qu'en même temps le monde est éternel ; il parle de tout cela en homme qui ne sait pas trop bien ce qui en est. Je crois qu'il diroit volontiers comme ce capitaine Suisse à un déserteur qu'on alloit pendre, & qui lui demandoit s'il y avoit un autre monde : *Par la mort-dieu, je donnerois bien cent écus pour le savoir.*

Mais c'est trop entretenir V. M. de balivernes. Je finis en lui souhaitant une année aussi glorieuse & aussi heureuse que toutes les précédentes, & en la priant de continuer ses bontés à un philosophe pénétré de reconnoissance, d'attachement, & du plus profond respect pour sa personne. C'est dans ces sentimens que je ferai toute ma vie, &c.

LETTRE XXXVII.

Du Roi.

Ce 16 janvier 1769.

JE vous aurois répondu plus tôt, si je ne m'étois vu accablé d'affaires de différens genres. Je commence par vous remercier de votre harangue académique incluse dans votre lettre, & de ce que vous me dites sur le renouvellement de l'année. Je puis vous assurer sans compliment que je suis très-content de votre harangue ; c'est un écrit plein de dignité ; vous

y louez le roi de Danemarck ſans le flatter ; & vous épuiſez toutes les matières que le Danemarck fournit, pour en dire quelque choſe d'avantageux. Le ſtyle en eſt ſimple & noble ; la ſeule image que vous employez, eſt pour le czar Pierre I ; elle eſt forte & placée en ſon lieu pittoreſque. J'ai lu d'autres diſcours, même des vers faits pour ce ſujet ; ſans vous flatter, vous devez croire que votre harangue l'emporte ſur tous ces autres ouvrages qui me ſont parvenus.

Nous n'aurons plus déſormais de nouvelles de France du roi de Danemarck, car le voilà parti ; mais l'obſervatoire de Paris en débite une, qui, ſi elle ſe confirme, donnera de la tablature aux ſavans & de la matière aux aſtrologues. On nous mande qu'un ſatellite ancien de Saturne s'eſt perdu. Vous qui êtes un habitant du ciel, je vous prie de me dire ce qu'il eſt devenu. Saturne l'a-t-il avalé ? ce ſatellite eſt-il diſgracié ? ou ſe ſeroit-il caché ſous quelque nuage pour ſe moquer des aſtronomes ? Meſſieurs les aſtrologues, ſans attendre la confirmation de ce phénomène, annonceront hardiment la chûte de quelque favori d'un grand prince, ou ils ſoutiendront que le règne de Saturne va revenir ſur terre, & que ce ſatellite perdu, il l'a envoyé s'incarner (comme Somonocodon) ; qu'on le verra paroître à la tête de l'armée Turque ou de l'armée Ruſſe, pour

établir ſon règne. Pour moi, je me contenterai de crier par-tout : Si vous l'attrapez, ne le pendez pas, Meſſieurs. Vos aſtronomes de Verſailles diront que le ſatellite deſcend ſur terre pour ſubjuguer la Corſe, dont les généraux & les armées de Louis XV ne peuvent venir à bout. Enfin il réſulte de toutes ces conjectures que Saturne va nous tailler de la beſogne dans le courant de cette année.

Tout vieux que je ſuis, j'ai lu l'*A*, *b*, *c* de Voltaire, & je vous réponds qu'il ne connoît ni n'entend l'*A*, *b*, *c* de Hugo Grotius, que probablement il n'a jamais lu Hobbes non plus ; cela eſt pédant, parce que cela eſt profond. Le jugement qu'il porte de Monteſquieu eſt mieux tapé que le reſte. Je crains qu'il n'ait raiſon. Le reſte de l'ouvrage contient des facéties & des légéretés répandues à ſa manière. Il croit le monde éternel, & il en apporte les plus foibles raiſons : il voudroit bien douter de Dieu, mais il craint le fagot. Ce qu'il dit de mieux, c'eſt qu'il veut que les rois, au-lieu de mettre leurs armées aux priſes, ſe battent eux-mêmes. Comme Voltaire n'a point d'armée, j'aurois envie de lui envoyer un coutelas bien affilé, pour qu'il vide ſon différend avec Fréron ; je voudrois les voir s'eſcrimer en champ-clos ; cela vaudroit à tout prendre mieux que les injures qu'ils ſe diſent. Depuis un an je n'ai rien reçu de Voltaire.

Pour le cher Iſaac (a), il s'eſt mis à la moutarde de Dijon, qui vaut peut-être autant que les eaux d'Aix; je ne ſais quand il arrivera chez lui, ni quand il reviendra; peut-être ſe fera-t-il hiſtoriographe du ſatellite de Saturne, pour nous en donner l'itinéraire & les aventures.

Écrivez-moi quand l'envie vous en prendra; toutefois ne trouvez pas étrange que les réponſes ne vous arrivent pas promptement. Ces maudits alliés de votre vice-dieu, nous donnent de l'occupation: quand la maiſon de notre voiſin brûle, notre premier ſoin doit être de préſerver la nôtre de l'incendie qui la menace, &c.

LETTRE XXXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 10 avril 1769.

SIRE,

J'Ai cru voir, par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle étoit en ce moment plus accablée d'affaires que jamais, & qu'il lui reſtoit bien peu de temps pour recevoir des lettres inutiles. Cette raiſon, Sire, jointe à mon peu de ſanté, a fait que depuis aſſez long-temps je n'ai oſé l'importuner des

(a) Le marquis d'Argens.

miennes ; d'autant que ce qui m'intéreſſe le plus quand j'ai l'honneur de lui écrire, eſt de ſavoir des nouvelles de ſa ſanté, & que ſon miniſtre, M. le baron de Goltz, m'a aſſuré qu'elle étoit très-bonne. Puiſſe-t-elle ſe maintenir en cet état pour le bonheur de ſes ſujets, & pour ma conſolation dans l'affoibliſſement de la mienne !

J'ai été fort touché de l'accident arrivé à madame la princeſſe de Naſſau, tant pour elle-même que par l'intérêt que V. M. prend à elle. Je déſirerois bien vivement que V. M., ſi heureuſe par ſes ſuccès, & par ſa gloire, (ſi pourtant la gloire peut rendre heureux!) le fût encore dans ſa famille. Mais la triſte condition humaine ne comporte pas une félicité entière, & encore moins durable ; & le plus fortuné des hommes eſt celui qui a le moins de raiſons d'être dégoûté de la vie.

Les aſtronomes de l'académie ont dû raſſurer V. M. ſur le prétendu dérangement de Saturne & l'eſcapade de ſon ſatellite. Les planètes, Sire, ſont plus ſages que nous ; elles reſtent à leur place ; ce ſont les hommes qui ont la rage de ne pas reſter à la leur, & qui ſe tourmentent pour être malheureux. Voilà un incendie qui s'allume aux deux bouts de l'Europe, en Corſe & en Ruſſie. Dieu veuille qu'il ne s'étende pas plus loin ! Puiſſent ſur-tout la France & les États de V. M. en être préſervés ! J'apprends

par les nouvelles publiques que les armées Tartares ont déjà dévaſté beaucoup de pays ; les malheurs de l'humanité m'attriſtent, quelque loin de moi qu'ils ſe paſſent.

Voilà donc l'empereur à Rome, & les cardinaux occupés à faire un vice-dieu, pendant que le grand Turc travaille à la défenſe de la religion catholique en Pologne. Je ne ſais quel pilote on choiſira pour la barque de S. Pierre ; il me ſemble qu'elle fait eau de tous les côtés. Voltaire me paroît un requin qui fait tout ce qu'il peut pour la renverſer. On dit pourtant qu'il vouloit encore cette année-ci manger ſon Dieu comme la précédente ; mais on dit que ſon curé n'a pas voulu même l'entendre en confeſſion.

Nous n'avons ici d'ouvrage qui puiſſe intéreſſer V. M. que le poëme *des Saiſons* de M. de Saint-Lambert. Je ne ſais ce qu'elle en penſera, mais il me ſemble qu'elle y trouvera ce qu'elle aime avec raiſon en poéſie, de l'harmonie & des images, de la philoſophie & de la ſenſibilité.

V. M. ignore ſans doute, car elle n'a pas le temps de lire des rapſodies & des libelles, qu'on imprime à Clèves dans ſes États, une gazette ſous le titre de *Courrier du Bas-Rhin*, dans laquelle on insère des calomnies contre les plus honnêtes gens, & en particulier contre moi. M. de Catt eſt au fait de cette impoſ-

ture, dont il pourra rendre compte à V. M.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & une admiration égale à ma reconnoiſſance, &c.

LETTRE XXXIX.

Du Roi.

Ce 22 avril 1769.

NE penſez pas, mon cher d'Alembert, que les querelles des Sarmates & des autres peuples orientaux troublent ma tranquillité au point de ne pas pouvoir répondre aux lettres des philoſophes. Nous cultivons la paix malgré les guerres de la Podolie, malgré celle de Corſe, & malgré le trouble que vous autres écervelés de François excitez en Suède. Nous n'avons rien à craindre de perſonne, parce que nous ſommes amis de tout le monde, & je crois que les frontières Gauloiſes du pays des Velches n'ont rien à appréhender des courſes des Tartares & des Coſaques. Voilà donc nos vœux principaux accomplis.

Quant à mon individu, mon cher d'Alembert, je vous dirai ce que le prince Eugène répondit à Carelli, médecin de Charles VI: *Mon mal eſt une coïonnerie qui conduit au tombeau;* c'eſt l'âge, c'eſt la vieilleſſe qui mine petit à petit, & qui conſumant nos forces, nous amène dans ce pays où Achille & Therſite,

Virgile & Mévius, Newton & Wiberius, où tous les hommes ſont égaux.

Je ſuis bien aiſe que vous me raſſuriez ſur les affaires du ciel qui ſont de votre département : je voudrois que celles de la terre & de la mer allaſſent également bien ; mais en vivant dans le monde on apprend à ſe contenter de peu ; & c'eſt une conſolation pour une ame bien née d'être informée, quand tout ſe bouleverſe ſur ce petit globe, qu'au moins le ciel va bien. Quant à notre petit tas de boue, vous voyez que les ſouverains voyagent pour s'inſtruire. Vous avez joui à Paris de la viſion béatifique du roi de Danemarck ; il eſt juſte que Rome jouiſſe de celle de l'empereur, qui vaut un peu mieux que ce roi du nord. C'eſt le premier empereur, depuis le temps du bas Empire, que cette capitale du monde ait reçu dans ſes murs ſans une ſuite de conquérans qui l'accompagnent. Ce prince a donné de ſages inſtructions aux cardinaux aſſemblés au conclave ; il eſt à ſouhaiter qu'ils les ſuivent ; mais il eſt apparent que le Saint-Eſprit voyageant à ſon tour, aura paſſé par Madrid & Verſailles pour inſtruire les électeurs ſur le choix du ſucceſſeur de Céphas ; il eſt encore très-plauſible que ce nouveau pontife ne ſera introniſé qu'à condition qu'il ſupprime totalement l'ordre des jéſuites. Pour moi, je fais gloire d'en conſerver les débris en Siléſie & de ne point aggra-

ver leur malheur, tout hérétique que je ſuis. Quiconque à l'avenir voudra voir un Ignatien, ſera obligé de ſe rendre en Siléſie, ſeule province où il retrouvera des reliques de cet ordre, qui naguère diſpoſoit preſque deſpotiquement des cours de l'Europe. Vous vous reſſentirez avec le temps en France de l'expulſion de cet ordre, & l'éducation de la jeuneſſe en ſouffrira les premières années. Cela vous vient d'autant plus mal-à-propos, que votre littérature eſt ſur ſon déclin, & que de cent ouvrages qui paroiſſent, c'eſt beaucoup d'en trouver un paſſable.

Je ne connois point ce poëme de Saint-Lambert dont vous me parlez; mais je l'attends avec cette prévention à laquelle votre ſuffrage me diſpoſe. Je ne connois ni la gazette du Bas-Rhin, ni celle de Hollande, encore moins celle de Paris. Je ſais qu'un François, votre compatriote, barbouille régulièrement par ſemaine deux feuilles de papier à Clèves; je ſais qu'on achète ſes feuilles &

Qu'un ſot trouve toujours un plus ſot pour le lire;

mais j'ai bien de la peine à me perſuader qu'un écrivain de cette trempe puiſſe porter préjudice à votre réputation. Ah! mon bon d'Alembert, ſi vous étiez roi d'Angleterre, vous eſſuyeriez bien d'autres brocards que vos très-fidèles ſujets vous fourniroient pour exercer votre patience. Si vous ſaviez quel nombre d'écrits infames,

vos chers compatriotes ont publié contre moi pendant la guerre, vous ririez de ce miſérable folliculaire. Je n'ai pas daigné lire tous ces ouvrages de la haine & de l'envie de mes ennemis, & je me ſuis rappellé cette belle Ode d'Horace : » Le ſage demeure inébranlable aux » coups de la fortune. Que le ciel tombe, il » ne s'en émeut pas ; que la terre ſe refuſe » ſous ſes pieds, il n'en eſt point troublé ; que » tous les élémens ſe confondent, il oppoſe à » tous ces phénomènes un front calme & ſerein ; » fort de ſa vertu, rien ne l'altère, rien ne » l'agite : il voit du même œil l'infortune & » la proſpérité ; il rit des clameurs du peuple, » des impoſtures de ſes envieux, des perſécu- » tions de ſes ennemis, & ſe réfugiant dans » lui-même, il y retrouve le calme & cette » douce ſérénité que donnent le mérite & l'in- » nocence ».

Voilà, mon cher, les conſeils qu'un poëte ſuranné peut donner à un philoſophe : cependant on s'informera touchant vos plaintes, & l'on tâchera de vous donner ſatisfaction ; c'eſt le moins que vous deviez attendre de moi. Sur ce, &c.

LETTRE XL.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 16 juin 1769.

SIRE,

VOtre Majeſté me raſſure beaucoup par la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, en m'aſſurant que les coups de poing que ſe donnent les Ruſſes & les Turcs, ne s'étendront pas juſqu'à vos États, ni juſqu'à la France. Je ne ſais d'ailleurs ce que V. M. penſe de cette ſavante & glorieuſe guerre; il me paroît qu'elle reſſemble juſqu'ici à la joûte d'Arlequin & de Scapin, qui ſe menacent avec grand bruit, ſe donnent quelques coups de bâton, & s'enfuient chacun de leur côté. Ce qu'il y a dans tout cela de plus plaiſant, c'eſt de voir l'imbécille & ſublime Porte protectrice du papiſme des Sarmates. Cette ſottiſe ne ſeroit que plaiſante, ſi elle ne faiſoit pas répandre tant de ſang. On dit, à propos de pape, que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la ſociété de JÉSUS, & que ſaint François d'Aſſiſe pourroit bien tuer ſaint Ignace. Il me ſemble que le ſaint-père, tout cordelier qu'il eſt, fera une grande ſottiſe de caſſer ainſi ſon régiment des gardes par complaiſance pour les princes catholiques; il me ſemble que ce traité

reſſemblera à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que celles-ci livraſſent leurs chiens ; on ſait comment celles-ci s'en trouvèrent. Quoi qu'il en ſoit, il ſera ſingulier, Sire, que tandis que leurs majeſtés très-chrétienne, très-catholique, très-apoſtolique & très-fidelle, détruiront les grenadiers du ſaint-ſiège, votre très-hérétique Majeſté ſoit la ſeule qui les conſerve. Il eſt vrai qu'après avoir réſiſté à cent mille Autrichiens, cent mille Ruſſes & cent mille François, il faudroit qu'elle fût devenue bien timide, pour avoir peur d'une centaine de robes noires. J'avoue qu'elles ſont ici plus à craindre.

Voltaire, qui voudroit mieux que la deſtruction des jéſuites, comme V. M. le ſait bien, s'eſt trouvé ſi bien de ſa communion paſcale de l'année dernière, qu'il a voulu cette année-ci, reprendre, comme on dit, du poil de la bête. Il a pourtant affaire à un évêque de Genève, ci-devant maçon, à ce qu'il prétend, & depuis porte-Dieu, qui voudroit le faire brûler. Il m'aſſure qu'il n'a point du tout de vocation pour le martyre ; & qu'il ne veut point être expoſé au ſort du chevalier de La Barre ; je lui réponds, pour ranimer ſa foi, que ſelon ſaint Auguſtin, dans ſon Homélie ſur la décollation de ſaint Jean, on devient plus propre à entrer dans le royaume des cieux quand on a la tête coupée ; parce que l'Évangile dit, que

pour entrer dans ce royaume, il faut *se faire petit*, opération que la décollation produit néceſſairement.

Je prie V. M. d'être perſuadée que je ne l'aurois point importunée de mes plaintes au ſujet des calomnies imprimées contre moi dans ſes États, ſi ces calomnies n'avoient regardé l'honnêteté des mœurs, & ſi je ne ſavois qu'elles avoient fait quelqu'impreſſion à Berlin même. Les princes, Sire, & ſur tout les princes tels que vous, ont raiſon de mépriſer les calomnies de toute eſpèce, parce que leurs actions, expoſées aux yeux de tout le monde, donnent par elles-mêmes le démenti à la calomnie; mais un particulier obſcur n'a pas cette reſſource.

J'allai voir, il y a deux jours, chez le ſculpteur Couſtou, le Mars & la Vénus qu'on y fait pour V. M.; ces deux ſtatues ſont très-belles; la Vénus eſt entiérement achevée, & le Mars le ſera inceſſamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à V. M. en lui adreſſant un ouvrage *ſur les Synonymes*, qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, & que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que M. de la Grange a été malade; V. M. devroit lui ordonner de ſe ménager ſur le travail. C'eſt un homme d'un rare mérite, dont la conſervation importe à l'académie, & qui eſt bien digne, Sire, des bontés

de

de V. M. par ſes talens, par ſa modeſtie, & par la ſageſſe de ſa conduite. Je ſais par expérience ce que produit à la longue une forte application, c'eſt d'éprouver la caducité avant le temps. Puiſſe la ſanté de V. M. n'être pas plus caduque que ſa gloire! Je ſuis, &c.

LETTRE XLI.

Du Roi.

Ce 2 juillet 1769.

VOus avez toujours les yeux fixés, mon cher d'Alembert, ſur ces théologiens belliqueux qui argumentent en Pologne à grands coups de ſabre. Aucune des hordes qui combattent ſous eux n'a lu, je vous aſſure, ni les inſtitutions de Jean Calvin, ni la ſomme de ſaint Thomas. Le Ciel va décider entre le Coran & la proceſſion du Saint-Eſprit du ſaint-père. Je parierois pourtant pour les ſectateurs de cette dernière opinion. Tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à préſent entre ces nations théologiennes, doit être conſidéré comme un prélude de ce qui arrivera lorſque la campagne ſera ouverte. Le grand-viſir, à la tête des catholiques orthodoxes, va paſſer le Dannbe; le prince Gallitzin avec ſes hérétiques va s'avancer pour le combattre au paſſage du Nieſter. Cela prépare une belle fête pour le diable; car la Sorbonne & l'enfer,

ou l'enfer & la Sorbonne damnent également Mahométans & Grecs. Quelle recrue pour le roi de la huaille noire & pour ſes adhérens ? J'ai tant envoyé de gens dans ce pays-là malgré moi, qu'il m'eſt bien permis d'être ſpectateur de ceux que ſa majeſté impériale de Conſtantinople & ſa majeſté impériale de toutes les Ruſſies y feront voyager.

Pour vous autres François, vous n'y allez pas de main-morte en Corſe ; vous dépeuplez honnêtement cette isle ; mais le ſort de ceux que vous envoyez dans l'autre monde eſt différent de celui des Ruſſes & des Turcs ; car quiconque eſt tué ayant combattu pour Paoli & pour la liberté de ſa patrie, eſt martyr & gibier de paradis. Votre Choiſeul a pris cette Corſe, comme un chat tire des marrons du feu ; mais comme il eſt adroit, il ne ſe brûlera pas. Il prend du goût, à ce qu'on aſſure, pour Avignon, & pour le comtat Venaiſin ; il proteſte au pape que *hoc regnum ſuum non eſt mundi*, & ce pauvre druide ultramontain ſera obligé de ſe le perſuader s'il peut. Le Saint-Eſprit l'a élu conditionnellement ; que voulez-vous qu'il faſſe ? Il a perdu ſon crédit idéal, fondé ſur la ſtupidité générale des nations ; il ſupprimera les jéſuites, comme autrefois un de ces prédéceſſeurs abolit l'ordre des templiers, & les potentats orthodoxes & le vicaire de Céphas Bargonne ſe partageront leurs dépouilles, tandis

qu'un pauvre petit prince hérétique & tolérant ouvrira un aſile aux perſécutés. Quel tableau un peintre habile ne feroit-il pas de ces événemens? Il vous deſſineroit d'un côté le mouſti rétabliſſant des évêques Polonois dans leurs cathédrales; de l'autre, des papes Ruſſes combattant pour les enfans de Calvin; dans le lointain, un prince proteſtant protégeant les jéſuites opprimés par de très-catholiques & de très-chrétiens monarques; & dans un nuage élevé, ſaint Ambroiſe, Luther avec le patriarche Photius, croyant tous trois avoir la berlue & ne comprenant rien à cet étrange ſpectacle. Si ce tableau s'achève, il ſera deſtiné à orner le grand ſallon des petites-maiſons de l'Europe.

Mais trève de plaiſanterie. L'édifice de l'égliſe Romaine commence à s'écrouler, il tombe de vétuſté. Les beſoins des princes qui ſe ſont endettés, leur font déſirer les richeſſes que des fraudes pieuſes ont accumulés dans les monaſtères; affamés de ces biens, ils penſent à ſe les approprier. C'eſt-là toute leur politique. Mais ils ne voient pas qu'en détruiſant ces trompettes de la ſuperſtition & du fanatiſme, ils ſapent la baſe de l'édifice, que l'erreur ſe diſſipera, que le zèle s'attiédira, & que la foi, faute d'être ranimée, s'éteindra. Un moine, mépriſable par lui-même, ne peut jouir dans l'État d'autre conſidération que de celle que lui donne le préjugé de ſon ſaint miniſtère. La

ſuperſtition le nourrit, la bigotterie l'honore, & le fanatiſme le canoniſe. Toutes les villes les plus remplies de couvens ſont celles où il règne le plus de ſuperſtition & d'intolérance. Détruiſez ces réſervoirs de l'erreur, & vous boucherez les ſources corrompues qui entretiennent les préjugés, qui accréditent les contes de ma mère l'Oie, & qui dans le beſoin en produiſent de nouveaux. Les évêques, la plupart trop mépriſés du peuple, n'ont pas aſſez d'empire ſur lui pour exciter fortement ſes paſſions, & les curés, exacts à recueillir leurs dîmes, ſont aſſez tranquilles & bons citoyens d'ailleurs, pour ne point troubler l'ordre de la ſociété : il ſe trouvera donc que les puiſſances, fortement affectées de l'acceſſoire qui irrite leur cupidité, ne ſavent ni ne ſauront où leur démarche les doit conduire : elles penſent agir en politiques & elles agiſſent en philoſophes. Il faut avouer que Voltaire a beaucoup contribué à leur applanir ce chemin ; il a été le précurſeur de cette révolution, en y préparant les eſprits, en jetant à pleines mains le ridicule ſur les *cuculati* & ſur quelque choſe de mieux : il a dégroſſi le bloc auquel travaillent ces miniſtres, & qui deviendra une belle ſtatue d'Uranie, ſans qu'ils ſachent comment. Après d'auſſi belles choſes, je ſuis un peu fâché que ce même Voltaire faſſe ſi platement ſes pâques, & donne une farce auſſi triviale au public ;

qu'il faſſe imprimer ſa confeſſion de foi, à laquelle perſonne n'ajoute foi, & qu'il ſouille la mâle parure de la philoſophie par les accoutremens de l'hypocriſie dont il s'affuble. Pour moi, il ne m'écrit plus; il ne me pardonnera jamais d'avoir été ami de Maupertuis : c'eſt un crime irrémiſſible. On dit qu'il s'eſt brouillé avec ſon évêque, que celui-là s'eſt plaint encour, & que le roi très-chrétien a prononcé contre Voltaire, que la peur a glacé le pauvre philoſophe, & qu'il s'eſt prêté à ces momeries de pâques & de l'autel, pour ne pas pouſſer à bout la patience des puiſſans dont il n'a pas mal abuſé. Cet homme auroit eu trop d'avantages ſur ſes contemporains, s'ils n'étoient pas rachetés par quelques foibleſſes : il eſt haineux comme le dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, il puniroit juſqu'au quatrième degré la génération de des Fontaines, des Rouſſeau, des Fréron, des Pompignan, &c.; cela n'eſt pas dans le goût de l'académie ni du portique, car vous autres philoſophes,

Calmes du haut des cieux que Newton s'eſt ſoumis,
Vous êtes ſourds aux cris d'impuiſſans ennemis;
Un généreux mépris convertit en louange
La voix qui contre vous croaſſe dans la fange.

C'eſt ce qui doit arriver à tous ceux qui ſavent dédaigner de ridicules accuſations; car qui croira ſur la parole du gazetier du Bas-

Rhin, qu'on tue un académicien octogénaire en le contrariant ou en le perfiffiant? Ce genre de mort a été ignoré juſqu'à nos jours & le ſera éternellement. Les calomnies fines ſont dangereuſes ; mais en vérité les platitudes n'attirent que du mépris.

Notre géomètre Berlinois ſe porte à merveille : il vit plus dans la planète de Vénus que ſur ce petit globe terraquée. Le peuple, qui a peut-être entendu parler de Vénus, & de ſon paſſage par le diſque du ſoleil, a été pendant deux nuits de ſuite ſur pied pour obſerver ce phénomène : cela vous fera rire aux dépens de mes bons compatriotes ; mais ils n'y entendent pas plus de fineſſe.

Vous me parlez d'ouvrages que vous m'envoyez, leſquels ne me ſont point parvenus juſqu'à préſent. Je connois les *Synonymes François*, je les ai depuis long-temps. Ce livre eſt d'autant plus utile qu'il apprécie exactement la valeur des termes de votre langue : je ſoupçonne que c'eſt une nouvelle édition de cet ouvrage qui doit me venir.

Je vous avoue que je ſuis aſſez dégoûté des nouveaux livres qui paroiſſent à préſent en France ; on y voit tant de ſuperfluités, beaucoup de paradoxes, de raiſonnemens lâches & inconſéquens, & avec ces défauts, ſi peu de génie, qu'il y auroit de quoi ſe dégoûter des lettres, ſi le ſiècle précédent ne nous avoit

pas fourni des chef-d'œuvres en tout genre. L'heureuſe fécondité de ce ſiècle nous dédommage de la ſtérilité du nôtre. Je ſuis venu au monde à la fin de cette époque où l'eſprit humain brilloit dans toute ſa ſplendeur. Les grands hommes qui ont fait la gloire de ces temps heureux, ſont paſſés; il ne reſte déſormais en France que vous & que Voltaire qui ſouteniez comme des colonnes fortes & puiſſantes les reſtes d'un édifice qui va s'écrouler. J'eſpère done que nous ſortirons du monde en même temps, & que nous voyagerons en compagnie vers ce pays dont aucun géographe n'a donné la carte, dont aucun voyageur n'a donné la deſcription, dont aucun quartier-maître n'a indiqué le chemin, & dont nous ſerons réduits à nous frayer la voie à nous-mêmes: mais juſqu'au moment du départ jouiſſez d'une ſanté parfaite, goûtez de tout le bonheur que notre condition comporte, & conſervez votre ame dans une tranquillité inébranlable. Ce ſont les vœux de tous les philoſophes pour leur cher Athénagoras. Sur ce, &c.

LETTRE XLII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 7 août 1769.

SIRE,

ME voilà, Dieu merci, parfaitement tranquille, ſur la parole de V. M., au ſujet des deux ſeules contrées de l'univers auxquelles je prenne intérêt, celle qui a le bonheur de vous avoir pour ſouverain, & celle que j'ai l'honneur d'habiter. Après cette aſſurance, que les catholiques Romains, dits Mahométans, & les ſchiſmatiques ſoi-diſant tolérans, s'égorgent à leur plaiſir, je me contenterai de dire un *de profundis* pour le repos de leurs ames, ſans inquiétude ſur le ſuccès de leurs armes & ſur les grands événemens qui, je crois, n'en réſulteront pas. Si le Coran eſt vainqueur, nous en ſerons quittes pour croire à la jument Borac.

Je ne ſais pas ſi les Corſes que nous avons envoyés dans l'autre monde, y ſeront mieux que dans celui-ci ; mais il me ſemble que Sertorius Paoli a fait une aſſez plate fin. On l'accuſe d'être *un peu* poltron ; il y a *un peu* paru par ſa conduite, & il faut avouer que c'eſt un défaut *un peu* eſſentiel pour le chef d'une nation qui veut être libre.

On aſſure que le pape cordelier ſe fait beau-

coup *tirer la manche* pour abolir les jéſuites ; je n'en ſuis pas trop étonné ; propoſer à un pape de détruire cette brave milice, c'eſt comme ſi on propoſoit à V. M. de licencier ſon régiment des gardes. Cependant on eſt, je crois, bien ſurpris en Eſpagne, en Portugal & à Naples, que le ſucceſſeur de S. Pierre diſpute à V. M. le droit de conſerver les enfans d'Ignace. Cela paroît auſſi étonnant dans ces contrées éclairées, que l'aventure des deux Miſſels qu'on jeta autrefois au feu pour ſavoir lequel des deux étoit le meilleur, & qui furent brûlés tous deux, au grand ébahiſſement des ſpectateurs. Mais ce qui pourra divertir un moment V. M., c'eſt que le général des jéſuites, dans une requête préſentée au feu pape, m'a fait l'honneur de me citer comme une autorité *non ſuſpecte* en faveur de ſon ordre, parce que j'ai dit quelque part que les jéſuites ſont les janiſſaires du ſaint-ſiège, néceſſaires comme eux au ſoutien de l'empire.

J'ignore comment Voltaire ſera avec le nouveau vicaire de Dieu en terre ; il étoit, à ce qu'il prétend, vivement menacé d'excommunication par ſon prédéceſſeur. Il m'écrit qu'il a eu grande peur d'être *martyr*, & que c'eſt pour cela qu'il s'eſt *confeſſé* ; afin de reſter tout au plus *confeſſeur*. Il vient de faire une petite brochure intitulée : *Paix perpétuelle*, qui eſt une violente déclaration de guerre, ou conti-

nuation de guerre contre ce que vous ſavez. Il dit que ſon évêque d'Annecy, qui s'intitule prince de Genève, eſt couſin-germain de ſon maçon, & que c'eſt un prélat qui n'a pas le mortier liant.

Il me paroît, Sire, tout auſſi impoſſible qu'à V. M. de croire qu'un vieillard de 80 ans meure de chagrin ou d'apoplexie, parce qu'on l'a appellé radoteur; mais j'oſe aſſurer V. M. que ſes Berlinois ont eu la bonté de le croire, & je n'en ſuis pas étonné, depuis que je ſais de V. M. qu'ils ont été ſur pied pendant *deux nuits* pour voir paſſer Vénus ſur le ſoleil.

Heureuſement, Sire, votre académie des ſciences ne reſſemble pas au reſte de la nation; ſes mémoires ſont un excellent ouvrage, & prouvent que c'eſt une des ſociétés ſavantes les mieux compoſées de l'Europe. Je ne parle pas ſeulement de M. de la Grange, dont le mérite eſt bien connu de V. M.; je parle entr'autres de Mrs. Lambert & Béguelin, qui donnent tous deux d'excellens mémoires dans ce recueil, & qui me paroiſſent dignes des bontés dont V. M. a toujours honoré le mérite.

V. M. me donne rendez-vous à la vallée de Joſaphat; il y a grande apparence que je l'y devancerai. Je ne ſais pas d'où procède le Saint-Eſprit, mais je voudrois bien ſavoir d'où procèdent les deux vraies divinités de ce monde,

la digeſtion & le ſommeil. J'irois les chercher quelque part qu'elles fuſſent.

Je ſupplie V. M. de recevoir mon très-humble compliment ſur le mariage de Mgr. le prince de Pruſſe. Je me flatte qu'elle eſt bien perſuadée du vif intérêt que je prends à tout ce qui concerne ſon illuſtre maiſon & ſon auguſte perſonne. C'eſt dans ces ſentimens & avec le plus profond reſpect que je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE XLIII.

Du Roi.

Ce 14 ſeptembre 1769.

JE profite du départ du ſieur Grimm pour vous faire parvenir cette lettre & pour vous apprendre que juſqu'à préſent il ſemble que la fortune, le haſard ou la Providence n'ont pas décidé en faveur de laquelle des nations belligérantes ſe déclareroit la victoire. Mr. S. Nicolas, qui navige ſur une meule de moulin, & qui a une bonne tête comme l'on ſait, a perſuadé au prince Gallitzin de ſe retirer auprès de Kaminieck.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez content des mémoires de notre académie. Les trois ſujets dont vous parlez ſont ſans contredit ce qu'il y a de mieux dans ce corps. Les hommes à talens

en tout genre ſe font rares ; on a bien de la peine à trouver des hommes ſupérieurs comme on les déſireroit, & dans nos temps de ſtérilité, on ſeroit embarraſſé à faire un meilleur choix.

Si vous ne voulez pas me revoir à la vallée de Joſaphat, déterminez-vous donc à me revoir ici ; il n'y a point de milieu entre l'un & l'autre ; cependant j'aimerois mieux que ce fût ici en chair & en os, plutôt que je ne ſais comment, en guiſe de fantôme ; car ſans langue & ſans voix notre converſation ne m'a pas la mine d'être fort brillante. Je charge M. Grimm de vous rendre toute la part & tout l'intérêt que je prends à votre perſonne. Vous connoiſſez d'ailleurs l'eſtime avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XLIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 16 octobre 1769.

SIRE,

MOnſieur Grimm, qui n'eſt de retour en France que depuis peu de jours, m'a remis la lettre dont V. M. m'a honoré, & dont je la prie de recevoir mes très-humbles remerciemens. Il eſt revenu, Sire, pénétré des ſentimens de reſpect, d'admiration & d'attachement que V. M. inſpire à tous ceux qui ont l'honneur

de l'approcher. Mais ce qui m'intéreſſe encore davantage, car je reſſemble à Bartholomée qui alloit *droit au ſolide*, M. Grimm m'a donné les nouvelles les plus ſatisfaiſantes de la ſauté de V. M., & de ſa gaieté, qui en eſt elle-même une preuve.

Les trois ſujets dont V. M. me fait l'honneur de me parler, Mrs. de la Grange, Béguelin & Lambert, ſont en effet les meilleurs de l'académie, & très-dignes à cet égard des bontés de V. M. J'eſpère que le jeune M. Bernoulli marchera ſur leurs traces. On m'a envoyé depuis peu une diſſertation de M. Cochius, qui a remporté le prix de métaphyſique; elle m'a paru bien faite & pleine d'une ſaine philoſophie; ſi M. Cochius n'eſt pas de l'académie, il me ſemble qu'il y ſeroit bien placé dans la claſſe de philoſophie ſpéculative, ou dans celle des belles-lettres.

On aſſure, Sire, & je n'ai pas de peine à le croire, que l'empereur eſt retourné à Vienne enchanté de V. M.; c'eſt bien ſûrement ce qu'il a vu de mieux dans tous ſes voyages. Puiſque ce prince a vu V. M. & qu'il la connoît, je ſuis bien ſûr qu'il ne lui fera pas la guerre, & voilà ſur-tout ce qui m'occupe; car la tranquillité & le bien-être de V. M. me ſont encore plus chers que ſa gloire, qui même n'a rien à perdre par ſa conduite admirable depuis ſix ans de paix. A cette condition, je

permets aux Turcs & aux Ruſſes de s'égorger tant qu'ils le voudront.

Ma ſanté eſt toujours bien incertaine ; je voudrois du moins qu'elle me laiſſât aſſez de force pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle ; car c'eſt un triſte rendez-vous que la vallée de Joſaphat. Mais de quelque manière que je la revoie, elle trouvera toujours en moi la reconnoiſſance, le reſpect profond, & l'admiration avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE XLV.

Du Roi.

Ce 15 novembre 1769.

JE ſuis bien aiſe d'avoir fait la connoiſſance du ſieur Grimm. C'eſt un garçon d'eſprit, qui a la tête philoſophique, & dont la mémoire eſt ornée de belles connoiſſances. Il n'aura jamais pu vous dire combien je vous eſtime & combien je prends intérêt à tout ce qui vous regarde. Il a trouvé ma ſanté aſſez bonne, parce que le moment de convaleſcence qui ſuit un accès de goutte, eſt préciſément celui où l'on ſe trouve le mieux. D'ailleurs le meilleur remède pour la jeuneſſe & pour les vieillards eſt ſans contredit la tranquillité d'ame, qui inſpirant une joie douce, met un nouveau baume dans

le ſang & appaiſe ces mouvemens violens qui détruiſent nos foibles reſſorts. Je crois que le bon cordelier pape aura beſoin de recourir à ce remède ; du moins meſſieurs ſes enfans lui préparent-ils une belle tablature. J'aimerois autant être ſavetier que pape dans ce ſiècle-ci. Le preſtige eſt détruit, & le miſérable charlatan continue à crier ſa drogue que perſonne n'achète, tandis que des téméraires s'acharnent à renverſer ſon théâtre. Je ne ſais quel Anglois, après avoir tiré l'horoſcope de la hiérarchie, ayant calculé ſa durée, en a fixé le terme à la fin de ce ſiècle. Je ne ſerois pas fâché de voir ce ſpectacle ; toutefois il me ſemble que cela n'ira pas ſi vite, & qu'elle ſoutiendra ſes abſurdités peut-être encore une couple de ſiècles, d'autant plus qu'elles ſont appuyées par l'enthouſiaſme de la populace.

Ce que je viens de dire fait naître la queſtion, s'il ſe peut que le peuple ſe paſſe de fables dans un ſyſtême religieux? Je ne le crois pas, à cauſe que ces animaux que l'école a daigné nommer raiſonnables, ont peu de raiſon en effet. Qu'eſt-ce que quelques profeſſeurs éclairés, quelques académiciens ſages, en comparaiſon d'un peuple immenſe qui forme un grand État? La voix de ces précepteurs du genre-humain eſt peu entendue & ne s'étend pas hors d'une ſphère reſſerrée. Comment vaincre tant de préjugés ſucés avec le lait de la nourrice? Com-

ment lutter contre la coutume, qui eſt la raiſon des ſots, & comment déraciner du cœur des hommes un germe de ſuperſtition que la nature y a mis & que le ſentiment de leur propre foibleſſe y nourrit ? Tout cela me fait croire qu'il n'y a rien à gagner ſur cette belle eſpèce à deux pieds & ſans plumes, qui probablement ſera toujours le jouet des frippons qui voudront la tromper.

Pour notre académie, ſans être bien brillante, elle va doucement ſon chemin. L'approbation que vous donnez à quelques-uns de ſes membres, me les rend encore plus précieux. L'eſpérance que vous me donnez de faire un tour dans ces contrées, me fait plus de plaiſir que n'en auroient les Juifs à la ſeconde apparition d'Élie. Je m'en tiens au préſent ; je ne connois point la carte qui ſitue la vallée de Joſaphat, ni le chemin qui peut y conduire, ni le langage qu'on y parle ; il eſt plus ſûr de vous voir ici avec tous mes ſens & de pouvoir vous aſſurer de vive voix combien je vous eſtime, &c.

LETTRE

LETTRE XLVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce premier décembre 1769.

SIRE,

JE crois V. M. fort occupée, dans ce moment de fermentation violente dont le nord de l'Europe eſt agité; je crains toujours de l'importuner par des lettres inutiles; mais je ne puis me refuſer la ſatisfaction de lui témoigner toute la part que je prends à la joie qu'a dû lui donner la naiſſance d'un nouveau prince dans ſon auguſte & illuſtre maiſon. J'eſpère que S. A. R. madame la princeſſe de Pruſſe lui donnera bientôt un nouveau ſujet de ſatisfaction par une naiſſance ſemblable. J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps, de remercier V. M. par une aſſez & trop longue lettre, des éclairciſſemens qu'elle a bien voulu me donner. Si j'oſois prendre cette liberté, je lui demanderois ce qu'elle augure de la préſente guerre, & du ſort de la Pologne, dont le ſouverain me paroît être le ſaint-eſprit des rois. Voltaire ne me paroît pas fâché que les affaires des Turcs aillent mal; il prétend que s'ils ne ſont pas convertiſſeurs ni perſécuteurs, ils ſont abrutiſſeurs. Pour moi, quand il arrive à ma pauvre tête, ce qui lui arrive ſouvent, de ſe trouver

assez mal sur mes épaules, je pense au pauvre grand-visir, à qui on vient d'abattre la sienne, & je trouve que le lot de la mienne est encore meilleur, tout mauvais qu'il est en lui-même, sur-tout quand je le compare, Sire, au lot de la vôtre, qui suffit seule à tant d'objets, & qui trouve encore du temps pour cultiver avec le plus grand succès, la philosophie & la poésie. Vous les avez réconciliées ensemble ; puissiez-vous réconcilier de même saint Nicolas & la jument Borac, qui dans la dernière affaire surtout me paroît n'avoir été qu'une bête. Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 18 décembre 1769.

SIRE,

IL n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., & certainement je fais scrupule de l'importuner trop souvent par mes lettres, persuadé, comme de raison, qu'elle a beaucoup mieux à faire que de me lire. Mais je ne puis pourtant me dispenser de lui faire mes très-humbles remerciemens sur le Prologue qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. La princesse qui en est l'objet, m'y paroît louée avec autant de galanterie que de finesse ; je sais d'ail-

leurs qu'elle mérite ces éloges par ce que V. M. m'a fait l'honneur de me dire pluſieurs fois de ſon grand talent pour la muſique. Si on changeoit la princeſſe en prince, je ſais bien, Sire, à qui ces éloges pourroient encore mieux s'appliquer, en y joignant à la vérité des éloges encore plus mérités, s'il eſt poſſible, ſur des objets plus grands & plus eſſentiels au bonheur des hommes. La fin de ce Prologue, Sire, eſt une plaiſanterie neuve & de très-bon goût; *avancez, mes bâtards*, m'a fait beaucoup rire. Hélas! Melpomène & Thalie n'ont preſque plus que des bâtards; car nos comédiens même de Paris ne ſont pas des enfans trop légitimes (*a*).

Je remercie très-humblement V. M. des nouvelles qu'elle veut bien me donner de ſa ſanté; ce qu'elle ajoute me fait encore autant de plaiſir, ſur la tranquillité d'ame dont elle me paroît jouir en ce moment. Cette tranquillité d'ame, Sire, m'aſſure d'abord du bonheur de V. M., auquel je m'intéreſſe de préférence; elle aſſure enſuite par contre-coup le bonheur de vos ſujets, & peut-être les diſpoſitions pacifiques des autres princes de l'Europe. Je ne ſais ſi le vendeur d'orviétan, ci-devant cordelier, eſt auſſi tranquille ſur le ſort de ſa vieille barque éclopée; je crois cependant qu'elle

(*a*) Ce Prologue ſe trouve ci-devant, tome VIII, page 95.

durera encore plus que lui. J'avoue qu'on achète beaucoup moins ſa drogue; mais il y a pourtant encore, je ne dis pas ſeulement dans le peuple, je dis dans les conditions les plus relevées, des hommes qui achètent la drogue & qui la prennent avec reſpect, & d'autres qui à la vérité ne la prennent pas après l'avoir achetée, mais qui n'oſent la jeter au feu.

La queſtion, *s'il ſe peut faire que le peuple ſe paſſe de fables dans un ſyſtême religieux*, mériteroit bien, Sire, d'être propoſée par une académie telle que la vôtre. Je penſe, pour moi, qu'il faut toujours enſeigner la vérité aux hommes, & qu'il n'y a jamais d'avantage réel à les tromper. L'académie de Berlin, en propoſant cette queſtion pour le ſujet du prix de métaphyſique, ſe feroit, je crois, beaucoup d'honneur, & ſe diſtingueroit des autres compagnies littéraires, qui n'ont encore que trop de préjugés. V. M. me permettra à cette occaſion de l'aſſurer de toute la reconnoiſſance de Mrs. de la Grange, Lambert & Béguelin, qui me paroiſſent bien pénétrés des bontés de V. M., & bien empreſſés de les mériter de plus en plus.

Je finis en priant V. M. de recevoir avec ſa bonté ordinaire, les vœux que je fais pour elle au commencement de l'année où nous allons entrer. C'eſt la trentième de ſon glorieux règne; puiſſe-t-elle être ſuivie de trente autres! &

puiſſe la deſtinée ajonter à ſes illuſtres jours tout ce qu'elle paroît vouloir retrancher aux miens!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus tendre reconnoiſſance, & la plus vive admiration, &c.

LETTRE XLVIII.

Du Roi.

Ce 4 janvier 1770.

LE nord, Mr. Protagoras, eſt plus tranquille que vous ne le croyez; c'eſt l'orient où règnent le trouble, la guerre & la confuſion. Nous autres qu'on appelle les vieillards de l'Europe, nous ſommes trop peſans pour tracaſſer comme certaine nation du ſud qu'on appelle les Velches. Cette nation gentille fourre ſon nez par-tout, ſouvent où elle n'a que faire, & porte l'inquiétude qui la dévore d'un bout du globe à l'autre; elle croit qu'en la communiquant, elle diminuera la portion qui lui en eſt échue, & qu'elle en deviendra moins agitée; mais c'eſt peine perdue, dit-on, & pour la rendre plus tranquille (je n'oſe pas dire plus ſage) il faudroit exorciſer le démon qui la poſsède, ſelon ce que m'aſſura en dernier lieu un théologien grave, avec lequel je m'entretins ſur mon ſalut. Je laiſſe le puiné dans la catégorie où vous le rangez avec le roi des Sar-

mates ; jamais concile ne l'a accouplé de tel compagnon ; quelque peu de crédit qu'ils aient à préſent, leur tour pourra revenir ; ſi le deſtin le veut, ils reprendront faveur & feront fortune. Ce monſieur *** eſt encore jeune ; il eſt comme le duc de Laurangais ; à force de faire des ſottiſes il deviendra ſage : ſa naiſſance n'eſt conſtatée que depuis quinze cents ans ; vous voyez qu'il eſt encore dans l'enfance. Dieu ſait combien de milliers d'années ſe ſont écoulées avant que ſon vieux papa parvint à s'accréditer & à jouir de la conſidération qu'il a préſentement. Le temps fait tout ; il produit, il exhauſſe, il abaiſſe, il relève les dieux & les hommes. Fions-nous-en à lui, mon cher d'Alembert, & monſieur le chevalier trouvera à ſon tour le moment de briller.

En attendant, ma famille s'amuſe à faire des enfans : c'eſt un bon remède pour l'oiſiveté, & qui eſt en ſon lieu quand on a ſoutenu ſept années de guerre. Je vous remercie de la part que vous y prenez, & ſi c'étoit dans les temps de Catherine de Médicis, je vous prierois de faire l'horoſcope de l'embryon qui dans ſix mois pourra venir au monde ; mais je vous en diſpenſe. Pour moi, au-lieu de faire des enfans, je fais de mauvais mémoires pour l'académie, dont vous verrez ici un échantillon. Je crois que vous ſerez aſſez de mon opinion pour le principe : je ſuis mes idées, que je crois cal-

culées pour le bien de l'humanité & pour perſuader nos prêtres de les adopter. J'ai été obligé de les ménager ; pourvu que le bien ſe faſſe, qu'importent les moyens qui peuvent l'acheminer ? Je ſuis grand partiſan de la morale, parce que je connois beaucoup les hommes, & que je m'apperçois du bien qu'elle peut produire. Pour un algébriſte, qui vit dans ſon cabinet, il ne voit que dës nombres, des proportions ; mais cela ne fait pas aller le monde moral, & de bonnes mœurs valent mieux pour la ſociété que tous les calculs de Newton. J'eſpère que vous me direz franchement votre ſentiment ſur mon mémoire, bien aſſuré de mon eſtime, & que je prie Dieu de vous avoir en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE XLIX.

Du Roi.

Ce 8 janvier 1770.

VOus ſavez que nous autres poëtes nous ſommes accuſés d'aimer un peu trop la flatterie & l'hyperbole ; cependant le Prologue fait pour l'électrice de Saxe n'en eſt pas ſuſceptible, parce que cette princeſſe eſt douée des plus rares qualités & poſsède des talens qui ſuffiroient à la réputation d'une particulière. Cependant comme le public eſt plus malin qu'ad-

mirateur, il falloit le contenter en faiſant une petite ſortie ſur les comédiens, qui méritoient bien d'être relevés. Je crois que vous avez de la peine à Paris à trouver de bons ſujets; mais ſi vous connoiſſiez ceux qui repréſentoient cette pièce, votre troupe en comparaiſon vous paroîtroit divine. Si, comme le diſent les philoſophes, toutes les occupations des hommes ſont des jeux d'enfans, autant vaut-il faire un mauvais prologue que de troubler la tranquillité de l'Europe. Je n'ai rien à démêler ni avec Mahomet ni avec les Sarmates qui s'entredéchirent. Je vis en paix & en bonne intelligence avec tous mes voiſins, & je fais des vaudevilles pour m'amuſer.

J'ignore ce que penſe l'infaillible qui ſiège aux ſept montagnes; mais je ſais qu'il s'intéreſſe pour achever & perfectionner notre égliſe catholique de Berlin, & qu'il ne me hait pas, me regardant comme un des ſuppôts de ſa garde prétorienne, qu'on veut le contraindre à licencier: il ſe contente de diſputer pied à pied les reſtes d'un crédit idéal qui lui fait craindre une banqueroute prochaine. Il ſe trouve dans le cas de votre contrôleur des finances; mais je parierois bien que la France, comme le plus ancien royaume de l'univers, aura le pas de la banqueroute, & que vos bourſes ſe trouveront vides avant que le règne de la ſuperſtition ſoit aboli.

La queſtion que vous propoſez à notre académie eſt d'une profonde philoſophie. Vous voulez que nous ſcrutions la nature & la trempe de l'eſprit humain, pour décider ſi l'homme eſt ſuſceptible d'en croire plutôt le bon ſens que ſon imagination. Selon mes foibles lumières je pencherois pour l'imagination, parce que le ſyſtême merveilleux ſéduit, & que l'homme eſt plus raiſonneur que raiſonnable. Je m'appuie dans ce ſentiment ſur l'expérience de tous les temps & de tous les âges. Vous ne trouverez aucun peuple dont la religion n'ait été un mêlange de fables abſurdes, & d'une morale néceſſaire au maintien de la ſociété. Chez les Égyptiens, chez les Juifs, chez les Perſes, chez les Grecs & les Romains, c'eſt la fable qui ſert de baſe à la religion. Chez les peuples de l'Afrique vous trouvez pareillement ce ſyſtême merveilleux établi, & ſi vous ne rencontrez point la même démence dans les isles Mariannes, c'eſt que ſes habitans n'avoient du tout aucun culte. La nation qui paroît la moins imbue de ſuperſtition, eſt ſans contredit la Chinoiſe. Mais ſi les grands ſuivirent la doctrine de Confucius, le peuple ne parut pas s'en accommoder; il reçut à bras ouverts les Bonzes, qui le nourrirent d'impoſtures, aliment propre à la populace & adapté à ſa groſſiéreté. Ces preuves que je viens d'alléguer, ſont priſes des exemples que nous fournit l'hiſtoire; il en

eſt encore d'autres qui me paroiſſent plus fortes, priſes de la condition des hommes & de l'empêchement qu'un ouvrage journalier & néceſſaire met à ce que la multitude des habitans puiſſe être éclairée pour ſe mettre au-deſſus des préjugés de l'éducation. Prenons une monarchie quelconque; convenons qu'elle contient dix millions d'habitans; ſur ces dix millions décomptons d'abord les laboureurs, les manufacturiers, les artiſans, les ſoldats, il reſtera à peu-près cinquante mille perſonnes tant hommes que femmes; de celles-là décomptons vingt-cinq mille pour le ſexe féminin, le reſte compoſera la nobleſſe & la bonne bourgeoiſie; de ceux-là examinons combien il y aura d'eſprits inappliqués, combien d'imbécilles, combien d'ames puſillanimes, combien de débauchés, & de ce calcul il réſultera à peu-près, que ſur ce qu'on appelle une nation civiliſée contenant environ dix millions d'habitans, à peine trouverez-vous mille perſonnes lettrées, & entre celles-là encore quelle différence pour le génie? Suppoſez donc qu'il fût poſſible que ces mille philoſophes fuſſent tous du même ſentiment & auſſi dégagés de préjugés les uns que les autres; quels effets produiront leurs leçons ſur le public? Si huit dixièmes de la nation, occupés pour vivre, ne liſent point; ſi un autre dixième encore ne s'applique pas par frivolité, par débauche ou par ineptie; il

réſulte delà que le peu de bon ſens dont notre eſpèce eſt capable, ne peut réſider que dans la moindre partie d'une nation, que le reſte n'en eſt pas ſuſceptible, & que les ſyſtêmes merveilleux prévaudront par conſéquent toujours ſur le grand nombre. Ces conſidérations me portent donc à croire que la crédulité, la ſuperſtition & la crainte timorée des ames foibles, l'emportera toujours dans la balance du public, que le nombre des philoſophes ſera petit dans tous les âges, & qu'une ſuperſtition quelconque dominera l'univers. La religion chrétienne étoit une eſpèce de théiſme dans le commencement; elle naturaliſa bientôt les idoles & les cérémonies païennes, auxquelles elle accorda l'indigénat, & à force de broderies nouvelles, elle couvrit ſi bien l'étoffe ſimple qu'elle avoit reçue dans ſon inſtitution, qu'elle devint méconnoiſſable. L'imperfection, tant en morale qu'en phyſique, eſt le caractère de ce globe que nous habitons; c'eſt peine perdue d'entreprendre de l'éclairer, & ſouvent la commiſſion eſt dangereuſe pour ceux qui s'en chargent. Il faut ſe contenter d'être ſage pour ſoi, ſi on peut l'être, & abandonner le vulgaire à l'erreur, en tâchant de le détourner des crimes qui dérangent l'ordre de la ſociété. Fontenelle diſoit très-bien, que s'il avoit la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour les communiquer au public, parce qu'il n'en valoit pas la

peine : je penſe à peu-près de même, en faiſant des vœux pour le philoſophe Diagoras, & priant Dieu de l'avoir en ſa ſainte garde.

LETTRE L.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 29 janvier 1770.

SIRE,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 4 de ce mois, & le mémoire qui y étoit joint, ne me ſont parvenus qu'avant-hier, 27 du même mois ; je ne ſais par quelle fatalité ce paquet a été ſi long-temps en route, & je ne prends la liberté d'entrer dans ce détail, qu'afin que V. M. ne me ſoupçonne point de négligence. Je n'ai pas en effet perdu un moment pour lire cet excellent mémoire ; & je puis, Sire, aſſurer avec vérité à V. M. que je ſuis abſolument de ſon avis ſur les principes qui doivent ſervir de baſe à la morale. Si V. M. veut prendre la peine de jeter les yeux ſur mes *Élémens de Philoſophie*, tome IV de mes Mêlanges, p. 72 & 92, elle verra que j'y indique comme la ſource de la morale & du bonheur, *la liaiſon intime de notre véritable intérêt avec l'accompliſſement de nos devoirs*, & que je regarde *l'amour éclairé de nous-mêmes comme le principe de tout ſacrifice*

moral. Il eſt vrai, Sire, que je n'ai preſque fait qu'indiquer ces vérités, que V. M. développe ſi bien dans ſon ouvrage avec la plus ſaine & la plus éloquente philoſophie (*a*).

Un ſeul point, Sire, m'a toujours embarraſſé pour rendre abſolument univerſel & ſans reſtriction ce principe de la morale ; c'eſt de ſavoir ſi ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la ſociété, & à qui la ſociété refuſe tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une famille nombreuſe, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir ; ſi ces hommes, dis-je, peuvent avoir d'autre principe de morale que la loi, & comment on pourroit leur perſuader que leur véritable intérêt eſt d'être vertueux, dans le cas où ils pourroient impunément ne l'être pas. Si j'avois trouvé à cette queſtion une ſolution ſatisfaiſante, il y a long-temps que j'aurois donné mon catéchiſme de morale.

Je voudrois bien être en état de répondre plus au long à V. M. ; mais depuis trois ſemaines, des vertiges fréquens m'ont cauſé une foibleſſe de tête qui m'interdit toute application, & me permet à peine de tenir la plume. V. M. fait d'excellens mémoires, tandis que ſon auguſte famille fait des enfans ; je ne puis, moi, faire ni l'un ni l'autre, grâce au détra-

(*a*) C'eſt l'Eſſai ſur l'amour-propre enviſagé comme principe de morale ; il ſe trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo, Amſterdam 1790.

quement de ma pauvre machine. Mais ce qui ne s'affoiblira jamais en moi, Sire, ce ſont les ſentimens d'admiration, de vive reconnoiſſance & de très-profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE LI.

Du Roi.

Ce 17 février 1770.

L'Approbation que vous donnez à mon mémoire me fait d'autant plus de plaiſir, que votre ſuffrage a plus de poids que n'en auroient les ſuffrages de dix mille ignorans. Pour répondre à l'objection que vous me faites à l'égard de ceux qui croupiſſent dans la dernière misère, il faut premiérement convenir que la police de ſon côté, & la charité des bonnes ames du leur, viennent au ſecours des malheureux, & qu'il n'y a point d'exemple (ſauf les calamités publiques) où l'on ait vu une famille, pas même un ſeul homme, mourir exactement de faim. Les hommes les moins bien partagés de la fortune ſont ceux qui n'ont de fonds que leurs bras & leur induſtrie; une maladie qui leur ſurvient, les réduit auſſi-tôt aux abois, à cauſe que leurs revenus ceſſent avec leur travail; relevant de maladie ils ſe trouvent endettés, & trop foibles pour reprendre leur ouvrage. Cette ſituation ſans doute eſt dure,

ſur-tout s'ils ſont ſurchargés d'une famille ; mais au-lieu de voler & d'aſſaſſiner ſur les grands chemins, ce qui conduit à la potence ou à la roue, n'auront-ils pas plutôt recours à la compaſſion de perſonnes vertueuſes, pour ſe procurer un ſoulagement honnête dans leur misère, au-lieu de ſe précipiter dans un malheur cent fois plus affreux ? Les principes réprimans du vice que j'ai propoſés, ſont, l'amour de la conſervation, qui doit faire craindre aux hommes d'entreprendre des actions que les loix puniſſent en leur ôtant la vie ; l'amour de la réputation, qui doit empêcher de ſe déshonorer en ſe livrant en aveugle à ſa paſſion ; & l'amour de la belle gloire, ce puiſſant aiguillon, qui fait abhorrer à ceux qui en ſont excités, tout ce qui pourroit flétrir leur nom, & les pouſſe à pratiquer tout ce que la vertu a de plus ſublime. Si l'on applique à propos cette panacée aux différens maux de l'ame, il eſt ſûr que l'on fera d'étonnantes guériſons. Vous voyez que dans tout ce raiſonnement je ſuppoſe pour baſe que je m'adreſſe à une nation où les loix gouvernent ; car il eſt bien vrai que ſans le principe réprimant des punitions, la force du raiſonnement ne ſeroit pas ſuffiſante pour arrêter ſeule les ſaillies féroces d'un amour-propre déſordonné. Je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois, tant pour ménager votre ſanté que faute de matière, priant Dieu, &c.

LETTRE LII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 9 mars 1775.

SIRE,

JE ſuis pénétré de reconnoiſſance de la bonté avec laquelle V. M. daigne interrompre ſes importantes affaires, pour s'occuper un moment des rêveries métaphyſiques d'un pauvre malade. La réponſe qu'elle a bien voulu faire à la difficulté morale que j'ai pris la liberté de lui propoſer ſur ſon excellent mémoire, a certainement toute la ſolidité dont la matière eſt ſuſceptible. Je conviens que d'une part la crainte des loix & des ſupplices, & de l'autre l'eſpérance d'être ſoulagé par les ames vertueuſes, peuvent être un frein capable de retenir ceux qui ſont dans l'indigence ; mais je ſuppoſe, ce qui eſt poſſible, que l'indigent ſoit d'une part ſans eſpérance d'être ſecouru, & que de l'autre il ſoit aſſuré de pouvoir en cachette dérober au riche une partie de ſon ſuperflu, pour ſubvenir à ſa propre ſubſiſtance, & je demande ce qu'il doit faire en ce cas, & s'il peut, ou même s'il doit ſe laiſſer mourir de faim lui & ſa famille ? La difficulté n'eſt pas la même pour celui qui poſsède quelque choſe ; il ne doit rien dérober, même en cachette, parce qu'il

a intérêt qu'on n'en agiſſe pas de même à ſon égard.

Je prie V. M. de me permettre auſſi quelques réflexions ſur une autre queſtion dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, & qui m'a valu de ſa part une lettre ſi belle & ſi philoſophique ; ſavoir, *ſi en matière de religion, ou même en quelque matière que ce puiſſe être, il eſt utile de tromper le peuple ?* Je conviens avec V. M. que la ſuperſtition eſt l'aliment de la multitude ; mais elle ne doit, ce me ſemble, ſe jeter ſur cet aliment, que dans le cas où on ne lui en préſentera pas un meilleur. La ſuperſtition, bien inculquée & enracinée dès l'enfance, cède ſans doute à la raiſon lorſqu'elle vient à ſe préſenter ; elle arrive trop tard, & la place eſt priſe ; mais qu'on préſente en même temps & pour la première fois, même à la multitude ignorante, des abſurdités d'un côté telles que nous en connoiſſons, & de l'autre la raiſon & le bon ſens ; V. M. penſe-t-elle que la raiſon n'eût pas la préférence ? Je dirai plus ; la raiſon, lors même qu'elle arrive trop tard, n'a qu'à perſévérer pour triompher un jour, & chaſſer ſa rivale. Il me ſemble qu'il ne faut pas, comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on eſt ſûr d'y avoir la vérité ; il faut ſeulement ouvrir avec ſageſſe & avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, & petit à petit la main eſt ouverte tout-à-fait.

& la vérité en ſort toute entière. Les philoſophes qui ouvrent la main trop bruſquement ſont des fous ; on leur coupe le poing, & voilà tout ce qu'ils y gagnent : mais ceux qui la tiennent fermée abſolument, ne ſont pas pour l'humanité ce qu'ils doivent.

Les occupations de V. M. ne lui permettent pas d'entendre plus long-temps ma diatribe, & la foibleſſe de ma tête, toujours vide & étonnée, m'empêcheroit, quand je l'oſerois, de ſuivre plus loin ces réflexions. Puiſſe la deſtinée, Sire, conſerver long-temps à V. M. la tête qu'elle a reçue de la nature, & qui eſt bien plus néceſſaire que la mienne à l'humanité & à la philoſophie !

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus grande admiration, & la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE LIII.

Du Roi.

Ce 3 avril 1770.

JE ſouhaiterois que votre ſanté plus forte & plus vigoureuſe vous permît d'étendre vos lettres, parce qu'en diſcutant beaucoup les matières, on les éclaircit, & que vos lumières peuvent m'inſtruire. S'il s'agiſſoit de plaiſanter, je terraſſerois bien vîte la difficulté que vous

me faites naître, en répondant que ce n'eſt pas à un François à la propoſer, à un François qui voit honorer chez lui les plus gros voleurs & rouer ceux qui ont pris trop peu. Vous voyez aborder toute la France chez vos fermiers généraux, chez vos receveurs, vos tréſoriers, &c. tous gens qui ſont métier de dépouiller votre roi & ſon royaume. Mais j'abandonne cette défenſe de ma cauſe, qui n'eſt pas digne de ſa gravité ni de ſon importance, & reprenant mon ſérieux & ma phyſionomie de pédagogue, je vous dirai que le cas, mon cher d'Alembert, que vous me propoſez, ne peut preſque pas arriver, parce que tous les cœurs ne ſont pas également endurcis, & qu'il ſe trouve dans toutes les communautés & dans toutes les ſociétés, de bonnes ames, ſenſibles aux cris de la misère. Toutefois, ſi par impoſſible, il ſe trouvoit une famille dépourvue de toute aſſiſtance & dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balancerois pas à décider que le vol lui devient légitime: 1°. Parce qu'elle a éprouvé des refus, au-lieu de recevoir des ſecours. 2°. Parce que ſe laiſſer périr ſoi, ſa femme & ſes enfans, eſt un bien plus grand crime que de dérober à quelqu'un de ſon ſuperflu. 3°. Parce que l'intention du vol eſt vertueuſe & que l'action en eſt d'une néceſſité indiſpenſable: je ſuis même perſuadé qu'il n'eſt aucun tribunal, qui ayant bien conſ-

taté la vérité du fait, n'opinât à abſoudre un tel voleur. Les liens de la ſociété ſont fondés ſur des ſervices réciproques ; mais ſi cette ſociété ſe trouve compoſée d'ames impitoyables, tous les engagemens ſont rompus, & l'on rentre dans l'état de la pure nature, où le droit du plus fort décide de tout.

Voilà ce qu'un philoſophe ébauché peut répondre au grand Anaxagoras qui s'amuſe de ce balbutiage. Vous me propoſez enſuite en peu de mots une queſtion à laquelle je ne pourrois répondre, ſelon le noble uſage tudeſque, que par un gros in-folio. Comment, mon cher Anaxagoras, ne voyez-vous pas dans quelle diſcuſſion je ne pourrois me diſpenſer d'entrer pour détailler toute cette matière ? Je me reſſerrerai donc le plus que poſſible pour vous ſatisfaire. Si nous nous plaçons au premier jour du monde, & que vous me demandiez *s'il eſt utile de tromper le peuple*, je vous répondrai que non, parce que l'erreur & la ſuperſtition étant inconnues, on ne doit pas les introduire, on doit même les empêcher d'éclorre. En parcourant l'hiſtoire, je trouve deux ſortes d'impoſtures, les unes à la fortune deſquelles la ſuperſtition a ſervi de marche-pied, & celles qui, à l'aide de quelques préjugés, ont pu ſervir à manier l'eſprit du peuple pour ſon propre avantage. Les premiers de ces impoſteurs ce ſont les Bonzes, les Zoroaſtre, les

Numa, les Mahomet, &c. pour ceux-là je vous les abandonne. L'autre eſpèce ſont les politiques, qui, pour le plus grand bien du gouvernement, ont eu recours au ſyſtême merveilleux, afin de mener les hommes, de les rendre dociles. Je compte de ce nombre l'uſage qu'on faiſoit à Rome des augures, dont le ſecours a ſouvent été ſi utile, pour arrêter ou calmer des ſéditions populaires que des tribuns entreprenans vouloient exciter. Je ne ſaurois condamner Scipion l'Africain de ſon commerce avec une nymphe, par lequel il acquit la confiance de ſes troupes & fut en état d'exécuter de brillantes entrepriſes ; je ne blâme point Marius de ſa vieille, ni Sertorius de ce qu'il menoit une biche avec lui. Tous ceux qui auront à traiter avec un grand ramas d'hommes qu'il faut conduire au même but, ſeront contraints d'avoir quelquefois recours aux illuſions, & je ne les crois pas condamnables, s'ils en impoſent au public par les raiſons que je viens d'alléguer. Il n'en eſt pas de même de la ſuperſtition groſſière. C'eſt une des mauvaiſes drogues que la nature a ſemées dans cet univers & qui tient même au caractère de l'homme; & je ſuis moralement perſuadé, que ſi l'on établiſſoit une colonie nombreuſe d'incrédules, au bout d'un certain nombre d'années on y verroit naître des ſuperſtitions. Ce ſyſtême merveilleux ſemble fait pour le peuple. On abolit

une religion ridicule & l'on en introduit une plus extravagante. On voit des révolutions dans les opinions, mais c'eſt toujours un culte qui ſuccède à quelqu'autre. Je crois qu'il eſt bon & très-utile d'éclairer les hommes. Combattre le fanatiſme, c'eſt déſarmer le monſtre le plus cruel & le plus ſanguinaire; crier contre l'abus des moines, contre ces vœux ſi oppoſés aux deſſeins de la nature, ſi contraires à la multiplication, c'eſt véritablement ſervir ſa patrie. Mais je crois qu'il y auroit de la maladreſſe, & même du danger, à vouloir ſupprimer ces alimens de la ſuperſtition qui ſe diſtribuent publiquement aux enfans, que les pères veulent qu'on nourriſſe de la ſorte.

La réforme, comme vous le ſavez, fit une grande révolution; mais que de ſang, que de carnage, que de guerres, de dévaſtations pour oſer ſe paſſer de quelques articles de foi! quelle fureur s'empareroit des hommes ſi l'on vouloit les ſupprimer tous! Il ſeroit beau ſans doute de jouir du ſpectacle unique d'un peuple ſans erreur, ſans préjugé, ſans ſuperſtition, ſans fanatiſme; mais il eſt dit dans les centuries de Noſtradamus, qu'on ne le découvrira qu'après en avoir trouvé un ſans vices, ſans paſſions & ſans crimes. Vous autres, lumières de ce ténébreux univers, vous laiſſerez échapper des gerbes de raiſons pour l'éclairer; qu'en arrivera-t-il? Que quelques gens-de-lettres diront

que vous avez raiſon, que les Bonzes & les Lamas crieront, qu'une infinité d'imbécilles boucheront hermétiquement les pertuis de leurs antres, pour empêcher que votre jour n'éblouiſſe & eux & les habitans de leurs tanières; & que le monde demeurera aveugle. La philoſophie, encouragée dans ce ſiècle, s'eſt énoncée avec plus de force & de courage que jamais; quels ſont les progrès qu'elle a faits? On a chaſſé les jéſuites, direz-vous. J'en conviens; mais je vous prouverai, ſi vous le voulez, que la vanité, des vengeances ſecrètes, des cabales, & enfin l'intérêt ont tout fait. Je vous objecterai en revanche le meurtre juridique de Calas, la perſécution de Syrven, la cruelle aventure d'Amiens, la canoniſation de ***, les ſorcières qu'on brûle publiquement à Rome, les ridicules querelles des Suiſſes ſur les peines infinies, la fureur théologale des prêtres Hollandois contre des profeſſeurs qui enſeignoient que la vertu ſuffit aux hommes, l'eſpèce de guerre de religion qui ſe fait actuellement en Pologne. Oh! mon cher Anaxagoras, l'homme eſt un animal incorrigible, plus ſenſible que raiſonnable. Cependant je lui ai fait un catéchiſme & je vous l'envoie.

Mes pieds vont auſſi mal que votre eſtomac; j'ai la goutte, ſans laquelle je vous aurois répondu avec plus d'ordre, parce que la tête en ſouffre, & vous ſavez peut-être que nous avions

ici un médecin qui ordonnoit de saigner au gros orteil, quand on avoit la tête embarrassée ; ainsi je ne saurois vous dire si mon mal git dans la tête ou dans les pieds ; mais quelque part qu'il soit, il ne m'empêche pas de vous considérer & de vous estimer. Sur ce, &c.

LETTRE LIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 21 avril 1770.

SIRE,

DE toutes les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, aucune ne m'a plus vivement & plus tendrement affecté que celle que je viens d'en recevoir en date du 3 de ce mois ; j'en avois, Sire, le plus grand besoin pour calmer la violente inquiétude où j'étois depuis quelques jours sur la santé de V. M., & sur les bruits très-fâcheux qui en couroient. Enfin me voilà rassuré, & quoique V. M. ne soit pas délivrée de sa goutte, je vois au moins qu'elle est sans danger.

Il vient de paroître, Sire, un traité de la goutte par un médecin d'Angers, nommé Paulmier, qu'on dit excellent ; le remède qu'il propose consiste dans l'application des sang-sues ; je connois à Paris plusieurs personnes qui, depuis que le livre a paru, ont fait usage du

remède, & ont été du moins très-soulagées. M. Mettra doit l'envoyer à V. M., qui le recevra incessamment.

Je suis en ce moment trop occupé de la santé de V. M. pour lui parler de la mienne; ma tête est toujours dans le même état; au premier moment qu'elle pourra me laisser, j'aurai l'honneur de répondre en détail à V. M. sur les différens articles de la lettre si belle & si philosophique que je viens d'en recevoir, ainsi que sur son catéchisme de morale. Je prie V. M. de me permettre d'oublier tout en ce moment pour ne m'occuper que de sa conservation si précieuse, non-seulement à ses peuples & à la philosophie, mais encore à l'Europe & à l'humanité.

Je suis avec le plus profond, & permettez-moi d'ajouter, le plus tendre respect, &c.

LETTRE LV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 avril 1770.

SIRE,

JE profite, non pas d'un moment de lucidité, car je n'en ai point depuis long-temps, mais d'un moment où les nuages de ma tête sont tant soit peu éclaircis, pour avoir l'honneur de répondre en détail à la lettre très-philoso-

phique que V. M. a bien voulu m'écrire pour répondre aux queſtions que j'ai pris la liberté de lui faire.

Je penſe, Sire, comme V. M. ſur le premier objet, & je me félicite de penſer comme elle, non par un principe d'adulation dont je ſuis incapable, mais parce que les raiſons apportées par V. M. pour appuyer ſa réponſe, me paroiſſent très-ſolides, & s'étoient déjà préſentées à moi. Je crois donc avec V. M. que dans le cas de néceſſité abſolue que j'ai ſuppoſé, le vol eſt permis, & même eſt une action juſte. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi ce cas de néceſſité abſolue eſt purement métaphyſique, comme V. M. paroît le penſer ; je ne voudrois pas dire que non, mais je doute, & j'ai vu ſouvent des gens ſi malheureux, ſi dénués de ſecours après avoir frappé vainement à mille portes, que je ne ſavois ce qu'ils devoient faire, de frapper à la mille-unième, ou de ſe procurer leur ſubſiſtance aux dépens des riches, s'ils le pouvoient avec quelque ſûreté pour eux-mêmes. Il eſt vrai, Sire, que cette doctrine, toute raiſonnable qu'elle eſt, n'eſt pas bonne à mettre dans un traité ni dans un catéchiſme de morale, par l'abus que la cupidité ou la pareſſe pourroient en faire. Mais cet inconvénient empêche de pouvoir faire un ouvrage complet de morale à l'uſage de tous les ordres de la ſociété. Je ne ſais même ſi, du moins en France, les

tribunaux ne condamneroient pas, avec beaucoup de regret ſans doute, un malheureux qui ſe ſeroit trouvé dans le cas dont il s'agit ; ils ſe trouveroient forcés à commettre cette injuſtice, pour empêcher que d'autres hommes moins malheureux n'abuſaſſent de l'exemple de celui-ci. Le mot de l'énigme eſt, ce me ſemble, que la diſtribution des fortunes dans la ſociété eſt d'une inégalité monſtrueuſe ; qu'il eſt auſſi atroce qu'abſurde, de voir les uns regorger de ſuperflu, & les autres manquer du néceſſaire. Mais dans les grands États ſur-tout, ce mal eſt irréparable, & on peut être forcé de ſacrifier quelquefois des victimes, même innocentes, pour empêcher que les membres pauvres de la ſociété ne s'arment contre les riches, comme ils ſeroient tentés & peut-être en droit de le faire.

Quant à la ſeconde queſtion, *s'il eſt utile de tromper le peuple ?* je penſe d'abord comme V. M. que ſi l'erreur & la ſuperſtition ne ſont pas encore exiſtantes dans une nation, il faut s'oppoſer à leur naiſſance par tous les moyens poſſibles ; je penſe encore avec elle, que ſi elles ſont en vigueur, il ne faut pas les attaquer violemment, parce que *ce zèle impétueux* ne ſerviroit qu'à charger la philoſophie *d'un crime infructueux ;* mais je penſe en même temps qu'il faut, au-lieu de force, uſer de fineſſe & de patience, attaquer l'erreur indirectement & ſans

paroître y penſer, en établiſſant les vérités contraires ſur des principes ſolides, mais en ſe gardant bien de faire aucune application. Il ne faut pas braquer le canon contre la maiſon, parce que ceux qui la défendent tireroient des fenêtres une grêle de coups de fuſil ; il faut petit à petit élever à côté une autre maiſon plus habitable & plus commode ; inſenſiblement tout le monde viendra habiter celle-ci, & la maiſon pleine de léopards ſera déſertée.

Le catéchiſme de morale que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, me paroît très-propre à la jeune nobleſſe à laquelle elle le deſtine (*a*). Les motifs moraux qu'on lui propoſe pour être vertueuſe, ſont en effet les vrais, & les plus propres à faire impreſſion, principalement ſur cette claſſe, qui jouiſſant dans la ſociété des principaux avantages, eſt plus intéreſſée qu'une autre à en obſerver les loix écrites & non écrites.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

(*a*) Cet ouvrage ſe trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo, 1790, ſous le titre de *Dialogue de Morale, à l'uſage de la jeune Nobleſſe.*

LETTRE LVI.

Du Roi.

Ce 17 mai 1770.

JE vous ſuis très-obligé de la part que vous prenez à ma ſanté. L'enchaînement néceſſaire des cauſes a voulu que l'âcreté amaſſée dans mon ſang fût le principe de la goutte qui m'a fait beaucoup ſouffrir ; mais je me ſuis conformé à la volonté irrévocable de la nature. J'ai eu recours au régime comme à la patience, & me voilà guéri.

Durant ma convaleſcence, le premier livre qui m'eſt tombé entre les mains eſt l'*Eſſai ſur les préjugés* ; il m'a tiré de l'inertie où me tenoient mes forces perdues, & comme ſur bien des ſujets je penſe en raiſon inverſe du ſoi-diſant philoſophe qui en eſt l'auteur, j'ai employé toute l'énergie de mon organiſation pour en relever les fautes. J'ai éprouvé des mouvemens répulſifs aux ſentimens de l'auteur, qui prétend que la vérité étant faite pour l'homme, il faut en tout temps la lui dire. Auſſi ſouvent que l'auteur dit des injures aux rois, aux généraux, aux poëtes, ſes idées n'ont pu s'identifier avec les miennes, parce que j'ai l'honneur d'être aſſez mauvais poëte (ou empoiſonneur public), parce que j'ai eu l'honneur de me battre quelquefois en qualité de général (ou de bourreau merce-

naire), parce que j'ai eu l'honneur d'être une eſpèce de roi (ou de tyran barbare). Ces conſidérations aſſimilées à ma façon de penſer & ſelon l'idée que je me fais des choſes, m'ont déterminé à prendre la défenſe de mes confrères, pour empêcher que ces injures, ſouvent répétées par de tels auteurs, n'obtinſſent, par l'habitude & à force d'y accoutumer les oreilles du public, la ſanction d'une opinion reçue & indubitable. Mon auteur m'apprend que mes confrères les rois ſont une eſpèce d'imbécilles, qui ne ſavent ni lire ni écrire ; j'ai lu comme un bénédictin, & j'ai barbouillé du papier à l'envi du folliculaire le plus affamé ; c'eſt donc à moi à plaider leur cauſe. J'envoie mon factum à Anaxagoras, qui ſera notre juge ; & même, s'il le trouve à propos, il peut préſenter l'ouvrage à la cour, aſſuré par ce moyen d'obtenir la première place de l'académie des ſciences. Badinage à part, cet ouvrage eſt très-licencieux & très-indécent. On diroit que l'auteur comme un chien enragé attaque tout le monde, & ſe rue ſur les paſſans, également ſatisfait, pourvu qu'il morde ; certainement il mérite d'être traité de même. Si la vérité eſt faite pour l'homme (de quoi je ne ſuis pas d'accord), s'il faut la lui dire en toute occaſion, je me ſuis réglé ſur les préceptes de l'auteur, & je lui ai dit bien ſincérement ce que je penſe de ſon ouvrage ; il trouve en moi un diſciple obéiſſant, qui

éclairé par ſa lumière ſe fait un devoir d'imiter ſon exemple ; & comme la vérité eſt toujours utile aux hommes, je me flatte qu'il approuvera la liberté avec laquelle je la lui dis. Mais quel but ce ſoi-diſant philoſophe ſe propoſe-t-il par ſon ouvrage ? De changer la religion ? Je lui ai démontré que cela étoit impoſſible. De réformer les gouvernemens ? Les injures ne les corrigeront point, elles pourront les irriter. Bouleverſer les cerveaux de quelques têtes éventées, qui déclamant contre le gouvernement, ſe feront mettre à la Baſtille ? c'eſt un but digne d'un être malfaiſant, malicieux & pervers, ce ne doit pas être celui de l'auteur. Veut-il donc devenir le martyr de la religion naturelle ? Cela eſt bien fou ; car, quand on n'eſpère rien au-delà du tombeau, il faut rendre autant qu'on le peut ſon exiſtence heureuſe dans cette vie-ci, la ſeule dont on peut jouir. La mal-adreſſe de l'auteur paroît ſur-tout, en ce qu'il calomnie la religion chrétienne. J'avoue qu'il faut être bien novice pour lui imputer des crimes. Il eſt dit dans l'Évangile : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas qu'on vous faſſe.* Or, ce précepte eſt le réſumé de toute la morale : il eſt donc ridicule, & c'eſt une exagération outrée d'avancer que cette religion ne fait que des ſcélérats. Il ne faut jamais confondre la loi & l'abus. La loi peut être utile & l'abus pernicieux, & quand on marque tant d'ani-

mosité contre ce que l'on attaque, on se décrédite soi-même, & l'on perd la confiance du lecteur. Voilà comme pense un amateur de la sagesse solitaire, reclus dans sa petite vigne, où il médite comme un autre sur les folies des hommes, & sur toutes les opinions bizarres & ridicules qui leur ont passé par la tête; & c'est-là où il fait des vœux à la nature, pour que l'enchaînement nécessaire des causes, maintienne long-temps votre espèce organisée à l'abri des infirmités, des souffrances & de la dissolution. Sur ce, &c.

LETTRE LVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 8 juin 1770.

SIRE,

DAns l'état de foiblesse & presque d'imbécilité où il plaît à la nature de me réduire, c'est du moins une consolation pour moi de savoir que V. M. est guérie de ses maux, & qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, est un digne & heureux fruit de sa convalescence; je ne connais point l'*Essai sur les préjugés* que V. M. a pris la peine de réfuter. Je sais pourtant que ce livre s'est montré à Paris, & même qu'il s'y est vendu très-cher. Mais il

suffit

ſuffit ici qu'un livre touche à certaines matières, & qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, & pour être en conſéquence hors de prix, par les précautions que prend le gouvernement pour arrêter ces ſortes d'ouvrages ; précautions qui font ſouvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je ſuis ſi excédé de livres & de brochures contre ce que Voltaire appelle l'*Infame*, que depuis long-temps je n'en lis plus, & que je ſuis quelquefois tenté de dire du titre de *Philoſophe*, ce que Jacques Rosbif dit de celui de *Monſieur*, dans la comédie du François à Londres : *Je ne veux point de ce titre-là, il y a trop de faquins qui le portent.*

La critique que fait V. M. de l'*Eſſai ſur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapſodies du même genre (*a*). On peut dire de tous nos écrivailleurs contre la ſuperſtition & le deſpotiſme, ce que le P. de la Rue, jéſuite, diſoit de ſon confrère le Tellier : *Il nous mène ſi grand train qu'il nous verſera.* Il ne faut point que la philoſophie s'amuſe à dire des injures aux prêtres ; il faut, comme le dit V. M., qu'elle tâche de rendre la religion utile en la faiſant

(*a*) Cette critique ſe trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo. 1790, ſous le titre d'*Examen de l'Eſſai ſur les préjugés.*

concourir au bonheur des peuples ; qu'elle éclaire les ſouverains ſur leurs vrais intérêts, & les ſujets ſur leurs devoirs ; qu'elle rende l'autorité plus douce & l'obéiſſance plus fidelle. C'eſt une grande ſottiſe d'accuſer les philoſophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité ; cette égalité eſt une chimère impoſſible dans quelqu'état que ce puiſſe être. La vraie égalité des citoyens conſiſte en ce qu'ils ſoient tous également ſoumis aux loix, & également puniſſables quand ils les enfreignent : c'eſt ce qui a lieu dans tous les États bien gouvernés, où le ſupérieur n'a jamais le droit d'opprimer ſon inférieur impunément ; mais c'eſt malheureuſement ce qui n'a pas lieu par-tout ; l'auteur en a peut-être été témoin, & c'eſt peut-être ce qui a ſi violemment échauffé ſa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu-près les mêmes choſes que lui, mais je les ai vues plus de ſang-froid, & j'ai conclu que ceux qui commandent & ceux qui obéiſſent, ſont ſouvent auſſi repréhenſibles les uns que les autres, & que toutes les claſſes de l'eſpèce humaine n'ont rien à ſe reprocher. Je vois, par exemple, que ſi les rois ont ſouvent fait des guerres injuſtes, les républiques, comme le remarque très-bien V. M., ont été auſſi ſouvent dans le même cas, & je regarde en particulier cette république Romaine, tant célébrée dans l'hiſtoire, comme un des plus

grands fléaux qui aient désolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, sinon que, sur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle V. M. s'exprime. Tout ce qu'elle dit sur ce sujet, de la nécessité des guerres, & de celle des impôts, me paroît plein de sens & de raison; mais pour l'application de ces principes, il faut un fonds d'équité, dont par malheur tous ceux qui ont le pouvoir en main, ne sont pas toujours capables. J'aurois l'honneur d'en dire davantage à V. M., si une lettre pouvoit souffrir les détails délicats dont cette matière est susceptible; je me contente donc de prier le Saint-Esprit d'éclairer les rois & les peuples, & sur-tout de conserver long-temps V. M. pour l'exemple des uns & le bonheur des autres.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE LVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 6 juillet 1770.

SIRE,

J'Ose espérer que V. M. pardonnera la liberté que je vais prendre, à la tendre & respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée, & qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

L 2

Une ſociété conſidérable de philoſophes & de gens-de-lettres, du nombre deſquels je ſuis, ont réſolu, Sire, d'ériger à M. de Voltaire une ſtatue, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philoſophie & les lettres ſont le plus redevables.

Les philoſophes & les gens-de-lettres de toutes les nations, & en particulier de la nation Françoiſe, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef & leur modèle. Qu'il ſeroit donc flatteur & honorable pour nous, qu'en cette occaſion V. M. voulût bien permettre que ſon auguſte & reſpectable nom fût à la tête des nôtres! elle donneroit à M. de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, la marque d'eſtime la plus précieuſe & la plus éclatante, dont il ſeroit infiniment touché, & qui lui rendroit cher ce qui lui reſte de jours à vivre. Elle ajouteroit beaucoup, & à la gloire de ce célèbre écrivain, & à celle de la littérature françoiſe, qui en conſerveroit une reconnoiſſance éternelle.

Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de foibleſſe où m'ont réduit mes travaux, & qui ne me permet plus que des vœux pour les lettres, la nouvelle marque de diſtinction que j'oſe vous demander en leur faveur, ſeroit pour moi la plus douce conſolation. Elle augmenteroit encore, s'il eſt poſſible, l'admiration dont je ſuis pénétré pour votre perſonne, le

ſentiment profond que je conſerverai toute ma vie de vos bontés, & la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

LETTRE LIX.

Du Roi.

Ce 7 juillet 1770.

JE ſuis bien fâché de vous ſavoir toujours languiſſant. Pour l'ordinaire, la belle ſaiſon corrobore les corps & leur rend les forces que les indiſpoſitions de l'hiver leur ont fait perdre. J'avois eſpéré du printemps le même bénéfice pour vous. C'eſt, je penſe, au dérangement de ſaiſon de cette année, qu'il faut attribuer l'état où vous vous trouvez, & je crois que l'uſage de quelques eaux minérales ou des bains pourroit vous rétablir entiérement; mais c'eſt à la faculté à en décider.

A peine vous avois-je envoyé mes remarques ſur cet *Eſſai des préjugés*, qu'un autre livre m'eſt tombé entre les mains; & comme j'étois en train d'examiner des ouvrages philoſophiques & d'écrire, j'ai couché ces remarques par écrit & je vous les envoie. C'eſt le *Syſtême de la Nature*, où je me ſuis attaché à relever les contradictions les plus pal-

pables & les mauvais raiſonnemens qui m'ont le plus frappé. Il y auroit encore bien des choſes à dire ſur ce ſujet & bien des détails où je n'ai pas eu le temps d'entrer ; je me ſuis borné aux quatre points principaux que l'auteur traite.

Quant au premier, où il prétend qu'une nature privée d'intelligence à l'aide du mouvement produit tout, je crois qu'il lui ſera impoſſible de ſoutenir cette opinion contre les objections que je lui fais. Pour le ſecond point, qui roule ſur le fataliſme, il lui reſte encore des réponſes, & c'eſt ſelon moi de toute la métaphyſique la queſtion la plus difficile à réſoudre. Je propoſe un tempérament, c'eſt une idée qui m'a ſéduit & qui pourroit bien être vraie. Je prends un milieu entre la liberté & la néceſſité ; je limite beaucoup la liberté de l'homme, mais je lui en laiſſe cependant la part que l'expérience commune des actions humaines m'empêche de lui refuſer. Les deux derniers points roulent ſur la religion & le gouvernement.

Il y a outre cela une infinité d'endroits de cet ouvrage où l'auteur donne priſe ſur lui ; il affirme aſſez doctoralement que la ſomme des biens l'emporte ſur la ſomme des maux. C'eſt de quoi je ne ſuis point d'accord avec lui, & ce qu'il lui ſeroit impoſſible de prouver, ſi l'on vouloit pouſſer un peu vivement la diſpute ſur

ce ſujet. Enfin, en ramaſſant mes remarques, je me ſuis cru un docteur de Sorbonne, un pilier de l'Égliſe, un ſaint Auguſtin ; mais en reliſant ce que j'avois jeté ſur le papier, je me ſuis trouvé très-hétérodoxe. J'ai trouvé mes propoſitions malſonnantes, hérétiques, ſentant l'héréſie & dignes d'encourir les foudres du Vatican. Cependant ce qui m'a conſolé, c'eſt que mon adverſaire ſera pour le moins doublement cuit & rôti, ſi je le ſuis une fois dans l'autre monde. Je ne comprends pas comment il ſe trouve des auteurs aſſez étourdis pour publier de tels ouvrages, qui les expoſent à des malheurs très-réels. Si l'auteur du *Syſtême de la Nature* alloit par haſard être découvert en France, le moins qui lui arriveroit ſeroit de paſſer le reſte de ſa vie dans la Baſtille, & cela pour avoir eu le plaiſir de dire tout ce qu'il penſoit. Il faut ſe contenter de penſer pour ſoi, & laiſſer un cours libre aux idées du vulgaire. Je ne ſais point ce qui a pu animer l'auteur contre le gouvernement de France. Il peut ſe paſſer bien des choſes dans l'intérieur de ce royaume, dont mon éloignement m'empêche d'être inſtruit. Je ſuis perſuadé qu'il s'y commet des injuſtices & des violences contre leſquelles le gouvernement devroit ſévir ; mais comprenez donc bien que lorſque quatre, ſix mille, enfin une multitude d'hommes ſe ſont donné le mot pour en tromper un ſeul, cela

arrive infailliblement. Cela eſt arrivé en tout pays & de tout temps, & à moins que l'eſpèce humaine ne ſoit refondue par un habile chymiſte, & que quelque philoſophe ne mêle d'autres matières à cette compoſition, il en ſera toujours de même. Il faut s'aſſurer qu'un homme eſt coupable & enſuite l'accuſer : mais ſouvent on ſe précipite. Il eſt bon que les hommes aient un archétype, un modèle de perfection en vue, parce qu'ils ne s'en écartent que trop, & que cette idée même s'efface de leur eſprit. Mais avec tout cela ils ne parviendront jamais à cette perfection, qui malheureuſement eſt incompatible avec notre nature. J'en reviens toujours-là, mon cher d'Alembert, & j'en conclus que ceux qui travaillent ſincérement pour le bien de la ſociété, ſont, comme votre défunt abbé de Saint-Pierre, des rêves d'un honnête homme. Cela ne m'empêche pas d'y travailler dans le petit cercle où le haſard m'a placé, pour rendre heureux ceux qui l'habitent, & la pratique de ces choſes qui me paſſent journellement par les mains, m'éclaire ſur leurs difficultés. Croyez, mon cher, qu'un homme qui auroit l'art de vous faire bien digérer, ſeroit plus utile au monde qu'un philoſophe qui en banniroit tous les préjugés. Je vous ſouhaiterois un tel médecin d'autant plus ſincérement, que perſonne ne s'intéreſſe à votre conſervation, ni

ne vous eſtime plus que celui qui prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE LX.

Du Roi.

Ce 28 juillet 1770.

LE plus beau monument de Voltaire eſt celui qu'il s'eſt érigé lui-même, ſes ouvrages, qui ſubſiſteront plus long-temps que la baſilique de ſaint Pierre, que le Louvre & tous ces bâtimens que la vanité humaine conſacre à l'Éternité. On ne parlera plus françois, que Voltaire ſera encore traduit dans la langue qui aura ſuccédé au françois. Cependant, rempli du plaiſir que m'ont fait ſes productions ſi variées, & ſi parfaites chacune en leur genre, je ne pourrois ſans ingratitude me refuſer à la propoſition que vous me faites, de contribuer au monument que lui élève la reconnoiſſance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part; je ne refuſerai rien pour cette ſtatue, qui fera plus d'honneur aux gens-de-lettres qui la lui conſacrent qu'à Voltaire même. On dira que dans ce dix-huitième ſiècle, où tant de gens-de-lettres ſe déchiroient par envie, il s'en eſt trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux pour rendre juſtice à un homme doué de génie & de talens ſupérieurs à tous les

ſiècles; que nous avons mérité de poſſéder Voltaire, & la poſtérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage. Diſtinguer les hommes célèbres, rendre juſtice au mérite, c'eſt encourager les talens & les vertus, c'eſt la ſeule récompenſe des belles ames; elle eſt bien due à tous ceux qui cultivent ſupérieurement les lettres. Elles nous procurent les plaiſirs de l'eſprit, plus durables que ceux du corps; elles adouciſſent les mœurs les plus féroces, elles répandent leurs charmes ſur tout le cours de la vie, elles rendent notre exiſtence ſupportable & la mort moins affreuſe. Continuez donc, Meſſieurs, de protéger & de célébrer ceux qui s'y appliquent & qui ont le bonheur en France d'y réuſſir; ce ſera ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour votre nation, & qui obtiendra grâce du ſiècle futur en faveur de quelques actes Welches & Hérules qui pourroient flétrir votre patrie.

Adieu, mon cher d'Alembert, portez-vous bien, juſqu'à ce qu'à votre tour une ſtatue vous ſoit élevée. Sur ce, &c.

LETTRE LXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 2 août 1770.

SIRE,

QUoique l'état de foibleſſe où ma tête eſt toujours, ne me permette pas les diſcuſſions abſtraites auxquelles V. M. ſe livre avec autant de facilité que de profondeur, je ne puis cependant différer plus long-temps à la remercier très-humblement de l'écrit qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer ſur le *Syſtéme de la Nature* (*a*), & à lui faire part des obſervations que cet excellent écrit m'a fait naître; obſervations que je ſoumets au jugement de V. M. & qui ſont bien plus deſtinées à confirmer ſes idées qu'à les combattre.

Rien de plus ſage, Sire, &, ce me ſemble, de plus vrai, que les réflexions par leſquelles V. M. débute dans cet écrit, ſur le peu de certitude des connoiſſances métaphyſiques; la deviſe de Montagne, *que ſais-je?* me paroît la réponſe qu'on doit faire à preſque toutes les queſtions de ce genre; & je penſe en particulier, par rapport à l'exiſtence d'une Intelligence ſuprême, que ceux qui la nient, avancent bien

(*a*) Cet *Examen du Syſtéme de la Nature*, ſe trouve ci-devant, tome VI.

plus qu'ils ne peuvent prouver, & qu'il n'y a dans cette matière que le ſcepticiſme de raiſonnable. On ne peut nier ſans doute, qu'il n'y ait dans l'univers, & en particulier dans la ſtructure des animaux & des plantes, des combinaiſons de parties qui ſemblent déceler une Intelligence ; elles prouvent l'exiſtence de cette Intelligence, comme une montre prouve l'exiſtence d'un horloger ; cela paroît inconteſtable ; mais quand on veut aller plus loin, & qu'on ſe demande : Quelle eſt cette Intelligence ? a-t-elle créé la matière, ou n'a-t-elle fait ſimplement que l'arranger ? La création eſt-elle poſſible ? & ſi elle ne l'eſt pas, la matière eſt donc éternelle ? Et ſi la matière eſt éternelle, & qu'elle n'ait eu beſoin d'une Intelligence que pour être arrangée, cette Intelligence eſt-elle unie à la matière, ou en eſt-elle diſtinguée ? Si elle y eſt unie, la matière eſt proprement Dieu, & Dieu la matière ; & ſi elle en eſt diſtinguée, comment conçoit-on qu'un être qui n'eſt pas matière, agiſſe ſur la matière ? D'ailleurs, ſi cette Intelligence eſt infiniment ſage & infiniment puiſſante, comment ce malheureux monde qui eſt ſon ouvrage, eſt-il ſi plein d'imperfections phyſiques & d'horreurs morales ? Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas heureux & juſtes ? V. M. aſſure que l'éternité du monde répond à cette queſtion ; elle y répond ſans doute, mais ce me ſemble, dans ce ſeul ſens, que le monde

étant éternel, & par conſéquent néceſſaire, tout ce qui eſt, ne peut pas être autrement, & pour lors on rentre dans le ſyſtême de la fatalité & de la néceſſité, qui ne s'accorde guère avec l'idée d'nn Dieu infiniment ſage & infiniment puiſſant. Quand on ſe fait, Sire, toutes ces queſtions, on doit, ce me ſemble, redire cent fois, *que ſais-je ?* Mais on doit en même temps ſe conſoler de ſon ignorance, en penſant que puiſque nous n'en ſavons pas davantage, c'eſt une preuve qu'il ne nous importe pas d'en ſavoir plus.

Quant à la liberté, rien de plus juſte, Sire, & de plus philoſophique que la définition que V. M. en donne ; il me ſemble que ſi on vouloit s'entendre, on éviteroit bien des diſputes à ce ſujet. L'homme eſt libre, en ce ſens, que dans les actions non machinales, il ſe détermine de lui-même & ſans contrainte : mais il ne l'eſt pas, en ce ſens, que lorſqu'il ſe détermine, même volontairement & par choix, il y a toujours quelque choſe qui le porte à ſe déterminer, & qui fait pencher la balance pour le parti qu'il prend. Je conviens d'ailleurs avec V. M., qu'un philoſophe qui croit à la fatalité & à la néceſſité, & qui en fait la baſe de ſon ouvrage, ne doit regarder les criminels que comme des malheureux, plus dignes de compaſſion que de haine ; mais je ne crois pas que dans le ſyſtême où les hommes ſeroient des

machines assujetties à la loi de la destinée, les châtimens d'une part, & de l'autre l'étude de la morale, fussent inutiles au bien de la société ; car dans l'homme-machine même, la crainte d'une part, & de l'autre l'intérêt, sont les deux grands régulateurs, les deux roues principales qui font aller la machine ; or, de ces deux régulateurs, le premier est mis en action par les peines exercées contre les coupables, & qui servent de frein à ceux qui voudroient leur ressembler ; & l'autre est mis en jeu par l'étude de la morale bien entendue, étude qui nous persuade que notre premier intérêt est d'être vertueux & justes, ainsi que V. M. l'a si bien prouvé dans son excellent écrit sur ce sujet (*a*). Sur la religion chrétienne, je serai, Sire, bien aisément d'accord avec V. M. ; sa morale est sans doute excellente, & elle auroit dû s'y borner ; mais ses dogmes & son intolérance font grand tort à cette morale, avec laquelle ils sont comme amalgamés. Je dis son *intolérance*, car elle me paroît essentielle à une religion exclusive de toutes les autres, comme la religion chrétienne, qui prétend être la seule manière d'honorer la Divinité, & qui, par une conséquence nécessaire, doit chercher à s'établir par

(*a*) C'est le *Dialogue de Morale, à l'usage de la jeune Noblesse* : il se trouve dans les *Œuvres primitives du Roi*, gr. in-8vo. 1790.

tous les moyens poſſibles, même en employant la violence, quand elle a le pouvoir & la force en main. Voilà pourquoi la religion chrétienne a fait couler des flots de ſang, & je ne puis m'empêcher de la regarder à cet égard comme un des plus grands fléaux de l'humanité.

Je ne dirai, Sire, qu'un mot ſur les gouvernemens. Je penſe que la forme du gouvernement eſt indifférente en elle-même, pourvu que le gouvernement ſoit juſte, que tous les citoyens aient également droit à ſa protection, qu'ils ſoient également ſoumis aux loix, & également punis s'ils les violent; que les ſupplices ne ſoient pas réſervés pour les petits coupables, & les honneurs pour les grands. Quant à Louis XIV, ce ſeroit la matière d'une grande diſcuſſion, de ſavoir s'il a fait plus de bien que de mal à ſon royaume: s'il n'a pas été un fléau pour l'Europe en donnant aux autres princes l'exemple de ces armées nombreuſes que les plus ſages ſont aujourd'hui forcés d'entretenir, & qu'ils employeroient sûrement bien plus volontiers aux manufactures, & à la culture des terres, ſi une malheureuſe néceſſité ne leur lioit pas les mains à ce ſujet. Je ſuis bien perſuadé que V. M. ne m'en déſavouera pas.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 12 août 1770.

SIRE,

JE n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de Voltaire l'honneur ſignalé que V. M. veut bien lui faire, & celui qu'elle fait en ſa perſonne à la littérature & à la nation Françoiſe. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. ſa vive & éternelle reconnoiſſance. Mais comment, Sire, pourrois-je vous exprimer toute la mienne ? comment pourrois-je vous dire à quel point je ſuis touché & pénétré de l'éloge ſi grand & ſi noble que V. M. fait de la philoſophie & de ceux qui la cultivent ? Je prends la liberté, Sire, & j'oſe eſpérer que V. M. ne m'en déſavouera pas, de faire part de ſa lettre à tous ceux qui ſont dignes de l'entendre, & je ne puis aſſez dire à V. M. avec quelle admiration & quelle vénération reſpectueuſe ils voient tant de juſtice & de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef & le modèle de ceux qui écrivent & qui penſent ; vous êtes à préſent (je rends à V. M. leurs propres expreſſions) leur Dieu rémunérateur & vengeur ; car les récompenſes accordées au génie ſont le ſupplice de ceux qui le perſécutent. Je voudrois

voudrois que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la ſtatue, elle ſeroit bien plus flatteuſe que la ſtatue même pour M. de Voltaire & pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler auſſi de ſtatue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument; je ne demande qu'une pierre ſur ma tombe, avec ces mots : *Le grand Frédéric l'honora de ſes bienfaits & de ſes bontés.*

V. M. demande ce que nous déſirons d'elle pour ce monument? Un écu, Sire, & votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière ſi digne & ſi généreuſe. Le maréchal de Richelieu a donné vingt louis; les ſouſcriptions ne nous manquent pas; mais elles ne ſeroient rien ſans la vôtre, & nous recevrons avec reconnoiſſance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

Permettez-moi, Sire, de remercier par la même occaſion V. M. de la grâce qu'elle a faite à M. Cochius en le nommant de l'académie, & en lui accordant une penſion; il eſt digne des bontés de V. M. par ſon reſpect & ſon attachement pour elle, par ſon mérite & par ſon peu de fortune. J'oſerai, en même temps, Sire, recommander de nouveau à ces mêmes bontés M. Béguelin, qui vient de donner dans les Mémoires de l'Académie, d'excellentes recherches ſur les lunettes achromatiques, très-propres à perfectionner cet objet important. Outre l'eſtime que je fais de ſes talens, je lui

dois encore de la reconnoiſſance pour quelques excellentes remarques qu'il a faites ſur un de mes écrits qui a rapport au même objet.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive admiration & une reconnoiſſance éternelle, &c.

P. S. L'académie françoiſe, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime, que la lettre dont V. M. m'a honoré, ſeroit inſérée dans ſes regiſtres, comme un monument honorable à M. de Voltaire & aux lettres ; elle me charge, Sire, de mettre à vos pieds ſa très-humble reconnoiſſance & ſon profond reſpect.

LETTRE LXIII.

Du Roi.

Ce 18 août 1770.

JE trouve votre faculté de médecins bien aimable. Ah ! ſi j'avois de pareils médecins, que je ſerois à mon aiſe ! Mais ceux de ce pays-ci ne preſcrivent à leurs patiens que des gouttes & des drogues abominables. Cependant vos médecins ont failli ; car ſi j'avois leur bonnet fourré en tête & que vous m'euſſiez conſulté à Paris, je vous aurois preſcrit l'air de ce pays comme le plus propre à vous guérir ; mais comme je ne ſuis pas docteur, il faut en croire ceux qui ont le privilège de ſe moquer de leurs malades

ou de les abuſer. Je ſuis ſur mon départ pour la Siléſie & la Moravie : à mon retour on vous fera toucher à Paris la ſomme que vous demandez. C'eſt une conſolation pour moi, que ces rois tant vilipendés puiſſent être de quelque ſecours aux philoſophes ; ils ſont au moins bons à quelque choſe. Adieu, mon cher. Je vous en dirai davantage à mon retour.

LETTRE LXIV.

Du Roi.

Ce 26 ſeptembre 1770.

JE ne m'attendois certainement pas à ce que la lettre d'un Tudeſque fût lue en pleine académie françoiſe. L'abbé d'Olivet y auroit déterré plus d'un ſoléciſme ; mais par bonheur pour l'auteur de la lettre, l'abbé d'Olivet étoit trépaſſé quand elle parut. Je vous pardonne de l'avoir montrée, parce qu'elle contient quelques vérités qui ſont bonnes à dire comme à entendre. Sans doute qu'il faut diſtinguer les talens, ſur-tout quand ils ſont raſſemblés en un degré éminent. Les belles ames ne travaillent que pour la gloire ; il eſt dur de la leur faire eſpérer & de ne les en jamais mettre en poſſeſſion. Les chagrins attachés à toutes les conditions humaines, ne peuvent être adoucis que par ce baume, & il faut un peu de

baume même aux plus grands hommes. Je vous crois à préſent en route pour l'Italie, & moi je viens de terminer une courſe longue & vive, que j'ai expédiée aſſez promptement. Je vais prendre un peu de repos, après quoi je compte de répondre à votre lettre très-philoſophique que je viens de recevoir, & je vous réponds, parce qu'un ſorbonniqueur m'a appris que le plus grand affront que puiſſe eſſuyer du théologien, eſt de n'avoir rien à repliquer : il faut donc dire quelque choſe, & je trouve à propos dans mon magaſin un amas de diſtinctions & de ſubtilités capables de fournir matière à une duplique, après laquelle, s'il plaît au Ciel, nous ne nous entendrons plus ni les uns ni les autres, & dès ce moment la diſpute deviendra intéreſſante. D'ailleurs je ſuis fort de votre ſentiment, qu'après avoir long-temps diſcuté ces matières abſtruſes, on eſt obligé de recourir au *que ſais-je* de Montaigne. Du reſte, votre contrôleur des finances m'a aſſuré qu'il avoit pourvu à votre voyage, ainſi que pour le buſte de Voltaire ; Mettra comptera deux cents écus pour cet objet, de ſorte que ſon crâne & ſa cervelle ſeront ſûrement à moi, & le reſte pour les autres ſouſcripteurs.

Adieu, mon cher Anaxagoras ; revenez ſain & ſauf à Paris, & que votre médecin, pour l'année prochaine, vous preſcrive pour régime l'air de Berlin. Sur ce, &c.

LETTRE LXV.

Du Roi.

Ce 18 octobre 1770.

MOn voyage en Moravie, des camps aſſemblés dans ces environs, & la viſite que j'ai reçue de l'électrice de Saxe, ſont des excuſes valables de ne vous avoir point répondu ſur ce que vous ni moi n'entendrons jamais bien. Depuis j'ai donné quelque repos à mon eſprit, pour le raſſeoir de la diſſipation du grand monde & le remettre dans ſon aſſiette philoſophique.

Vous m'obligez de ferrailler avec vous dans l'obſcurité, & je m'écrierai avec vous : *Grand Dieu, rends-nous le jour & combats contre nous !* Mais enfin, puiſqu'il faut entrer dans ce labyrinthe, il n'y a que le fil de la raiſon qui puiſſe m'y conduire. Cette raiſon me montrant des rapports étonnans dans la nature & me faiſant obſerver les cauſes finales ſi frappantes & ſi évidentes, m'obligent de convenir qu'une Intelligence préſide à cet univers, pour maintenir l'arrangement général de la machine. Je me repréſente cette Intelligence comme le principe de la vie & du mouvement. Le ſyſtême du chaos développé me paroît inſoutenable, parce qu'il eût fallu plus d'habileté pour former le chaos & le maintenir, que pour

arranger les choſes telles qu'elles ſont. Le ſyſtême d'un monde créé de rien eſt contradictoire, & par conſéquent abſurde : il ne reſte donc que l'éternité du monde, idée qui n'impliquant aucune contradiction, me paroît la plus probable, parce que ce qui eſt aujourd'hui, peut bien avoir été hier, & ainſi du reſte. Or, l'homme étant matière, penſant & ſe mouvant, je ne vois point pourquoi un pareil principe penſant & agiſſant ne pourroit pas être joint à la matière univerſelle. Je ne l'appelle pas eſprit, parce que je n'ai aucune idée d'un être qui n'occupe aucun lieu, qui par conſéquent n'exiſte nulle part ; mais comme notre penſée eſt une ſuite de l'organiſation de notre corps, pourquoi l'univers, infiniment plus organiſé que l'homme, n'auroit-il pas une Intelligence infiniment ſupérieure à celle d'une auſſi fragile créature ?

Cette Intelligence co-éternelle avec le monde ne peut pas, ſelon que je la conçois, changer la nature des choſes ; elle ne peut ni rendre ce qui pèſe léger, ni ce qui eſt brûlant glacé. Aſſervie à des loix qui ſont invariables & inébranlables, elle ne peut que combiner, & ne ſauroit ſe ſervir des choſes que ſelon que leur conſtitution intrinsèque s'y prête. Les élémens, par exemple, ont des principes certains, & ils ne pourroient pas exiſter autrement qu'ils ne ſont ; mais ſi l'on veut en inférer que

le monde étant éternel, eſt néceſſaire, & que par conſéquent tout ce qui exiſte eſt aſſujetti à une fatalité abſolue, je ne crois pas devoir ſouſcrire à cette propoſition. Il me paroît que la nature ſe borne à avoir doué les élémens de propriétés éternelles & ſtables, & aſſervi le mouvement à des loix permanentes, qui ſans doute influent conſidérablement ſur la liberté, ſans cependant entiérement la détruire. L'organiſation & les paſſions des hommes viennent des élémens dont ils ſont compoſés. Or, lorſqu'ils obéiſſent à ces paſſions, ils ſont eſclaves, mais libres auſſi ſouvent qu'ils leur réſiſtent. Vous me pouſſerez plus loin, vous me direz: Mais ne voyez-vous pas que cette raiſon par laquelle ils réſiſtent à leurs paſſions, eſt aſſujettie à la néceſſité qui la fait agir ſur eux? Cela peut être à la rigueur. Mais qui opte entre ſa raiſon & ſes paſſions, & qui ſe décide, eſt ce me ſemble libre, ou je ne ſais plus quelle idée on attache au mot de liberté. Ce qui eſt néceſſaire eſt abſolu. Or, ſi l'homme eſt rigoureuſement aſſujetti à la fatalité, les peines ni les récompenſes n'ébranleront ni ne détruiront cet aſcendant vainqueur. Or, comme l'expérience nous prouve le contraire, il faut convenir que l'homme jouit quelquefois de la liberté, quoique ſouvent limitée. Mais, mon cher Diagoras, ſi vous prétendez que je vous explique dans un plus grand détail ce qu'eſt

cette Intelligence que je marie à la matière, je vous prie de m'en diſpenſer. J'entrevois cette Intelligence comme un objet que l'on apperçoit confuſément à travers un brouillard ; c'eſt beaucoup que de la deviner, il n'eſt pas donné à l'homme de la connoître & de la définir. Je ſuis comme Colomb, qui ſe doutoit de l'exiſtence d'un nouveau monde, & qui laiſſa à d'autres la gloire de le découvrir.

Après un aveu auſſi ſincère, vous ne direz pas que des préjugés d'enfance m'ont fait embraſſer la défenſe de la religion chrétienne contre le philoſophe fanatique qui la déchire avec tant d'animoſité. Souffrez que je vous diſe que nos religions d'aujourd'hui reſſemblent auſſi peu à celle du Chriſt qu'à celle des Iroquois. Jésus étoit Juif, & nous brûlons les Juifs ; Jésus prêchoit la patience, & nous perſécutons ; Jésus prêchoit une bonne morale, & nous ne la pratiquons pas. Jésus n'a point établi de dogmes, & les conciles y ont bien pourvu. Enfin un chrétien du troiſième ſiècle n'eſt plus reſſemblant à un chrétien du premier. Jésus étoit proprement un Eſſénien ; il étoit imbu de la morale des Eſſéniens, qui tient beaucoup de celle de Zénon. Sa religion étoit un pur déiſme, & voyez comme nous l'avons brodée. Cela étant, ſi je défends la morale du Chriſt, je défends celle de tous les philoſophes, & je vous ſacrifie tous les dogmes qui ne ſont pas

de lui. Des prêtres ayant remarqué quel pouvoir leur crédit idéal leur donnoit sur l'esprit des peuples, ils ont fait servir la religion d'instrument à leur ambition ; mais si leur politique a défiguré une chose qui dans son institution n'étoit pas mauvaise, cela ne prouve autre chose, sinon que la religion chrétienne a eu le sort de toutes les choses humaines, qui se pervertissent par des abus. Quand on veut donc se récrier contre cette religion, il faut désigner les temps dont on parle, & distinguer les abus de l'institution. Mais quels que soient ses dogmes, le peuple y est attaché par la coutume ; il l'est de même à certaines pratiques extérieures ; qui les attaque avec acharnement, le révolte. Que faut-il donc faire ? Conserver la morale, & même y réformer ce qui est nécessaire ; éclairer les hommes en place qui influent sur les gouvernemens ; répandre à pleines mains du ridicule sur la superstition ; persiffler les dogmes, éteindre le faux zèle, pour acheminer les esprits à une tolérance universelle : qu'importe alors à quel culte le peuple est attaché ?

Après vous avoir dit de Dieu ce que j'en sais, & ce que je n'en sais pas, je vous entretiendrai un moment d'une de ses images sur terre, de ce Louis XIV, trop loué pendant sa vie & trop amérement critiqué après sa mort. Vous accusez ce prince d'avoir le premier donné

l'exemple de ces armées nombreuſes qu'on entretient de nos jours. Ne vous ſouvenez-vous donc pas que long-temps avant lui, les Romains en avoient introduit l'uſage ? Mettez-vous dans le cas de ce prince. Il prévoyoit que la jalouſie de ſes voiſins lui ſuſciteroit des guerres toujours renaiſſantes ; il ne vouloit pas être pris au dépourvu. Il voyoit la maiſon royale d'Eſpagne près de s'éteindre ; ne devoit-il pas ſe mettre en poſture pour profiter des événemens favorables que l'occaſion lui préſentoit ? Et n'étoit-ce pas un effet de ſa prudence & de ſa ſageſſe de les entretenir avant qu'il en eût beſoin ? Et après tout, les grandes armées ne dépeuplent pas les campagnes, ni ne font manquer de bras à l'induſtrie. En tout pays il ne peut y avoir qu'un certain nombre d'agriculteurs, proportionné aux terres qu'ils ont à cultiver, & un certain nombre d'ouvriers, proportionné à l'étendue du débit ; le ſurplus deviendroit ou mendiant ou voleur de grands chemins. De plus, ces nombreuſes armées font circuler les eſpèces & répandent dans les provinces, avec une diſtribution égale, les ſubſides que les peuples fourniſſent au gouvernement. L'entretien coûteux de ces armées abrège la durée des guerres ; au-lieu de trente ans qu'elles duroient, il y a plus d'un ſiècle, les monarques par épuiſement ſont obligés de les terminer bien plus vîte. De nos jours, ſept ou

huit campagnes au plus, épuiſent les fonds des ſouverains & les rendent pacifiques & traitables. Il faut encore obſerver que ces groſſes armées fixent les conditions plus définitivement qu'elles n'étoient fixées autrefois. Au premier coup de trompette qui ſonne à préſent, ni le laboureur, ni le manufacturier, ni l'homme de loi, ni le ſavant ne ſe détournent de leurs ouvrages ; ils continuent tranquillement à s'occuper à leur ordinaire, laiſſant aux défenſeurs de la patrie le ſoin de la venger. Autrefois, à la première alarme, on levoit des troupes à la hâte, tout devenoit ſoldat, on ne penſoit qu'à repouſſer l'ennemi, les champs reſtoient en friche, les métiers demeuroient oiſifs, & les ſoldats mal payés, mal entretenus, mal diſciplinés, ne vivoient que de rapines, & menoient la vie de brigands ſur les malheureuſes terres qui ſervoient de théâtre à leurs déprédations. Tout cela eſt bien changé, non qu'il n'y ait encore de vils pillards dans quelques armées ; mais tout cela n'approche pas du déréglement qui avoit lieu autrefois. Ainſi vous voudrez bien que je ſuſpende mon jugement ſur l'entretien des grandes armées, juſqu'à ce que vous me fourniſſiez de meilleurs argumens pour les abolir. La politique a d'autres règles ſans doute que la métaphyſique ; mais il en eſt d'auſſi rigoureuſement prouvées qu'on en trouve dans la géométrie.

Tout cela, mon cher Diagoras, ne fait pas que je vous en eſtime moins. On peut être de différente opinion ſans ſe haïr, ſur-tout ſans ſe perſécuter. J'ai réfuté l'auteur du *Syſtême de la Nature*, parce que ſes raiſons ne m'ont pas convaincu ; cependant ſi on vouloit le brûler, je porterois de l'eau pour éteindre ſon bûcher. Voilà comme il faut penſer quand on veut ſe mêler de philoſophie, ou il faut renoncer au titre de philoſophe. Or, je vous avertis que ſi nous pouſſons notre diſpute plus loin ſur Dieu & ſur la fatalité, nous aurons le malheur de ne nous plus entendre. Je ne ſaurois vous en dire plus que ce que mes obſervations & des probabilités m'en ont fourni : ces matières ne ſont pour nous qu'un objet de vaine curioſité & d'amuſement ; par bonheur elles n'influent en rien ſur la ſérénité de nos jours ; le grand article eſt de ſe bien porter. Je ſouhaite que votre voyage rétabliſſe vos organes dans leur élaſticité première, que la diſſipation chaſſant les brouillards de mélancolie qui s'élevoient de votre ame, votre eſprit ſouffrant moins des influences fatales de la matière, puiſſe ſe livrer en toute liberté aux impulſions de votre vaſte génie. Sur ce, &c.

LETTRE LXVI.

Du Roi.

Ce premier novembre 1770.

VOus & Voltaire vous vous égayez ſur mon compte, lorſque vous me dites que vous me jugez utile aux progrès de la philoſophie. Les ſciences ont été illuſtrées par les Deſcartes, les Newton, les d'Alembert, les Bayle, les Voltaire ; pour moi, qui ne ſuis que ce qu'on nomme en Italie *dilettante*, je ſuis avec d'autres amateurs placé dans le parterre, & j'applaudis à ce qui eſt beau ; tout mon mérite conſiſte à battre des mains à propos. Vous aurez à préſent reçu de ma part une épître énorme, où j'épuiſe pour vous toutes les armes que me fournit mon arſenal d'argumens métaphyſiques. De ces matières abſtraites, il n'en eſt qu'une ſuſceptible de démonſtration, c'eſt celle du matérialiſme ; & celle-là bien éclaircie, on peut ſe contenter de différens degrés de probabilités pour les autres, qui deviennent des objets de ſpéculation, d'amuſement pour ceux qui ſe plaiſent à donner carrière à leur imagination, & d'exercice pour ceux qui veulent perfectionner la juſteſſe de leur eſprit. Après tout, il eſt plus important pour tout le monde de bien digérer que de connoître l'eſſence des choſes.

Je vous félicite de ce que vous trouvez du ſoulagement après l'exercice du voyage. Votre ſanté ſe ſeroit peut-être entiérement remiſe, ſi vous aviez pris la médecine entière. Comment! ſe trouver aux pieds des Alpes & retourner chez le peuple d'occident, au-lieu de voir ce théâtre des grandes actions, renverſé à la vérité à préſent, mais ſur lequel étoit monté ce peuple roi, auquel obéiſſoit tout le monde connu? Quel plaiſir ç'auroit été pour vous de voir cette troupe de charlatans dont les apôtres de la vérité ont décrédité la drogue, de les voir, dis-je, ſur les ruines de leurs treteaux, ſans que perſonne accourt plus à leurs farces! Au-lieu de ce grand ſpectacle, vous irez aſſiſter à Toulouſe à une fête de Cannibales, où l'on célèbre encore réguliérement l'anniverſaire d'un meurtre barbare. Vous verrez à Aix les parens & les deſcendans de ceux qui ordonnèrent le maſſacre de Merindal, & vous trouverez ſur votre chemin des bûchers encore fumans, où tant de malheureux ont perdu la vie dévorés par les flammes. Ah, que l'Italie étoit préférable à la Provence! Le cordelier Ganganelli eſt tout accoutumé au mouvement de la terre; il conſent tacitement qu'elle tourne, & vous n'auriez point eu à craindre à Rome le ſort de Galilée. Mais enfin, tout philoſophe que vous êtes, gardez-vous bien de réſiſter à la faculté; les médecins ſont infaillibles, autant que le pape à

la tête d'un concile écuménique. Je vous prie de vous bien imprimer cette vérité, afin que s'ils vous ordonnent le voyage de Berlin pour vous rétablir l'eſtomac, vous ne manquiez pas de l'entreprendre, & ſur-tout de ne vous point raviſer arrivé en Weſtphalie. Sur ce, &c.

LETTRE LXVII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 26 novembre 1770.

SIRE,

J'Ai trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres dont V. M. m'a honoré pendant mon voyage, & qui n'ont pu m'être envoyées, parce qu'ayant fait environ 500 lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, & par conſéquent étant peu reſté dans les mêmes lieux, il étoit difficile qu'on pût ſavoir où me les adreſſer. Je ſupplie donc d'abord très-humblement V. M. de m'excuſer, ſi je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plus tôt; elle voit au moins que c'eſt le premier devoir dont je m'acquitte après quelques momens de repos indiſpenſablement néceſſaires. Je la ſupplie en ſecond lieu de me permettre de différer quelques jours encore, la réponſe que je dois à ſa lettre très-philoſophique & très-profondément raiſonnée, en date du 18 octobre. Une pareille

lettre, Sire, demande un peu de temps & de réflexions pour être méditée & discutée ; je me bornerai donc aujourd'hui, si V. M. veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en dates des 26 septembre & premier novembre.

V. M. paroît surprise de ce que la lettre *d'un Tudesque* (c'est l'expression dont elle se sert) a été lue en pleine académie françoise. Quel *Tudesque*, Sire, qu'un prince qui écrit de pareilles lettres, soit pour le fond des choses, soit pour le style ! Je ne puis dire à V. M. combien tous mes confrères *vivans* en ont été pénétrés d'admiration & de reconnoissance ; & la délibération unanime qu'ils ont prise d'insérer cette lettre dans nos registres, est une preuve suffisante des sentimens qu'elle a excités en eux. Quant au *défunt* abbé d'Olivet, je suis persuadé que si son ombre en a eu quelque connoissance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de soléciſme, supposé cependant qu'une ombre ait des dents.

Tout ce que V. M. a la bonté de me dire sur la gloire due aux talens, est digne d'une ame telle que la sienne, également équitable & élevée. Oui, Sire, ce *baume*, comme V. M. l'appelle, est nécessaire aux plus grands hommes, & sur-tout aux grands hommes persécutés. Les talens éminens & peu considérés dans leur patrie ressemblent assez à ce pauvre indigent, qui n'ayant

n'ayant rien à manger avec ſon pain, le mangeoit à la fumée d'une boutique de rôtiſſeur. C'eſt cette fumée qui ſoutient les philoſophes dans leurs travaux; mais cette fumée, Sire, ceſſe de l'être, & devient une nourriture plus réelle & plus ſolide, quand elle eſt diſpenſée par des héros & par des princes ſur leſquels tout leur ſiècle a les yeux fixés. Je laiſſe à V. M., ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occaſion l'application de cette maxime. V. M. prétend que Voltaire & moi nous nous *égayons ſur ſon compte* en la jugeant utile au progrès de la philoſophie; non-ſeulement *utile*, Sire, mais très-*néceſſaire*; néceſſaire par vos ouvrages, qui ſervent à la fois à nous inſtruire & à nous éclairer; néceſſaire par l'exemple que vous donnez aux ſouverains, de ne point *étouffer la lumière ſous le boiſſeau*, lorſqu'elle ne demande qu'à ſe montrer; néceſſaire enfin par la protection que vous accordez à ceux qui tâchent de rendre leurs travaux utiles. Voilà, Sire, ce que nous penſons tous, ce que nous diſons tous de concert, en tous lieux & dans tous les inſtans, & ce que nous ne ceſſerons de répéter, beaucoup moins pour votre gloire, que pour notre encouragement & notre conſolation.

V. M. auroit donc mieux aimé que j'euſſe été voir Notre-Dame de Lorette & les récollets du Capitole, que les pénitens blancs, noirs,

bleus, gris & rouges, dont le Languedoc eſt ſemé. Un de ces ſpectacles, Sire, vaut bien l'autre pour un philoſophe ; & quant à S. Pierre de Rome & au Véſuve, j'ai craint, Sire, d'après l'avis des médecins, & d'après la connoiſſance que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un voyage de 500 lieues de Paris à Naples, à travers les neiges & les glaces des Alpes & des Apennins, dans les plus mauvais chemins du monde & les gîtes les plus déteſtables, ne fiſſent plus de mal que de bien à ma pauvre tête, & ne me dédommageaſſent pas des beautés de l'art & de la nature que l'Italie pourroit m'offrir. Je n'ai pas même oſé aller juſqu'au bout de la Provence, parce que les vents affreux qui y règnent, & dont j'avois déjà éprouvé le mauvais effet dans le bas Languedoc, m'ont fait craindre que cet effet n'empirât. Me voilà enfin, Sire, de retour chez mes dieux Pénates, juſqu'à préſent plus fatigué que guéri, mais me trouvant cependant ſoulagé, ayant acquis quelques forces, & n'étant pas ſans eſpérance de me rétablir cet hiver avec beaucoup de régime & d'exercice.

M. Mettra m'avoit remis avant mon départ, tant en argent qu'en lettres de crédit, la ſomme que V. M. avoit bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, Sire, de beaucoup plus de la moitié que je n'aie employé cette ſomme ; & j'ai remis à M. Mettra pour

3500 de lettres de crédit, dont je n'ai point fait uſage. M. Mettra fera de cette ſomme l'uſage que V. M. lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je ſuis pénétré de reconnoiſſance des bontés de V. M., moins je dois abuſer de ſes bienfaits.

J'ai appris durant mon voyage, par les nouvelles publiques, la mort d'un des princes de Brunſwick, neveu de V. M. Je la ſupplie d'être perſuadée de la part vive & ſincère que j'ai priſe à ſon affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal V. M., eſt ce qui m'intéreſſera toujours le plus juſqu'à la fin de ma vie. C'eſt dans ces ſentimens, & avec le plus profond reſpect, que je ſuis, &c.

LETTRE LXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 30 novembre 1770.

SIRE,

ME voilà donc encore, puiſque V. M. le permet & même l'exige, rentré dans la lice métaphyſique, bien moins *contre* V. M. qu'*avec* elle. Ce n'eſt pas, Sire, par reſpect ſeulement que je m'exprime ainſi, c'eſt parce qu'en enviſageant de près le ſentiment de V. M. ſur les matières abſtruſes que je prends la liberté de diſcuter avec elle, ſa métaphyſique & la mienne

me paroiſſent réellement différer ſi peu, que notre diſcuſſion ne doit pas même s'appeller controverſe, & encore moins diſpute. Je vais donc prendre la liberté de converſer encore une fois avec V. M. ſur ces queſtions de ténèbres, bien plus pour m'inſtruire & m'éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec V. M. d'un principe commun, & qui me paroît auſſi évident qu'à elle. La création eſt abſurde & impoſſible ; la matière eſt donc *incréable*, par conſéquent increée, par conſéquent éternelle. Cette conſéquence, toute claire & toute néceſſaire qu'elle eſt, n'accommodera pas les vrais partiſans de l'exiſtence de Dieu, qui veulent une intelligence ſouveraine, non matérielle, & créatrice ; mais n'importe : il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raiſon.

Je vois enſuite dans toutes les parties de l'univers, & en particulier dans la conſtruction des animaux, des traces, qu'on peut appeller au moins frappantes, d'intelligence & de deſſein : il s'agit de ſavoir ſi en effet cette intelligence eſt réelle, & ſuppoſé qu'elle le ſoit, de deviner, ſi nous pouvons, ce qu'elle eſt.

D'abord je ne puis douter que cette intelligence ne ſoit jointe au moins à quelques parties de la matière. L'homme & les animaux en ſont la preuve. Il eſt certain de plus, qu'elle dirige la plus grande partie de leurs mouvemens, &

qu'elle eſt le principe de tout ce que l'homme a fait de raiſonné, & ſur-tout de grand & d'admirable, comme l'invention des arts & des ſciences. Cette intelligence dans l'homme & dans les animaux, eſt-elle diſtinguée de la matière, ou n'en eſt-elle qu'une propriété, dépendante de l'organiſation? L'expérience paroît prouver, & même démontrer le dernier, puiſque l'intelligence croît & s'éteint, à meſure que l'organiſation ſe perfectionne & s'affoiblit. Mais comment l'organiſation peut-elle produire le ſentiment & la penſée? Nous ne voyons dans le corps humain, comme dans un morceau de matière brute, ſolide ou fluide, que des parties ſuſceptibles de figure, de mouvement & de repos? Pourquoi l'intelligence ſe trouve-t-elle jointe aux unes & non pas aux autres, qui même n'en paroiſſent pas ſuſceptibles? Voilà ce que nous ignorerons vraiſemblablement toujours; mais nonobſtant cette ignorance, l'expérience me paroît, comme à V. M., prouver invinciblement la matérialité de l'ame; comme le plus ſimple raiſonnement prouve qu'il y a un être éternel, quoique nous ne puiſſions concevoir ni un être qui a toujours exiſté, ni un être qui commence à exiſter.

Il s'agit à préſent d'examiner, ſi cette intelligence, dépendante de la ſtructure de la matière, eſt répandue dans toutes les parties du monde. Cette queſtion paroît plus difficile que les pré-

cédentes. D'abord, à l'exception des corps des animaux, toutes les autres parties de la matière que nous connoiſſons, nous paroiſſent dépourvues de ſentiment, d'intelligence & de penſée. L'intelligence y réſideroit-elle, ſans que nous nous en doutaſſions? Il n'y a pas d'apparence, & je ſerois aſſez diſpoſé à penſer, non-ſeulement qu'un bloc de marbre, mais que les corps bruts les plus ingénieuſement & les plus finement organiſés, ne penſent ni ne ſentent rien. Mais, dit-on, l'organiſation de ces corps décèle des traces viſibles d'intelligence. Je ne le nie pas, mais je voudrois ſavoir ce que cette intelligence eſt devenue depuis que ces corps ſont conſtruits? Si elle réſidoit en eux pendant qu'ils ſe formoient; ſi elle y réſidoit pour les former, & ſi, comme on le ſuppoſe, cette intelligence n'eſt point un être diſtingué d'eux, qu'eſt-elle devenue depuis que ſa beſogne eſt faite? La perfection de l'organiſation l'a-t-elle anéantie, quoiqu'elle ait été néceſſaire pour le progrès & l'achèvement de l'organiſation? Cela paroît difficile à concevoir. D'ailleurs, ſi dans l'homme, cette intelligence dont nous admirons les effets & les productions, eſt une ſuite de l'organiſation ſeule, pourquoi n'admettrions-nous pas dans les autres parties de la matière une ſtructure & une diſpoſition auſſi néceſſaire & auſſi naturelle que la matière même, & de laquelle il réſulte, ſans qu'aucune intel-

ligence s'en mêle, ces effets que nous voyons & qui nous ſurprennent ? Enfin, en admettant cette intelligence qui a préſidé à la formation de l'univers, & qui préſide à ſon entretien, on ſera obligé de convenir au moins qu'elle n'eſt ni infiniment ſage, ni infiniment puiſſante, puiſqu'il s'en faut bien, pour le malheur de la pauvre humanité, que ce triſte monde ſoit le meilleur des mondes poſſibles. Nous ſommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnoître & à n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné & dépendant ; je ne ſais pas ſi c'eſt là ſon compte, mais ce n'eſt sûrement pas celui des partiſans zélés de l'exiſtence de Dieu ; ils nous aimeroient autant athées que ſpinoſiſtes, comme nous le ſommes. Pour les adoucir, faiſons-nous ſceptiques, & répétons avec Montagne, *que ſais-je ?*

Je vais à préſent, Sire, ſuivre V. M. de ténèbres en ténèbres, puiſque j'ai l'honneur d'y être enfoncé avec elle juſqu'au cou, & même par-deſſus la tête, & je viens à la queſtion de la liberté. Sur cette queſtion, Sire, il me ſemble que dans le fond je ſuis d'accord avec V. M. Il ne s'agit que de bien fixer l'idée que nous attachons au mot de la *liberté*. Si on entend par-là, comme il paroît que V. M. l'entend, l'exemption de contrainte & l'exercice de la volonté, il eſt évident que nous ſommes libres,

puiſque nous agiſſons en nous déterminant nous-mêmes, de plein gré, & ſouvent avec plaiſir : mais cette détermination n'en eſt pas moins la ſuite néceſſaire de la diſpoſition non moins néceſſaire, de nos organes, & de l'effet, non moins néceſſaire, que l'action des autres êtres produit en nous. Si les pierres ſavoient qu'elles tombent, & ſi elles y avoient du plaiſir, elles croiroient tomber librement, parce qu'elles tomberoient de leur plein gré. Mais je ne penſe pas, Sire, que même dans le ſyſtême de la néceſſité & de la fatalité abſolue, qu'il me paroît bien difficile de ne pas admettre, les peines & les récompenſes ſoient inutiles. Ce ſont des reſſorts & des régulateurs de plus, néceſſaires pour faire aller la machine & pour la rendre moins imparfaite. Il y auroit plus de crimes dans un monde où il n'y auroit ni peines ni récompenſes, comme il y auroit plus de dérangement dans une montre dont les roues n'auroient pas toutes leurs dents.

V. M., Sire, veut bien me conduire par la main dans ce labyrinthe d'obſcurités philoſophiques. Mais grâce à elle, j'entrevois enfin la clarté, & je me vois arrivé à un objet ſur lequel j'ai le bonheur d'être abſolument d'accord avec elle ; c'eſt ſur la nature & les progrès de la religion que l'Europe profeſſe. Il me paroît évident, comme à V. M., que le chriſtianiſme dans ſon origine n'étoit qu'un pur

déiſme, que J. C. ſon auteur n'étoit qu'une eſpèce de philoſophe, ennemi de la ſuperſtition, de la perſécution & des prêtres, prêchant aux hommes la bienfaiſance & la juſtice, & réduiſant la loi à aimer ſon prochain, & à adorer Dieu en eſprit & en vérité. Tel étoit le premier état de cette religion. C'eſt d'abord S. Paul, enſuite les Pères de l'Égliſe, enfin les conciles, malheureuſement appuyés par les ſouverains, qui ont changé cette religion. Je penſe donc qu'on rendroit un grand ſervice au genre-humain, en réduiſant le chriſtianiſme à ſon état primitif, en ſe bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur & vengeur, qui réprouve la ſuperſtition, qui déteſte l'intolérance, & qui n'exige d'autre culte de la part des hommes que celui de s'aimer & de ſe ſupporter les uns les autres. Quand on auroit une fois bien-inculqué ces vérités au peuple, il ne faudroit pas, je crois, beaucoup d'effort pour lui faire oublier les dogmes dont on l'a bercé, & qu'il n'a ſaiſi avec une eſpèce d'avidité, que parce qu'on n'y a rien ſubſtitué de meilleur. Le peuple eſt ſans doute un animal imbécille, qui ſe laiſſe conduire dans les ténèbres, quand on ne lui préſente pas quelque choſe de mieux; mais offrez-lui la vérité; ſi cette vérité eſt ſimple, & ſur-tout ſi elle va droit à ſon cœur, comme la religion que je propoſe de lui prêcher, il me paroît infail-

lible qu'il la saisira, & qu'il n'en voudra plus d'autre. Malheureusement nous sommes encore bien loin de cette heureuse révolution des esprits.

Je viens enfin, Sire, à ce prince tant loué pendant sa vie, peut-être trop déchiré après sa mort, mais auquel il semble pourtant qu'on commence à rendre ce qui lui est dû, sans humeur, comme sans flatterie. Malgré l'avantage qu'il a d'être défendu par un prince beaucoup plus grand que lui à tous égards, comme toute l'Europe le pense aujourd'hui, & comme la postérité le pensera encore davantage, je prendrai, Sire, la liberté de dire de ce prince à V. M., ce que la Fontaine disoit de S. Paul à son confesseur : *Votre S. Paul n'est pas mon homme.* Je conviens de ce qu'il a fait de grand, & même d'utile ; je conviens que les sciences, les arts & les lettres lui doivent beaucoup ; mais ses guerres souvent très-injustes, son faste, son orgueil, son intolérance, sa révocation de l'édit de Nantes, son dévouement aux jésuites, tout cela, Sire, met contre lui un furieux poids dans la balance. A l'égard de l'exemple qu'il a donné aux autres souverains d'avoir sur pied des armées énormes, il faut d'abord, Sire, pour peu qu'on soit juste, commencer par convenir, que dans la position actuelle, il est impossible aux souverains, même les plus pleins de lumières, de ne pas

ſuivre cet exemple ; il ſeroit également contre la raïſon, & contre ce qu'ils doivent à leurs ſujets, de reſter ſans force, tandis que tout eſt armé autour d'eux juſqu'aux dents. Mais je prends la liberté de le demander à V. M. ; n'aimeroit-elle pas mieux, ſi ſa ſituation ne l'y forçoit pas, avoir cent mille laboureurs de plus, & cent mille ſoldats de moins ? Les uns l'enrichiroient, les autres lui coûtent beaucoup. Je ſais que ces grandes armées font finir les guerres plus tôt ; mais, Sire, ces guerres ne finiſſent que par l'épuiſement ; & il vaut, ce me ſemble, encore mieux, ſi on a cent mille hommes à perdre, les perdre en vingt ou trente ans, que de ne les perdre qu'en ſix ou ſept années. Je conviens encore que ces grandes armées font qu'on n'eſt point obligé, comme autrefois, d'enrôler des ſoldats au premier coup de canon ; mais, Sire, un prince qui ne ſeroit que guerrier & point philoſophe, ne peut-il pas auſſi abuſer de ces grandes armées pour faire la guerre plus ſouvent & plus légérement, comme Louis XIV lui-même ſe le reprochoit au lit de la mort ? D'ailleurs les dépenſes que ces grandes armées exigent, ne mettent-elles pas l'Europe, même en temps de paix, dans un état continuel de tenſion, qui ne diffère pas beaucoup d'un état continuel de guerre ?

Je m'apperçois, Sire, par la fin de cette

ſeconde feuille, & je m'en apperçois un peu tard, que j'abuſe de la patience & des bontés de V. M. Je la ſupplie donc de pardonner à mon long & ennuyeux verbiage, de le regarder comme une ſuite du déſir que j'ai de m'inſtruire avec elle, & ſur-tout de lui témoigner les ſentimens inaltérables de profond reſpect & d'éternelle reconnoiſſance avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE LXIX.

Du Roi.

Ce 12 décembre 1770.

REgagner une partie de ſa ſanté eſt un avantage, être ſoulagé eſt un bien; ainſi je crois pouvoir vous féliciter ſur le bon effet des remèdes que vos médecins de Paris vous ont ordonnés. Vous ne vous êtes pas arrêté dans la patrie des anciens Troubadours, & vous voilà de retour à Paris. Ne me parlez point de finances, on ne m'en rabat que trop les oreilles ici, & je dis comme Pilate : Ce qui eſt écrit eſt écrit.

Je vous envoie le rêve d'un certain philoſophe contre lequel Voltaire eſt irrité; comme je preſſois ce philoſophe pour ſavoir ſi la viſion étoit ſienne, il m'avoua que le petit prophète *Waldſtock* étant ici, la perdit de ſa poche

en tirant ſon mouchoir. Vous pouvez la lui reſtituer, car il n'eſt pas dans l'ordre que mon philoſophe s'attribue ce qui n'eſt point à lui. Je vous remercie de votre condoléance ſur la mort de mon neveu ; le pauvre garçon eſt mort d'une eſquinancie après la dernière bataille où les Ruſſes ont pris le camp turc ; la mère en a été inconſolable ; c'étoit un garçon qui promettoit beaucoup.

Je ne vous parle point aujourd'hui de philoſophie ; je vous ai envoyé des paquets de métaphyſique que vous aurez trouvés à Paris. Après tout, cette matière eſt comme un foſſé ; plus on le creuſe, plus il eſt profond. Nous pouvons ignorer beaucoup de choſes ſans riſque ; la plus importante eſt de bien vivre, de jouir d'une ſanté paſſable, d'avoir des amis, & une ame tranquille. Je vous ſouhaite tous ces avantages, en priant Dieu, &c.

LETTRE LXX.

Du Roi.

Ce 18 décembre 1770.

VOus trouvez peut-être ſingulier que je me mêle de la beſogne des autres, & qu'écolier ſexagénaire je m'aviſe de m'aſſeoir ſur les bancs des docteurs en métaphyſique, pour traiter de choſes que les plus ſavans n'entendent guère

mieux que les plus ignorans. C'eſt pour cela même que je crois qu'il m'eſt permis de parler de matières métaphyſiques tout comme un autre. Car, s'il s'agiſſoit du calcul infinitéſimal ou des propriétés de quelque courbe, je me bornerois à vous écouter en ſilence, à vous en croire ſur votre parole & à vous admirer. Nous nous tranſportons ici dans le pays de l'imagination, ſur lequel les poëtes ont plus de droits que les philoſophes : ils ont été comme on ſait les premiers théologiens & les premiers maîtres du genre-humain. Notre deſſein n'étant pas de nous enivrer de leurs anciennes fables qui ont encore cours, mais bien de porter le flambeau de la raiſon dans une région de ténèbres, pour diſtinguer, ſi nous le pouvons, quelques vérités dans ce ſombre abyme, & ſéparer, s'il ſe peut, quelques objets réels des objets imaginaires qui les enveloppent, il faut mettre à part tous les preſtiges de l'imagination & tâcher de raiſonner le plus conſéquemment que nous pourrons. Il s'agit de Dieu, de la liberté, de la religion & de Louis XIV.

Je commence donc par Dieu & par l'idée la moins contradictoire qu'on peut ſe former de cet être. Je ſuis convaincu qu'il ne ſauroit être matériel, parce qu'il ſeroit pénétrable, diviſible & fini. Si je le ſuppoſe un eſprit, je me ſers d'un terme métaphyſique que je n'entends pas, en le prenant ſelon la définition des philo-

ſophes ; je dis des ſottiſes, car un être qui n'occupe aucun lieu, n'exiſte réellement nulle part, & il eſt même impoſſible qu'il y en ait un. J'abandonne donc la matière & l'eſprit pur, & pour avoir quelqu'idée de Dieu, je me le repréſente comme le *ſenſorium* de l'univers, comme l'intelligence attachée à l'organiſation éternelle des mondes qui exiſtent, & en cela je ne m'approche point du ſyſtême de Spinoſa, ni de celui des ſtoïciens, qui regardoient tous les êtres penſans comme des émanations du grand eſprit univerſel, auquel leur faculté de penſer ſe rejoignoit après leur mort. Les preuves de cette intelligence ou de ce *ſenſorium* de la nature, ſont celles-ci : Les rapports étonnans qui exiſtent dans tout l'arrangement phyſique du monde, des végétaux & des êtres animés ; en ſecond lieu, l'intelligence de l'homme. Car ſi la nature étoit brute, elle nous auroit donné ce qu'elle n'a pas elle-même, ce qui eſt une contradiction groſſière.

La matière de la liberté n'eſt pas moins ténébreuſe que celle de l'exiſtence de Dieu : mais voici quelques réflexions qui méritent d'être peſées. D'où vient que tous les hommes ont en eux un ſentiment de liberté, d'où vient qu'ils l'aiment ? Pourroient-ils avoir ce ſentiment & cet amour, ſi la liberté n'exiſtoit point ? Mais puiſqu'il faut attacher un ſens clair aux mots dont on ſe ſert, je définis la liberté, cet

acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis & qui détermine notre choix. Si donc j'exerce cet acte quelquefois, c'eſt un ſigne que je poſſède cette puiſſance. L'homme ſe détermine ſans doute par des raiſons; il ſeroit inſenſé s'il agiſſoit autrement; l'idée de ſa conſervation & de ſon bien-être eſt un des puiſſans motifs qui le font pencher du côté où il croit rencontrer ces avantages : cependant il eſt de ces ames bien nées qui ſavent préférer l'honnête à l'utile, qui ſacrifient leurs biens & leur vie volontairement pour la patrie, & ce choix qu'ils font, eſt le plus grand acte de liberté qu'ils puiſſent faire. Vous répondrez que toutes ces réſolutions ſont une ſuite de notre organiſation & des objets extérieurs qui agiſſent ſur nos ſens; mais ſans organes nous penſerions auſſi peu qu'un clavecin pourroit rendre des ſons ſans cordes. Je ſuis d'accord que toutes nos connoiſſances nous viennent par les ſens; mais diſtinguez ces connoiſſances de nos combinaiſons qui les mettent en œuvre, les transfigurent & en font un uſage admirable. Vous inſiſtez encore & vous m'alléguez les paſſions qui agiſſent en nous. Oui, vous triompheriez, ſi ces paſſions l'emportoient toujours, mais on leur réſiſte ſouvent. Je connois des perſonnes qui ſe ſont corrigées de leurs défauts. Quelle différence ne trouve-t-on pas entre un homme bien ou mal élevé, entre un novice qui

entre

entre dans le monde & un autre qui a de l'expérience ? Or, s'il y avoit une néceſſité abſolue, perſonne ne pourroit ſe corriger, les défauts reſteroient invariablement les mêmes, les exhortations ſeroient vaines, & l'expérience ne corrigeroit ni les imprudens ni les étourdis. J'oſe donc ſoupçonner quelque contradiction dans ce ſyſtême de la fatalité ; car ſi on l'admet à la rigueur, il faut regarder comme ſuperflues & inutiles les loix, l'éducation, les peines & les récompenſes. Si tout eſt néceſſaire, rien ne peut changer. Mais mon expérience me prouve que l'éducation fait beaucoup ſur les hommes, qu'on peut les corriger, qu'on peut les encourager, & je m'apperçois de jour en jour davantage que les peines & les récompenſes ſont comme les remparts de la ſociété ; je ne ſaurois donc admettre une opinion contraire aux vérités de l'expérience, vérités ſi palpables, que ceux même qui embraſſent le ſyſtême de la fatalité, le contrediſent continuellement tant dans leur vie privée que par leurs actions publiques. Or, que devient un ſyſtême qui ne nous feroit faire que des ſottiſes, ſi nous nous y conformions au pied de la lettre ?

Nous voici à la religion, & j'oſe me flatter que vous me prenez pour juge impartial ſur cette matière. Je penſe qu'un philoſophe qui s'aviſeroit d'enſeigner au peuple une religion ſimple, courroit riſque d'être lapidé. S'il trou-

voit quelqu'eſprit tout neuf, quelqu'Américain non prévenu en faveur d'un culte, il pourroit peut-être lui perſuader de préférer une religion raiſonnable à celles que tant de fables ont dégradées; mais en ſuppoſant même qu'on parvint à propager la religion des Socrate & des Cicéron dans quelque province, ſa pureté ſeroit dans peu ſouillée par quelques ſuperſtitions. Les hommes veulent des objets qui frappent leurs ſens & qui nourriſſent leur imagination. Nous le voyons chez les proteſtans, qui ſe trouvant attachés à un culte trop nu, trop ſimple, ſe font ſouvent catholiques pour l'amour des fêtes, des cérémonies & des beaux motets, dont la religion catholique, apoſtolique & romaine a décoré les fariboles dont elle a ſurchargé la ſimple morale du Chriſt; témoins le landgrave de Heſſe, Pœllnitz & tant d'autres. Mais ſuppoſé que vous puiſſiez retirer les hommes de tant d'erreurs, c'eſt encore une queſtion de ſavoir s'ils valent la peine d'être éclairés.

Pour votre roi Louis XIV, ce ſeroit proprement à ſes François à le défendre; il leur a donné de belles manufactures; il leur a donné de belles frontières, & les a ſi bien fortifiées, qu'il a rendu ſon royaume preſqu'inattaquable; il a protégé les lettres. Les François par reconnoiſſance devroient le juſtifier; mais puiſque vous voulez que je ſois ſon Dom Quichotte,

je prendrai la liberté de vous faire obſerver que long-temps avant lui les Romains avoient entretenu d'auſſi grandes armées que les ſiennes, & que ſi nous avions ici cent mille laboureurs de plus, il nous faudroit encore trois cent mille arpens pour les placer; car chaque champ a ſon maître & des bras ſuffiſans pour le cultiver; & puis, quelle confiance placer dans la foi de tant de princes, qui la plupart n'en ont aucune? & ces marionnettes que je ne ſais quelle fatalité fait agir, qui les jeteroit dans un même moule pour en faire des princes pacifiques?

Qu'il n'y ait en Europe que deux ſouverains à tête remuante, cela ſuffit pour mettre tout en alarme & en combuſtion. Voici donc comme je raiſonne: de tout temps il y a eu des guerres: or ce qui a toujours été, doit être néceſſairement (quoique j'en ignore la raiſon); donc en tout temps ce fléau deſtructeur déſolera ce malheureux globe. Vous me permettrez encore de ne pas penſer comme vous ſur le ſujet de la révocation de l'édit de Nantes; j'en ai vraiment une grande obligation à Louis XIV, & ſi monſieur ſon petit-fils vouloit ſuivre cet auguſte exemple, j'en ſerois pénétré de reconnoiſſance. Sur-tout s'il banniſſoit en même temps de ſon royaume cette vermine de philoſophes, je recevrois charitablement ces exilés chez moi. Vous me ferez plaiſir de perſuader à vos mi-

niſtres de frapper ce grand coup d'État. L'académie iroit à votre rencontre & vous porteroit ſur ſes bras, & un philoſophe ſchiſmatique vous recueilleroit avec la plus grande ſatisfaction : vous qui connoiſſez ſes ſentimens, vous n'en douterez pas. Sur ce, &c.

LETTRE LXXI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 janvier 1771.

SIRE,

VOtre Majeſté peut me dire comme Auguſte à Cinna dans la tragédie de ce nom :

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus reſpectueuſe reconnoiſſance à ſes ordres réitérés ; & puiſqu'elle veut que j'emploie à d'autres beſoins la plus grande partie de la ſomme qu'elle avoit deſtinée à mon voyage d'Italie, je croirois manquer à ce que je dois à mon auguſte & reſpectable bienfaiteur, ſi j'inſiſtois davantage pour ne pas accepter le don qu'elle a la généroſité de me faire.

V. M. m'en a fait un autre dont je ne ſuis pas moins reconnoiſſant ; c'eſt celui de ſa très-plaiſante, très-poétique, très-ſpirituelle & très-philoſophique facétie (*a*). Je l'ai lue, Sire,

(*a*) Liſez l'Épître à M. d'Alembert, ci-devant tome VII, page 143.

& relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir ; & je me disois en me donnant des coups de poing à la tête : Maudit géomètre, triste ressasseur d'x & d'y, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des z ? Tu emploierois bien mieux ton temps à mettre en vers cette facétie charmante ; & puis je me consolois en disant : Cependant la facétie n'y perdra rien, si l'auteur le veut. Car qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose ? Je ne doute pas que V. M. n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand & mortel ennemi du fanatisme, qui a l'honneur d'être si glorieusement célébré par le philosophe des rois, & le roi des philosophes. O mon cher Voltaire, quelle douce & consolante satisfaction que celle dont tu vas jouir ! Je ne te l'envie pas, car qui est digne de la partager avec toi ?

Ce même Voltaire me mande, Sire, que V. M. lui a envoyé des vers charmans de la part du roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la facétie ! Y auroit-il de l'indiscrétion à les demander à V. M. ?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer son *rêve*, qui n'est assurément pas un conte à dormir de bout, elle n'avoit pas encore reçu l'ennuyeuse & longue rapsodie philosophique par laquelle j'ai répondu si foiblement à son excellente lettre métaphysique du premier

novembre dernier. Si je ne raiſonne pas auſſi bien que V. M. ſur ces matières épineuſes & ſur bien d'autres, j'ai du moins, Sire, la ſatisfaction de voir que je penſe à peu-près comme elle, & j'aime mieux être ignorant avec elle, que d'en ſavoir ſi long avec l'auteur du *Syſtême de la Nature*, ſur des choſes où l'on ne ſait rien.

On dit qu'on a préſenté à V. M. une lunette de M. Béguelin. Elle doit être excellente, ſi elle reſſemble à ſes mémoires ſur cet objet, que j'ai lus avec beaucoup de plaiſir & de profit, & dont je puis d'autant mieux apprécier le mérite, que je me ſuis occupé de ces matières, mais avec moins de ſuccès que lui. Cet académicien, Sire, eſt bien digne de la protection & des bontés de V. M.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour la conſervation de vos jours précieux, pour la proſpérité de vos entrepriſes, & pour la gloire & le bonheur que V. M. mérite à tant d'égards. C'eſt avec ces ſentimens, & avec le plus tendre & le plus profond reſpect que je ſerai juſqu'au dernier ſoupir, &c.

LETTRE LXXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce premier février 1771.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur de remercier il y a un mois V. M. de la facétie très-plaiſante, quoique très-philoſophique, qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer. Je lui dois aujourd'hui de nouveaux remerciemens pour la lettre, non facétieuſe, mais très-profonde & très-lumineuſe, qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire; & je me ſerois acquitté beaucoup plus tôt de ce devoir, ſans un rhumatiſme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours, & dont je reſſens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis, Sire, & plus je vois à ma grande ſatisfaction que je ne diffère de V. M. que par la manière de m'exprimer ſur l'exiſtence & la nature de l'Être-Suprême, ou de l'Être appellé Dieu. V. M. ne veut pas qu'il ſoit purement matériel, & j'en ſuis d'accord; elle ne peut ſe former une idée d'un eſprit pur, & j'en ſuis d'accord auſſi; elle regarde Dieu en conſéquence, comme l'*Intelligence attachée à l'organiſation éternelle des mondes qui exiſtent.* Il réſulte, ce me ſemble, de cette propoſition que Dieu n'eſt autre choſe, ſuivant V. M.,

que *la matière*, *en tant qu'intelligente*, & je ne vois pas qu'on puiſſe y rien oppoſer, puiſqu'il eſt certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui eſt douée d'intelligence, & qu'on eſt très libre de donner le nom de Dieu à la matière, en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore, Sire, parfaitement d'accord avec V. M. ſur la définition de la liberté. Je la définis ainſi que V. M., *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis, & qui détermine notre choix*. Mais je prétends, & V. M. n'en diſconvient pas, ce me ſemble, qu'il y a toujours des motifs ou des cauſes quelconques qui nous déterminent *néceſſairement*, & je ne vois pas que les obſervations de V. M. prouvent le contraire; ceux qui réſiſtent à leurs paſſions, y réſiſtent par des motifs qui ſont plus forts auprès d'eux que ces paſſions mêmes; & les exhortations, les peines, les récompenſes, lorſqu'elles déterminent les hommes, les déterminent encore par la raiſon qu'elles ont plus de pouvoir ſur eux que les motifs contraires. Il me ſemble donc que nous agiſſons toujours *néceſſairement*, quoique *volontairement*. C'eſt très-*volontairement* que je ne m'empoiſonne pas, mais c'eſt en même temps *néceſſairement*, parce que les raiſons qui m'attachent en ce moment à la vie, ſont plus fortes que celles qui pourroient m'en détacher.

Quant à la queſtion de ſavoir, s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raiſonnable ; comme je ne puis malheureuſement apporter d'exemple du contraire, tandis que V. M. a pour elle toute la ſurface de notre petit tas de boue, je ſerois bien tenté de croire qu'elle a raiſon. Si le traité de Weſtphalie permettoit une quatrième religion dans l'Empire, je prierois V. M. de faire bâtir à Berlin ou à Potsdam un temple fort ſimple, où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité & la juſtice ; & ſi la foule n'alloit pas à ce temple au bout de quelques années (car il faut bien accorder quelques années à la raiſon pour gagner ſa cauſe), V. M. ſeroit pleinement victorieuſe ; ce ne ſeroit pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV ; je ſens très-bien que V. M. lui eſt très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes ; mais comme avocat de la France, je prie V. M. de convenir que ce beau royaume doit penſer différemment d'elle ſur ce ſujet. Je ne ſais ſi on y traitera les philoſophes comme on y a traité les hérétiques ; mais je ſais que ſi ce malheur arrivoit, les États de V. M. ſeroient pour eux le plus flatteur & le plus glorieux aſile, & ſes bontés la plus douce conſolation.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & une admiration égale à ma vive reconnoiſſance, &c.

P. S. Permettez-moi, Sire, de joindre ici un ouvrage que V. M. a eu la bonté d'approuver en manuscrit, & auquel j'ai fait quelques additions.

LETTRE LXXIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 6 mars 1771.

SIRE,

J'Ai reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de V. M., adressés à son confrère en royauté & en philosophie, l'empereur ou le roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remerciemens à V. M. de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien se rendre au désir que je lui avois marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le patriarche de la poésie françoise m'en avoit fait. Mais je dois à V. M. des remerciemens encore plus grands du plaisir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me refuser à celui d'en assurer V. M., quoique je voie par la lettre charmante & très-philosophique qui accompagne ses vers, qu'elle se défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il estime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'est-à-dire la plus sincère, est de louer par les faits, je me bornerai à dire à V. M. qu'en lisant, même dès la première fois, son excel-

lente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, ſi elle le veut, un très-grand nombre de vers; & il me ſemble que le mérite des vers eſt qu'on les retienne. C'eſt même, ſelon moi, la pierre de touche infaillible pour les apprécier. Je prendrai donc, Sire, la liberté, tout géomètre que je ſuis, de dire que vos vers ſont excellens, puiſqu'une tête hériſſée d'*x* & d'*y* trouve encore de la place pour eux, & je ſerai là-deſſus

Dur comme un géomètre en ſes opinions.

Je vois que V. M. a toujours une dent ſecrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que diſoit le duc d'Orléans, régent, à une de ſes maîtreſſes qui parloit mal de Dieu : *Vous avez beau faire, Madame, vous ſerez ſauvée.* V. M. aura beau dire auſſi; elle eſt plus géomètre qu'elle ne penſe, & que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les eſprits juſtes, précis, & clairs, appartiennent à la géométrie; & en cette qualité nous eſpérons, Sire, que V. M. voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a *ſigné ſon engagement* par ſes écrits.

Tandis que V. M. m'envoyoit d'excellens vers, je barbouillois de mauvaiſe proſe que je prends la liberté de lui envoyer. C'eſt un diſcours & un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en préſence de S. M. le roi de Suède, l'un à l'académie des ſciences, l'autre à l'aca-

démie françoiſe. J'ai eu occaſion dans le *diſcours* de rendre à V. M. l'hommage que lui doivent depuis ſi long-temps les ſciences, les lettres & la philoſophie, pour la protection dont elle les honore, & les ouvrages excellens par leſquels elle contribue à leurs progrès. Je dois rendre à tous mes confrères la juſtice, qu'ils ont applaudi unanimement à cet endroit de mon diſcours; & en effet, Sire, je n'ai fait qu'exprimer foiblement, quoiqu'avec toute la force & la vérité dont je ſuis capable, les ſentimens profonds d'admiration, de reconnoiſſance & de reſpect dont toute la littérature françoiſe eſt pénétrée pour V. M. Le roi de Suède, ſon digne neveu, paroît vouloir marcher ſur ſes traces; il ne peut ſe propoſer un plus beau modèle; ce prince emporte de France l'eſtime univerſelle, & l'attachement de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Son départ accéléré m'a privé du bonheur de lui faire ma cour, ſi ce n'eſt pendant quelques inſtans; mais ſes bontés m'ont pénétré de reconnoiſſance. On dit qu'il doit voir V. M. en paſſant à Magdebourg: qu'il aura de choſes à lui dire de tout ce qu'il a vu, & quelle matière de réflexions pour V. M., moitié triſtes, moitié plaiſantes, mais toujours très-philoſophiques, & telles en un mot qu'elle les fait faire!

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & le plus *géométrique* dévouement, &c.

LETTRE LXXIV.

Du Roi.

Ce 13 mars 1771

POur égayer quelquefois la ſtérilité de la philoſophie, je m'amuſe de temps en temps avec des ſujets moins ſérieux ; mais puiſque vous me ramenez dans le temple ſacré où notre ignorance éclate le plus, je vous y ſuis.

Vous me propoſez d'abord un terrible ſujet, qui eſt Dieu, incompréhenſible pour un être borné comme je le ſuis, & dont je ne puis me faire une autre idée, dont je n'ai de compréhenſion que par celle que me donne tout corps organiſé qui jouit du don de la penſée. J'enviſage toute l'organiſation de cet univers, & je me dis à moi-même : Si, toi qui n'es qu'un ciron, tu penſes étant animé, pourquoi ces corps immenſes qui ſont dans un mouvement perpétuel, ne produiroient-ils pas une penſée bien ſupérieure à la tienne ? Cela me paroît très-vraiſemblable ; mais je n'ai point la vanité de préſumer, comme les anciens ſtoïciens, que notre ame eſt une émanation du grand Être auquel elle ſe rejoindra après ma mort ; parce que Dieu n'eſt pas diviſible, parce que nous faiſons des ſottiſes, & que Dieu n'en fait pas, parce qu'enfin la nature éternelle &

divine ne peut ni ne doit ſe communiquer à des êtres périſſables, à des créatures dont l'exiſtence n'a pas la durée d'une ſeconde comparée à l'éternité. Voilà ma confeſſion de foi, & c'eſt ce que j'ai pu combiner de moins abſurde ſur un ſujet où depuis que le monde eſt monde, jamais perſonne n'a entendu goutte.

Vous me conduiſez delà dans un poſte pour le moins auſſi épineux, & je crois entrevoir quelque mal-entendu, qui étant éclairci, nous mettra inceſſamment d'accord. Si vous entendez par néceſſité ce que j'appelle raiſon ſuffiſante, notre différend eſt terminé: cependant il me reſteroit encore quelques inſtances à vous faire; car il ne faut pas croire que tous les hommes ſe déterminent après avoir bien peſé le pour & le contre. Il eſt des animaux appellés raiſonnables, à deux pieds ſans plumes, qui ſe décident d'après le premier dictamen de leur imagination; j'ai connu un duc de Mecklenbourg qui conſultoit la Boutonomancie. Tout cela prouve que ce ne ſont pas les mêmes reſſorts qui agiſſent ſur différentes créatures, & que la raiſon ſe borne à guider ceux qu'on appelle les plus ſages. Si vous voulez appeller néceſſité ce que j'appelle raiſon, notre diſpute eſt terminée; mais ſi vous ſuppoſez une néceſſité fatale, qui nous fait agir comme des marionnettes, j'aurois quelque peine à devenir marionnette ſur mes vieux jours.

A vous permis de réprouver la révocation de l'édit de Nantes, quoique pluſieurs de ceux que le Tellier a proſcrits, aient fait des fortunes brillantes dans les lieux qu'ils ont choiſis pour leur aſile, & que d'ailleurs la France ne ſoit que trop peuplée. Nous trouvons dans les temples de ces réfugiés une partie du culte que vous propoſez ; il n'y eſt plus queſtion que de diſcours de morale, & le dogme on le laiſſe s'enrouiller dans les milliers de volumes écrits ſur ces matières, que perſonne ne lit plus.

Je ſuis perſuadé qu'un philoſophe fanatique eſt le plus grand des monſtres poſſibles & en même temps l'animal le plus inconſéquent que la terre ait produit : je me contente donc de n'être point gêné ſur ce que mon peu de foi me permet de croire & loin d'être convertiſſeur, je laiſſe à chacun la liberté de bâtir un ſyſtême ſelon ſon bon plaiſir. Voilà ma confeſſion entière. Je vous ſouhaite ſanté & contentement. Sur ce, &c.

P. S. L'affaire que vous me recommandez d'une chanoineſſe de Clèves, ne dépend pas de moi ; car il y a des voix & des fondations dont on ne ſauroit s'écarter.

LETTRE LXXV.

Du Roi.

Ce 4 avril 1771.

VOus faites plus d'éloges de la Réponſe de l'empereur de la Chine à Voltaire qu'elle n'en mérite. Ce bon empereur, quoique poëte, a beſoin d'un ſecrétaire qui travaille pour lui, lorſqu'il a des affaires à traiter avec les occidentaux; & comme j'ai l'honneur de le ſervir en cette qualité, je me ſuis efforcé d'exprimer en welche les ſentimens de ce puiſſant monarque: il a fait connoiſſance avec des jéſuites géomètres, & comme il les a trouvés entiers dans leurs ſentimens, par un jugement précipité, il en conclut que tous les géomètres ſont dans les mêmes principes; mais j'eſpère de le faire revenir de ce préjugé, ſur-tout s'il veut ſe donner la peine de lire le procès de Newton & de Leibniz ſur la découverte du calcul infinitéſimal, & les écrits du grand Bernoulli & de ſon frère, qui ſe faiſoient des défis pour réſoudre des problêmes. Il ſeroit à ſouhaiter que perſonne ne fût plus entier dans ſes opinions que les géomètres que le problême de la chaînette ſoit applicable au balancier d'une montre, ou que cette courbe ne ſoit d'aucun uſage, cela ne fait du mal à perſonne. Mais quand

quand il s'agit d'opinions que les bourreaux défendent & qu'on ſoutient, au-lieu d'argumens, par des ſupplices & des cruautés énormes, cela paſſe la raillerie, & vous avez encore en France de ces ſortes d'argumentateurs, auxquels il ne manque que l'impunité pour ſe livrer à toute la fureur du fanatiſme. J'ai appris des choſes fâcheuſes ſur ce chapitre, mais que de fortes raiſons m'empêchent de publier.

J'ai reçu votre Diſcours & le Dialogue de Deſcartes. Je vous remercie de ce que vous avez prononcé mon nom dans une compagnie de philoſophes où mon ignorance ne me permettoit pas d'ambitionner un éloge. Le Dialogue de Deſcartes eſt un ouvrage achevé, & d'autant plus admirable que la matière convenoit à la perſonne pour laquelle elle étoit deſtinée, que l'éloge eſt ingénieux, fin & vrai. Je ne connois point le roi de Suède; je l'ai entendu applaudir par des connoiſſeurs, & je ſerai bien aiſe de le voir; il n'aura qu'à s'imiter lui-même & ſuivre la route qu'il s'eſt tracée. Mais quel pays pour les arts que la Suède! Un de ſes plus ſavans hommes ſoutient que le paradis perdu s'eſt trouvé en Scanie; un certain Linnæus, botaniſte, aſſure que les chevaux & l'homme ſont d'une même eſpèce; je ne ſais quel autre fou conjure les ames & s'entretient avec tel mort qu'on lui propoſe. A conſidérer ces gens-là, on ne diroit jamais qu'un

philoſophe de la trempe de Deſcartes ait mis le pied en Suède ; ou il a mal cultivé ce terrein, ou les germes qu'il a répandus ont étrangement dégénéré. Ceux qui veulent faire honneur à la reine Chriſtine de ſon abdication, débitent, qu'indignée du peu de connoiſſances & des mœurs agreſtes des Suédois de ſon temps, elle préféra de vivre en perſonne privée au ſein d'une nation civiliſée & ingénieuſe, au plaiſir de commander à un peuple qu'elle n'eſtimoit pas. Pour ce roi-ci, je parierois bien qu'il n'abdiquera pas pour de telles raiſons : il eſſayera ſans doute d'éclairer le nord & de répandre le goût des arts & des ſciences, pour qu'ils règnent à la place d'anciens préjugés & d'une pédanterie gothique, dont les univerſités ne ſont pas encore purgées dans ce pays-là.

Il court ici un Teſtament politique de Voltaire. C'eſt quelque plaiſant qui aura recueilli ſes propos, qui l'a ſûrement forgé à plaiſir. Je ſerois bien ſurpris ſi quelqu'anonyme ne s'aviſoit pas de travailler au nom du pauvre d'Argens, & de nous régaler de quelqu'ouvrage qu'il aura compoſé aux Champs-Élyſées. Je le regrette véritablement, il étoit honnête homme & vrai philoſophe, poſſédant beaucoup de connoiſſances, & ſachant en faire uſage. Son ſtyle avoit quelquefois la diarrhée, & s'étoit par une ſuite de ſa pareſſe, qui l'empêchoit de corriger ce qu'il donnoit au public. A peine

avoit-il achevé un cahier que, ſans le relire, il l'envoyoit au libraire. Si quelqu'un ſe donnoit la peine de faire le triage de ſes Œuvres, on y recueilleroit d'excellentes choſes ; mais on peut bavarder & être homme vertueux ; cette dernière qualité l'emporte ſur toutes les autres : c'eſt un beau vernis qui couvre bien de petites taches dont l'humanité n'eſt que trop remplie. Je ſouhaite que vous ayez à Paris un temps moins rude que celui que nous avons ici, que vous jouiſſiez d'une ſanté parfaite & d'une tranquillité d'ame inébranlable. Sur ce, &c.

LETTRE LXXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 21 avril 1771.

SIRE,

J'Ai reçu preſqu'en même temps les deux dernières lettres dont V. M. a bien voulu m'honorer ; mon premier ſoin a été de répondre, s'il m'étoit poſſible, au déſir que V. M. me marque dans la ſeconde de ces lettres, de lire quelqu'une des fables de M. le duc de Nivernois. Comme il n'étoit point en ce moment à Paris, je lui ai écrit ſur le champ, & je prends la liberté d'envoyer à V. M. en

original la réponſe qu'il m'a faite. J'ai le plus grand regret de n'avoir pas réuſſi ; je puis au reſte ſatisfaire en partie V. M. ſur ce qu'elle déſire de ſavoir du genre de ces fables. Elles ſont plus dans celui de la Motte que des autres fabuliſtes, mais mieux écrites & avec plus de goût.

Je ſuis très-flatté de l'approbation que V. M. a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paroît préférer le Dialogue au Diſcours, & je n'ai garde d'appeller de ſon jugement ; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le Diſcours m'eſt beaucoup plus cher que le Dialogue, & je voudrois bien que V. M. devinât par quelle raiſon.

Quant à notre petite controverſe ou diſcuſſion métaphyſique, il me ſemble qu'elle eſt épuiſée, & qu'il ſeroit faſtidieux d'en ennuyer davantage V. M. ; je vois que tout bien peſé, il s'en faut bien peu que je ne penſe tout-à-fait comme elle, & que ſi j'en diffère encore, ce n'eſt qu'autant qu'il le faut pour l'honneur de l'obſcurité métaphyſique. L'eſſentiel, comme le remarque très-bien V. M., c'eſt de ſentir & de convenir que notre foible intelligence ne voit goutte en ces matières, & de ne pas ſur-tout vouloir ſoutenir par les bourreaux & les bûchers ce qu'on a tant de peine à étayer ſur de frêles argumens. La philoſophie pourroit bien

éprouver en France ce malheureux ſort, ſi, comme on nous en menace, les jéſuites y ſont rappellés ; le parlement qui les avoit chaſſés, vient d'être chaſſé à ſon tour ; il n'étoit guère plus tolérant qu'eux, & plus favorable à la philoſophie ; mais la cohorte jéſuitique, ſi elle revient en France, joindra la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatiſme, & Dieu ſait ce que la philoſophie deviendra.

Je joins mes regrets à ceux de V. M. ſur la mort du pauvre marquis d'Argens On ne peut apprécier ſon mérite littéraire avec plus de juſtice & de juſteſſe que ne l'apprécie V. M. dans ce qu'elle me fait l'honneur de me dire au ſujet de ſes ouvrages & de ſon ſtyle. Mais ce qui me fait ſur-tout chérir ſa mémoire, c'eſt l'attachement auſſi tendre que reſpectueux que je lui ai toujours vu pour V. M. Le voilà délivré des maux de la vie, & comme diſoit Fontenelle, de la *difficulté d'être*. Mon tour viendra, je crois, bientôt, car je m'affoiblis ſenſiblement ; & ſans courir abſolument la poſte vers l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin. M. de Mairan, mon double confrère, à l'académie françoiſe & à celle des ſciences, vient de mourir à 93 ans ; je ſerois bien fâché d'aller juſques-là, car je n'ai pas lieu d'eſpérer une vieilleſſe auſſi ſaine & auſſi douce que lui. Pour Voltaire, il ſe traîne & il écrit toujours ; il eſt bien étonnant que ſa tête puiſſe

encore ſuffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéreſſe infiniment davantage, c'eſt que V. M. puiſſe ſuffire encore long-temps à ſes glorieux & utiles travaux. Les lettres ſur-tout ont plus que jamais beſoin d'elle, & de la protection qu'elle leur accorde. Puiſſent-elles, Sire, la conſerver encore long-temps ! Ce ſont les vœux que je ne ceſſerai de faire juſqu'aux derniers momens de ma vie ; & ces vœux ſont l'expreſſion des ſentimens de reconnoiſſance, d'admiration, & de profond reſpect avec leſquels je ſerai toujours, &c.

LETTRE LXXVII.

Du Roi.

Ce 7 mai 1771.

C'Eſt dommage que le duc de Nivernois prive le public de ſes productions. Il n'y a point de plus grand encouragement pour les ſciences que lorſque les grands ſeigneurs les cultivent eux-mêmes ſans en rougir. Le duc de Nivernois eſt à préſent le ſeul de la haute nobleſſe, qui raſſemble des connoiſſances & des talens dans un temps où les arts paroiſſent perdre leur conſidération en France ; il pourroit les relever & les retirer de la roture. Je ſuis fâché de ce que ſon extrême circonſpection l'empêche de donner cet encouragement au public. Enfin chacun

eſt le maître d'agir comme il le trouve à propos ; cependant on dit que les vertus des cénobites ſont perdues pour la ſociété ; il en pourroit bien être de même des bons ouvrages qui ne voient pas le jour.

Quant à nos diſſertations philoſophiques & métaphyſiques, croyez que ſi je m'aviſe d'expoſer mes ſentimens à l'Anaxagoras de ce ſiècle, c'eſt plutôt pour m'inſtruire que pour le réfuter. Le point que j'ai oſé examiner, eſt ſi ſubtil, qu'il échappe à nos combinaiſons ; & l'on peut ſe tromper ſans conſéquence ſur des matières auſſi abſtruſes. Conſolons-nous, mon cher d'Alembert, nous ne ſerons pas les ſeuls condamnés à ignorer à jamais la nature divine. Si cette ignorance étoit le plus grand de nos malheurs, nous pourrions nous en conſoler facilement ; je me rappelle ſouvent ce vers anglois :

L'homme eſt fait pour agir, & tu prétends penſer ?

Je ne ſaurois vous dire combien vos François m'amuſent. Cette nation, ſi avide de nouveautés, m'offre ſans ceſſe des ſcènes nouvelles ; tantôt ce ſont les jéſuites chaſſés, tantôt des billets de confeſſion, le parlement caſſé, les jéſuites rappellés, de nouveaux miniſtres tous les trois mois : enfin ils fourniſſent ſeuls des ſujets de converſation à toute l'Europe. Si la Providence a penſé à moi en faiſant le monde (ſuppoſé qu'elle l'ait fait), elle a créé ce peuple

pour mes menus plaiſirs. Cependant je ne crois pas que la cour rappelle les jéſuites. Le roi les croit coupables du crime de Damiens ; ce n'eſt pas une raiſon pour infecter de nouveau le royaume de cette vermine. Il ne faut pas voir trop noir ; mettant les choſes au pis, n'avez-vous pas chez moi un aſile tout ouvert ? Deſcartes n'alla-t-il pas ſe réfugier en Hollande, enfin en Suède, pour ſe mettre à couvert des perſécutions de ſes compatriotes ? Galilée n'auroit-il pas fait ſagement de s'expatrier d'Italie, pour éviter les priſons où l'inquiſition le retint ? La patrie d'un philoſophe eſt le lieu où il peut trouver un aſile, & philoſopher tranquillement ; & le lieu qui l'a vu naître, devient pour lui une terre ennemie, dès qu'il y eſt perſécuté.

J'ai vu paſſer ici le roi de Suède, qui aime bien la France, mais qui la quitte, pour occuper dans ſa patrie la première place ; il eſt très-aimable & très-inſtruit, mais il trouvera chez lui de quoi donner de l'exercice à ſa patience ; c'eſt un terrible pays à gouverner.

Nous avons vu paſſer ici Alexis Orlow le Lacédémonien, qui a fait la guerre dans le Péloponnèſe & ſur la Méditerranée ; il m'a donné une pièce aſſez curieuſe, qu'il a recueillie à Veniſe ; je ſouhaite qu'elle contribue à votre édification & à celle du troupeau.

Quittez les penſées noires, mon cher d'Alembert. Il vaut mieux rire des ſottiſes des hommes

que d'en pleurer. Diſſipez votre mélancolie par des idées gaies ; & ſi vous voulez puiſer dans une ſource de bonne humeur, venez chez nous ; je le ſouhaite, je vous y exhorte ; vous y vivrez plus tranquille & plus heureux. Sur ce, &c.

LETTRE LXXVIII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 14 juin 1771.

SIRE,

LEs philoſophes qui aiment à rire, & ce ne ſont pas les moins philoſophes, doivent être très-obligés à l'abbé Nicolini, de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre, au pontife de ſon envoyé Mahomet. Je ne ſuis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entr'eux ; les imans & les muphtis de toutes les ſectes me paroiſſent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre ; leur but commun eſt de ſubjuguer par la ſuperſtition la pauvre eſpèce humaine ; ils ne diffèrent que par l'eſpèce de bride qu'ils mettent à leur monture, & ils pourroient ſe dire comme les médecins de Molière : *Paſſe-moi l'émétique, & je te paſſerai la ſaignée.* Mais je ſoupçonne le révérendiſſime père en Dieu Ganganelli, d'avoir un ſecrétaire des brefs qui en ſait plus long que lui, & qui ſe moque de ce que le pape

cordelier lui dicte. On aſſure même que ce ſecrétaire des brefs eſt tout près de jouer un mauvais tour à la chrétienté, en procurant la paix aux ſchiſmatiques & aux incirconcis qui s'égorgent ſans ſavoir pourquoi ; il eſt vrai que ce mauvais tour à la chrétienté ſera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le ſecrétaire, & qui le remerciera de ce qu'il ne ſe contente pas de faire rire les philoſophes, & de ce qu'il veut encore eſſuyer les larmes de tant de malheureux.

V. M. fait donc l'honneur à la très-plaiſante nation Françoiſe de ſe moquer un peu d'elle, & de la croire créée & miſe au monde pour *ſes menus plaiſirs*. Tout bon François que je ſuis, je conviens qu'elle lui en fournit quelque ſujet ; je ne ſais ce qui réſultera de bien ou de mal de tout ce qui ſe paſſe ici ; mais je ſerai fort tranquilliſé, ſi la prophétie de V. M. s'accomplit au ſujet de la vermine jéſuitique, & ſi l'État, la philoſophie & les lettres n'ont pas le malheur de la voir reparoître. Un autre article non moins important m'intéreſſe ; tout ce qui ſe paſſe me ſeroit aſſez indifférent,

Si de quelqu'argent frais nous avions le ſecours,

comme dit Criſpin dans la comédie. Mais je crains qu'il ne ſoit encore plus difficile de rappeller l'argent dans nos bourſes que les jéſuites dans le royaume. Pour moi, Sire, je ne ſub-

ſiſte depuis ſix mois que des bienfaits de V. M., & au-lieu de dire *Benedicite* en me mettant à table tous les jours, je dis, *Dieu conſerve Frédéric.* Il faut avouer que quand on voit la manière admirable dont ce meilleur des mondes poſſibles eſt gouverné, on eſt bien tenté de croire à la providence. Encore ſi en faiſant diète on ſe redonnoit un eſtomac, & qu'on rattrapât le ſommeil, il n'y auroit que demi-mal; mais je ſuis deſtiné à paſſer des jours & des nuits preſqu'également triſtes; il faut céder & ſe ſoumettre à la nature. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſoit en penſant, ſoit en végétant, ſoit en dînant, ſoit en jeûnant, ſoit en dormant, ſoit en veillant, il eſt un ſentiment qui ne dort jamais au fond de mon cœur; c'eſt celui de la reconnoiſſance éternelle que je dois à V. M., de l'admiration qu'elle m'inſpire & qui ſe renouvelle ſans ceſſe, & du profond reſpect avec lequel lui ſera dévoué toute ſa vie, &c.

LETTRE LXXIX.

Du Roi.

Ce 25 juillet 1771.

JE ſuis bien aiſe que les philoſophes de Paris ne reſſemblent ni à *** qui ne rit jamais ni à la roſſinante de Dom Quichotte, qui ne galoppa

qu'une fois en ſa vie. Le pape, le mufti, les derviches & les moines ſont faits dans ce ſiècle pour nous faire rire ; autrefois ils faiſoient gémir. Je ne ſais ſi la correſpondance du vicedieu de Rome & du ſucceſſeur de Mahomet à Conſtantinople eſt bien authentique ; mais s'ils ne ſe ſont pas écrit ce qu'on leur attribue, ils ont dû ſe l'écrire, étant de même métier ; il n'y a que le débit de leurs drogues & la concurrence qui les rendent ennemis. Ceux qui combattent pour le Croiſſant & les guerriers des mers hyperborées, ſont plus difficiles à concilier que les prêtres ; il faut eſpérer cependant que quelques bonnes ames rétabliront la paix entr'eux.

Vous voyez donc que la guerre eſt un des ingrédiens qui entrent néceſſairement dans la compoſition de ce malheureux monde. Depuis l'année trente-quatre, l'Europe n'a vu qu'une ſucceſſion de guerres perpétuelles, celle de quarante juſqu'à quarante-huit, celle de cinquante-ſix juſqu'à ſoixante-trois, celle des Ruſſes & des Turcs depuis ſoixante-neuf qui dure encore. L'Eſpagne a été ſur le point de rompre avec l'Angleterre : enfin rarement ſe paſſe-t-il dix ans de ſuite que toute l'Europe jouiſſe d'une paix durable. Vos François, qui ſe conſolent de tout par un vaudeville, crient un peu quand la guerre oblige à lever de nouveaux impôts, & quelques plaiſanteries leur

ſont tout oublier. Ainſi, par un heureux effet de leur légéreté, le penchant qu'ils ont à la joie l'emporte ſur toutes les raiſons qu'ils ont de s'affliger. Un royaume auſſi riche que la France, un royaume à reſſources immenſes que les déprédations de tant de brigands de finance n'ont pu épuiſer, ne ſauroit manquer d'argent; & le roi très-chrétien, le plus ancien monarque de la chrétienté, doit avoir des richeſſes bien plus conſidérables que les Montézuma & les Mogol n'en ont jamais poſſédé. J'oſe donc ſuppoſer que les philoſophes de Paris ſe moquent des habitans de la Mer-Baltique, lorſqu'ils parlent de la diſette des eſpèces. C'eſt nous, les Danois & les Suédois qui ſommes les gueux de l'Europe; ſauvages à peine débarbariſés, qui ne voyons que d'un œil & qui imitons maladroitement l'induſtrie des peuples policés. Le père Bouhours l'a bien dit, que hors de la France on pouvoit à toute rigueur avoir du bon ſens, mais non de l'eſprit. Vous êtes dans le beau pays d'Eldorado, dont les cailloux ſont de brillans & les rochers d'or, &c. Et dans votre opulence vous vous plaignez de n'être pas dans la Jéruſalem céleſte, encore ſupérieure à Eldorado. Qu'on liſe le *Siècle de Louis XIV*; on voit comme les arts ſont en honneur en France; on y voit la protection marquée que ce ſouverain leur accordoit. On a vilipendé ce ſiècle, & vous voyez ce qu'on fait à préſent

pour n'être pas vilipendé à ſon tour par la poſtérité. Je demande donc humblement à un grand philoſophe, qu'il daigne me fournir une méthode toute nouvelle pour être approuvé de tout le monde & de tous les ſiècles ; il me fera plaiſir d'éclairer mon ignorance vandale ſur un ſujet auſſi intéreſſant, & je l'aſſure qu'il aura tout l'honneur de ſa découverte.

A propos, j'ai lu le quatrième tome des *Queſtions Encyclopédiques* de Voltaire, très-ſurpris d'y trouver une ſortie épouvantable qu'il fait ſur Maupertuis. Il y a quelque choſe de ſi lâche à calomnier les morts, il y a tant d'indignité à noircir la mémoire des hommes de mérite, il y a quelque choſe dans ce procédé qui dénote une vengeance ſi implacable, ſi atroce, que je me répens preſque de la ſtatue qu'on lui érige. Bon Dieu ! comment tant de génie ſe peut-il allier avec tant de perverſité ! Je vous avoue que cela me fait de la peine. Enfin, vous qui avez le cœur bon, vous devriez faire des remontrances à Voltaire ſur cette conduite, qui lui fait plus de tort qu'à Maupertuis. Je vous avoue qu'on ſe laſſe de retrouver à tout propos Maupertuis, l'abbé des Fontaines, Fréron, le Franc de Pompignan, le poëte Rouſſeau & Abraham Chaumeix dans ſes ouvrages : des injures ſi ſouvent répétées dégoûtent le lecteur, & démaſquent trop le fond de l'ame de Voltaire. Cela eſt triſte & n'eſt pas plaiſant.

Toutefois les pauvres Vandales de ces cantons ſaluent le philoſophe habitant de l'Athènes moderne, l'Anaxagoras de Paris : ils ſe recommandent à ſa protection, à ſes prières ; ils le prient de les aſſocier à ſes œuvres-pies, comme ces Vandales ſe ſont aſſociés aux prières des bons pères jéſuites : c'eſt le moyen de ne pas manquer le paradis, d'un côté un géomètre, de l'autre un jéſuite ; avec cette eſcorte il faut faire chemin, ou l'on n'en fera jamais. Conſervez votre bonne humeur, riez de tout avec Démocrite. Vivez ſur-tout, portez-vous bien, & ſoyez sûr que perſonne ne s'y intéreſſe plus que le ſolitaire Vandale de Sans-Souci. Sur ce, &c.

LETTRE LXXX.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 17 août 1771.

SIRE,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en réponſe à mes doléances ſur le triſte état des finances françoiſes, m'a rappellé la fable de la fourmi, qui étant bien pourvue de toutes ſes proviſions, ſe moque de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même prévoyance. *Un royaume tel que la France*, dites-vous, *ne ſauroit manquer d'argent :* cela ſe peut ; mais en cas que le dieu Plutus n'ait pas tout-à-fait

pris congé de nous, il s'eſt au moins ſi bien caché, qu'il ſeroit difficile de déterrer ſa retraite ; M. l'abbé Terray, notre contrôleur général, fait de ſon mieux pour la découvrir, ſans en pouvoir venir à bout Je ne ſais pas ſi le père Bouhours a eu raiſon, quand il a prétendu qu'on ne pouvoit avoir de l'eſprit qu'en France, comme autrefois un fameux maître de danſe, nommé Marcel, prétendoit qu'il n'y avoit que la France où l'on sût danſer ; ce ſeroit bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale : *Eh bien, danſez maintenant ;* & quant à l'épigramme bonne ou mauvaiſe du père Bouhours, j'aimerois mieux avec Criſpin que nous euſſions *la philoſophie d'avoir de l'eſprit en argent.* V. M. va peut-être me trouver bien *Harpagon*, en n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en ſuis pourtant pas plus triſte, & j'enviſage même dans le ſort prochain dont je ſuis menacé, un grand avantage pour mon eſtomac, qui n'aura sûrement plus d'indigeſtions à craindre. O Providence, Providence ! il faut avouer que tout eſt arrangé pour le mieux, & que vous ſavez parfaitement, comme dit S. Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le roi Alphonſe diſoit, à propos du fatras de cercles qu'avoit imaginés l'aſtronomie ancienne, que *s'il avoit été au conſeil de Dieu quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis ;* je ſuis tenté de croire quelquefois, dans des momens où ma

dévotion

dévotion s'attiédit, que Dieu avoit pour le moins autant beſoin de conſeil quand il fit le monde moral, que quand il fit le monde phyſique; mais je rejette bientôt cette penſée, quand je ſonge à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la ſurface de la terre, & à l'eſprit de juſtice, de déſintéreſſement, de vérité qui règne ſur l'eſpèce humaine. Il faut avouer, Sire, qu'un pareil ſéjour eſt délicieux pour un philoſophe, & qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulſé, ſoit par la faim, ſoit par une indigeſtion, ſoit par les vrais fidèles, Ruſſes ou Mahométans, qui ſont ſi dignement occupés à s'égorger. V. M. eſpère qu'il *ſe trouvera de bonnes ames qui rétabliront la paix entr'eux.* Mon premier mouvement eſt de le ſouhaiter, mais il reſte à ſavoir ſi, tout bien conſidéré, c'eſt procurer un grand bien à la triſte eſpèce humaine que de l'empêcher de ſe détruire. C'eſt à V. M. à voir ce qu'il y a de mieux à faire ſur ce point important; & je ſuis bien aſſuré d'avance qu'elle fera ce qu'il y a de mieux; mais pour cela il eſt néceſſaire qu'elle ſonge d'abord à ſe conſerver; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité, & pour l'intérêt de la philoſophie.

V. M. voudroit que j'écriviſſe à Voltaire, à propos de philoſophie, pour l'engager à ne point s'acharner ſur les morts, ni ſur les vivans qui ſont cenſés morts, & qui devroient l'être

pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, Sire ! il y a long-temps que j'ai pris la liberté de lui donner ce conſeil, & V. M. voit quel en eſt le fruit. Il faut gémir ſur le ſort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un ſeul homme ait à la fois tous les talens & toutes les vertus, & qui devroit pourtant le permettre, ne fut-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les repréſentations de V. M. ; je repréſenterai auſſi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il eſt trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours ; qu'il eſt trop juſte pour ne pas rendre au mérite réel & reconnu la juſtice qui lui eſt due ; que le plus grand homme a beſoin d'indulgence, & s'en rend digne ſur-tout par celle qu'il a pour les autres ; que non-ſeulement ſa tranquillité, mais ſes écrits mêmes y gagneront, & que ces expreſſions de ſa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéreſſans qu'il en eſt des auteurs à peu-près comme des comédiens :

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avois à joindre l'exemple au conſeil, & à lui rappeller les grands hommes qui n'ont oppoſé à la ſatyre que la modération & leur gloire, je ſais bien, Sire, le modèle que j'aurois à lui propoſer. Mais peut-être me répondroit-il que

ce modèle eſt plus admirable qu'imitable, & je ne ſais pas trop ce que j'aurois à lui répondre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & une reconnoiſſance qui ne finira qu'avec ma vie, &c.

LETTRE LXXXI.

Du Roi.

Ce 16 ſeptembre 1771.

SI vous le voulez abſolument, je croirai que le beau royaume de France eſt ſans argent. Cela ſuppoſé, je le félicite des proſpérités qui l'attendent dans ce monde-ci & dans l'autre. Lycurgue, ce ſage législateur de Sparte, rendit ſa république fameuſe en lui interdiſant l'entrée de tous les métaux, à l'exception du fer. A ſon exemple, vos François vont donc devenir la nation la plus déſintéreſſée de l'Europe, la plus attachée à ſa patrie, la plus vertueuſe & la plus invincible; & quelle perſpective encore au-delà de ces biens terreſtres l'avenir ne lui préſente-t-il pas? La vie éternelle & ce paradis interdit à tous poſſeſſeurs d'eſpèces.

Voilà, mon cher d'Alembert, la carrière qui s'ouvre pour vos compatriotes; j'en excepte quelques vilains financiers, tréſoriers, archevêques & gens de leur ſéquelle, qui trop eſclaves de la coutume & fidèles à leurs anciens

uſages, continueront d'entaſſer, d'accumuler & de receler des richeſſes. Je ne ſaurois vous diſſimuler néanmoins que je crois qu'un mot ſuffiroit pour rappeller dans ce royaume la même abondance d'eſpèces qui s'y trouvoit autrefois; le crédit rétabli, voilà tout. Ce mot reſſuſciteroit les tréſors enfouis, crainte de les perdre; il remettroit l'or & l'argent en circulation, & les philoſophes ſeroient payés comme le pourroient être les maîtreſſes. A préſent ce mot de conjuration eſt plus efficace que de certaines paroles que des gens à crâne fêlé prononcent devant des marmouſets en certaines occaſions. Pardonnez-moi cette comparaiſon ſcandaleuſe, elle m'eſt échappée *currente calamo*; & puiſqu'elle eſt écrite, je ne l'effacerai pas.

Mais ne penſez pas que vous autres François vous ſoyez les ſeuls qui ſouffriez à préſent; nous éprouvons ici en Allemagne des fléaux pires preſque que ceux qu'occaſionne chez vous la ſtagnation des eſpèces: nous avons eu conſécutivement deux mauvaiſes récoltes; la première année, la prévoyance y avoit pourvu; mais celle-ci nous prend ſans verd. Les magaſins ſont épuiſés, & toute notre induſtrie ſuffira peut-être à peine pour nourrir le peuple & pour gagner la récolte de l'année prochaine. Voilà le ſort des hommes dans le meilleur des mondes poſſibles. J'ajoute mes plaintes

phyſiques à vos plaintes morales, & cependant il n'en fera ni plus ni moins. Je vous avoue que j'avois une grande envie de procurer la paix aux peuples de l'orient & à mes barbares voiſins les Sarmates. Je crains fort de n'y pas réuſſir. On accorderoit plutôt les janſéniſtes & les moliniſtes, que l'on ne mettroit certain nombre de têtes couronnées ſous un chapeau : paſſe encore, pourvu que ce feu n'aille pas, ſe communiquant de proche en proche, jeter quelqu'étincelle ſur les maiſons voiſines.

Et voilà pour les querelles des deſpotes ; pour celles des auteurs, vous faites une œuvre méritoire d'admonêter Voltaire ſur ce tas d'injures uſées qu'il répand, & ſur Maupertuis (qui ne les avoit pas méritées) & ſur tant de gredins de la littérature, qu'il tire par-là de l'oubli où probablement ils croupiroient à toute éternité. Je conclus de la conduite de Voltaire, que s'il étoit ſouverain, il feroit avec tous ſes voiſins à couteau tiré ; ſon règne ne ſeroit qu'une guerre perpétuelle, & alors Dieu ſait de quels argumens il ſe ſerviroit pour prouver que la guerre eſt l'état naturel de la ſociété, & que la paix n'eſt pas faite pour l'homme. Les paſſions, ingénieuſes à ſe déguiſer, ſe ſervent ſouvent de la dialectique pour plaider leur cauſe. On ne veut point convenir qu'on a tort, on appelle la raiſon à ſon aide, & on

lui donne la torture pour qu'elle paroiſſe autoriſer notre conduite. Si, convaincu du mal que ces paſſions occaſionnent, quelque docteur attrabilaire en s'échauffant, vouloit anéantir ces paſſions autant qu'il eſt en lui, il nous précipiteroit dans une autre extrêmité; il feroit d'un homme animé un automate ſtupide, un être ſans reſſort. Ainſi à tout prendre, il faut laiſſer les choſes telles qu'elles ſont, ſe procurer du pain quand il eſt rare, déterrer l'argent quand il en faut, crier ſur la place, *crédit ! crédit !* laiſſer faire la guerre à ceux qui ne veulent pas de la paix, ſouffrir que les ſoi-diſant philoſophes impriment des injures, & ſe contenter d'avoir la paix dans ſa maiſon. Sur ce, &c.

LETTRE LXXXII.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 8 novembre 1771.

SIRE,

JE vois par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'eſt guère plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philoſophie prévoyante ſe moquoit un peu de notre embarras cauſé par nos ſottiſes, & j'a-

vois pris la liberté de la comparer à la fourmi qui ſe moque de la cigale ; mais en ce moment, grâce à la divine Providence qui arrange ſi bien toutes choſes, tout eſt cigale, des Pyrénées à la Mer-Glaciale. Si je n'avois pas pour cette ſainte Providence le profond reſpect qu'elle mérite, je prendrois, je l'avoue, en ce moment un peu d'humeur contre elle ; & je ſuis preſque aſſuré que V. M. la partageroit ; car enfin ſi nous avons pu en France prévoir & même empêcher une partie de la détreſſe où nous ſommes, V. M. n'eſt pas dans le même cas ; cela me rappelle ce que diſoit un fameux maître à danſer, nommé Marcel, à une femme ſon écolière qui avoit les pieds en dedans : *Madame*, lui diſoit-il en lui montrant un crucifix qui étoit dans ſa chambre, *vous avez les jambes auſſi mal tournées que ce crucifix-là : il eſt vrai que pour lui ce n'eſt pas ſa faute.* Mais laiſſons-là, Sire, & les cigales & les crucifix ; V. M. croit que pour nous tirer du bourbier, il faudroit crier ſur la place, *crédit rétabli* ; il y auroit, ce me ſemble, un autre mot à crier auparavant, *économie* ; ſans cela on répondroit au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit eſt mort.* Mais il ſera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire & de le perſuader. Je ne lui écris guère ſans

l'exhorter à mépriſer les chenilles qu'il écraſe, & à ménager les hommes de mérite qu'il vilipende, & V. M. voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laiſſer aller les choſes & les hommes, & dire, non pas *tout eſt bien*, comme Pope, mais *tout eſt comme il peut*. Les lettres auroient pourtant d'autant plus beſoin de ſe reſpecter elles-mêmes, qu'il me ſemble qu'elles ſont dans une ſituation moins favorable que jamais; il me ſemble même que dans preſque toute l'Europe on eſt aſſez diſpoſé à les opprimer. On prétend qu'on va ſupprimer ici le collège royal fondé par François I, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépenſe, car je doute qu'il en coûte vingt-mille francs à l'État pour tous les profeſſeurs de ce collège; à moins qu'on n'imagine d'affamer la philoſophie pour la faire taire, ce qui ſeroit fort bien imaginé. J'avoue que la philoſophie a rendu aux ſouverains de grands ſervices, ne fût-ce qu'en détruiſant la ſuperſtition qui les rendoit eſclaves des prêtres; mais le champ eſt labouré, on n'a plus beſoin des bœufs qui ont tiré la charrue, & on ne ſe ſoucie pas de les nourrir. J'ai tiré, Sire, la charrue le mieux que j'ai pu, & ſelon mon petit pouvoir; V. M. a bien voulu regarder mes efforts avec bonté, je lui dois la première récompenſe de mes travaux; je lui dois plus encore, ma ſubſiſtance dans le moment

préſent ; grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière ; mon économie ménagera le plus long-temps qu'elle pourra ces bienfaits, & elle aura recours ſans héſiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le préſent une autre grâce à demander à V. M. ; ce ſeroit de vouloir bien faire chercher dans la bibliothèque de Magdebourg (ſi cette bibliothèque qui exiſtoit dans le dernier ſiècle, n'a pas été tranſportée ailleurs) un ouvrage de Pline le Naturaliſte, qu'on prétend ſe trouver dans cette bibliothèque. Je doute beaucoup, Sire, de la vérité de cette anecdote ; je n'ennuierai point V. M. des raiſons ſur leſquelles eſt fondé mon doute ; mais enfin l'objet eſt aſſez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *Hiſtoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie.* La littérature, qui a déja tant d'obligations à V. M., lui en auroit une nouvelle, ſi elle vouloit bien donner les ordres pour vérifier ce fait, & pour s'aſſurer au moins que ce précieux manuſcrit n'exiſte pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant V. M. de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il eſt mort au mois de janvier dernier, dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y

vivoit assez obscurément, & même assez pauvrement, & qu'on assure avoir été la veuve du czarowitz Alexis, que son père le czar Pierre I fit mourir. Si la chose étoit vraie, cette femme seroit la belle-sœur du feu empereur Charles VI, dont la femme étoit Wolfenbuttel comme celle du czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, étoit morte d'un coup de pied dans le ventre que son mari lui avoit donné dans une grossesse; mais on prétend qu'on avoit enterré une bûche à sa place, qu'elle s'étoit enfuie de Russie, qu'elle a été à la Louisiane, & delà à l'isle de France, où elle avoit épousé un officier nommé Maldack, dont elle portoit le nom à sa mort. Plusieurs circonstances réunies, & dont la réunion forme d'assez fortes preuves, paroissent prouver que cette femme étoit réellement la veuve du prince Alexis; il paroît certain qu'elle recevoit une pension de la cour de Brunswick, & peut-être V. M. pourroit-elle en savoir davantage par cette voie.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE LXXXIII.

Du Roi.

Ce 30 novembre 1771.

JE crois que les dieux ſe ſont réſervés pour eux le bonheur & qu'ils en ont laiſſé aux hommes l'apparence ; nous le cherchons toujours & ne le trouvons jamais : mais ſi nous ſommes privés de tout ce qui eſt parfait, nous avons en revanche deux conſolateurs qui diſſipent nombre de nos maux ; l'un c'eſt l'eſpérance, & l'autre un fonds de gaieté naturelle, que vos François ſur-tout poſsèdent au ſuprême degré ; une chanſon, un mot bien frappé diſſipent leurs ennuis : ſi l'année eſt ſtérile, la Providence a ſon couplet ; ſi les impôts hauſſent, malheur aux traitans dont les noms peuvent entrer dans leurs vers. Auſſi ſe conſolent-ils de tout ; ils n'ont pas tort, je me range de leur avis. Il y a du ridicule à s'affliger de choſes paſſagères, dont le propre eſt l'inſtabilité. Si Héraclite en pleure, Démocrite en rit. Rions donc, mon cher d'Alembert, vous de vos finances, moi de la mauvaiſe année, de ma goutte, &c. &c. C'eſt le parti que j'ai pris, & je m'en trouve bien. A peine ai-je été délivré de mes grandes douleurs, que je me ſuis diverti ſur le ſujet des Confédérés

de la Pologne. Je me ſuis amuſé à les peindre au vrai : je vous envoie quelques chants de ce poëme. Je ne dis pas qu'il ſoit bon ; c'étoit comme un remède qui en faiſant diverſion à mes maux les a ſuſpendus ; je ſouhaite qu'il vous guériſſe de vos vapeurs, qu'il vous faſſe oublier pour quelques momens vos embarras, & que vous vous ſouveniez en le liſant, que ce ſont les vers d'un malade & d'un homme qui a dépaſſé le demi-ſiècle de dix ans.

Vous me parlez du peu d'honneur où ſont à préſent les lettres en France. Je ne crois pas que cela ſoit général en Europe ; mais convenez avec moi que bien des gens-de-lettres donnent lieu, par leur conduite, à la méſeſtime où ils vivent. Le gros du monde, qui ne réfléchit point, confond le caractère & le talent de l'artiſte, & du mépris de ſes mœurs, il paſſe à celui de ſon art. On croit, parce que les connoiſſances n'adouciſſent & ne corrigent pas le caractère des plus ſavans, qu'un grand nombre abuſe même de ſes connoiſſances, qu'il eſt inutile d'apprendre & de ſavoir, que les lumières de l'eſprit ne ſervent qu'à une vaine oſtentation, & puiſqu'il n'en revient aucun avantage, qu'elles ſont inutiles à la ſociété. Ce raiſonnement eſt géométriquement faux, parce que ſi l'on vouloit condamner toutes les bonnes inſtitutions à cauſe de l'abus que le monde en fait, il n'en reſteroit aucune. Que

voulez-vous que le public penſe, lorſqu'il voit des écrits du même auteur ſe contredire, qu'on diſcerne ce que ſa plume a librement écrit de ce que ſa plume vénale a barbouillé, qu'on voit des libelles infames paroître contre le gouvernement, & des cyniques effrontés qui mordent indifféremment tout ce qu'ils rencontrent; que dans des ouvrages philoſophiques on retrouve les abominables maximes des Jean Petit, des Buſembaum, des Malagrida? Eſt-ce à des amateurs de la ſageſſe d'encourager le crime? Et après l'attentat de Damiens, ne devroit-on pas être aſſez circonſpect pour ne point échauffer quelque cerveau brûlé par des maximes infernales qui le peuvent porter aux crimes les plus atroces? Si Virgile, ſi Cicéron, ſi Varron, ſi Horace avoient été noircis de ces traits, ils n'auroient jamais joui dans Rome de la réputation qu'ils conſervent encore. Pour rendre les lettres reſpectables, il faut non-ſeulement du génie, mais ſur-tout des mœurs. Mais ce métier eſt devenu trop commun, trop de grimauds s'en mêlent, & ce ſont eux qui le décréditent.

Pour ce qui vous regarde, je ſuis bien aiſe de voir la confiance que vous avez en moi; elle ne ſera pas trompée, quoique ce délabrement des finances d'un prince qui a 400 millions de revenus me paroiſſe bien étrange. Vous voulez ſavoir ſi un manuſcrit de Pline le Natu-

raliſte, qui concerne les guerres des Germains, ſe trouve à Magdebourg? Quoique je n'aie pas encore reçu de réponſe de là-bas, je crois que c'eſt un fait controuvé, accrédité ſur la foi d'un voyageur; car ſi un tel manuſcrit exiſtoit, vous pouvez être perſuadé qu'il ſeroit connu; je n'en ai jamais entendu parler, non plus que nos doctes.

Je puis vous répondre avec plus de préciſion ſur le ſujet de cette dame qui prétendoit paſſer pour l'épouſe du czarowitz; ſon impoſture a été découverte à Brunſwick, où elle a paſſé peu après la mort de celle dont elle emprunta le nom; elle y reçut quelques charités, avec ordre de quitter le pays & de ne jamais prendre un nom dont ſa naiſſance l'écartoit ſi fort. Croyez qu'on ſait comme il faut tuer ſon monde en Ruſſie, & que lorſqu'on expédie quelqu'un, principalement à la cour, il ne reſſuſcite de ſa vie. Le contraire pourroit nous arriver, à nous qui ne ſommes pas auſſi verſés dans ce métier. Demandez donc, s'il vous plaît, quand vous verrez quelque reſſuſcité: De grace, Monſieur ou Madame, où vous a-t-on tué? Et ſur le pays qu'il vous nommera, jugez de la vérité du fait. Si l'on vous parle de la Judée, vous ſavez que c'étoit l'uſage: ſi l'on vous nomme mon pays, doutez; ſi c'eſt la Ruſſie, n'en croyez rien. Voilà vraiment une belle diſſertation, digne de l'académie des belles-lettres & inſcriptions.

A propos, comme j'ai vu quelques ouvrages où la louange des François n'eſt pas épargnée, faits par des auteurs qui poſtuloient une place à l'académie françoiſe & qui l'ont obtenue, je me ſuis aviſé de me mettre ſur les rangs ; & pour devenir un de vos quarante babillards, je me ſuis propoſé de faire l'apologie de quelques-unes des campagnes de vos généraux dans la dernière guerre ; l'ouvrage ſera bientôt fait, je le dédie à la fatuité nationale, & par ce moyen je compte dans peu devenir votre confrère. En voilà aſſez pour cette fois : ſi vous voulez me faire bavarder davantage, c'eſt à vous à m'y provoquer par une nouvelle lettre. Sur ce, &c.

LETTRE LXXXIV.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 2 janvier 1772.

SIRE,

JE crains que V. M. ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque choſe de pis, de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais avant d'expoſer à V. M. l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéreſſe davantage ſans comparaiſon ; ce ſont, Sire, les très-humbles remerciemens que je dois à V. M.

des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, & du plaiſir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'Épître à S. M. la reine de Suède eſt pleine de philoſophie, de ſenſibilité, & cependant de force contre les détracteurs des rois, qu'il faut reſpecter lors même qu'ils s'égarent (*a*). Le poëme ſur les Confédérés eſt un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, & ſur-tout de gaieté; ce qui n'étoit pas facile en un ſi triſte ſujet (*b*). Il y a dans ce poëme, parmi pluſieurs traits dignes d'être retenus, un vers ſur lequel je prendrai la liberté de demander à V. M. un éclairciſſement; *la St. Barthélemi* en *tableau* chez l'évêque de Kiowie eſt-elle une vérité hiſtorique, ou une fiction ſeulement vraiſemblable, & aſſortie aux ſentimens du prélat, fiction ſemblable à celle que les poëtes ſe permettent? Je connois quelques philoſophes qui ont pris en pitié ces pauvres Confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leur pays; s'ils ſavoient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothèque un tel tableau, je ne doute point qu'ils ne diſſent alors comme cet ami de la Brinvilliers, à qui on apprenoit qu'elle avoit empoiſonné ſon père: *Si cela eſt, j'en rabats beaucoup.* Quoi qu'il en ſoit, je

(*a*) Elle ſe trouve ci-devant tome VII, page 118.

(*b*) C'eſt *la Pologniade, ou la Guerre des Confédérés*, Poëme en VI Chants; il ſe trouve ci-devant, tome VIII.

désire fort, Sire, & avec la plus grande impatience, de voir la suite de ce poëme; je prie V. M. de vouloir bien ne m'en pas priver; mais je désirerois sur-tout que le dernier chant eût pour titre: *La paix donnée par Fréderic-le-Grand aux Confédérés & aux Dissidens, aux Turcs & aux Russes, à l'Europe & à l'Asie.* V. M. ressembleroit à ce juge, qui faisoit venir devant lui les parties, commençoit par se moquer de leur querelle, & finissoit par les faire embrasser & les renvoyer contentes.

Voilà, Sire, ce que l'humanité espère de vous; cette besogne, toute difficile qu'elle est peut-être, l'est peut-être encore moins que le rétablissement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines & d'opérations ruineuses. Le délabrement n'est guère moindre dans notre pauvre république des lettres, & je suis bien fâché que V. M. ait raison dans les torts dont elle accuse mes confrères. Je voudrois que les réflexions si justes & si sages que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, fussent imprimées & affichées à la porte de tous les gens-de-lettres. J'ai tâché du moins, pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes si vrais & si sûrs, & de mériter par-là les bontés dont V. M. m'a honoré.

Je viens maintenant, Sire, aux deux papiers

ci-joints. Le premier qui a pour titre: *Hiſtoire de Madame Maldack*, ſont les anecdotes vraies ou fauſſes que j'ai pu recueillir ſur la prétendue veuve du czarowitz. Je crois ſans peine que toute cette hiſtoire eſt une impoſture; mais V. M. ne ſera peut-être pas fâchée de ſavoir ce qu'on a débité en France à ce ſujet, pendant la vie & depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avoit une maiſon de campagne dans le village où cette femme faiſoit ſon ſéjour; & peut-être la cour de Brunſwick, qui avoit la bonté de lui faire une petite penſion, & la cour de Ruſſie, ſeroient-elles un peu étonnées de l'hiſtoire & des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre: *Article deſtiné à la Gazette du Bas-Rhin*, intéreſſe, Sire, une famille honnête & eſtimable à tous égards, dont je ſuis l'ami depuis long-temps. Il a plu à celui qui faiſoit cette gazette à Clèves, dans les États de V. M., à ce *corneur qui ſuit la Renommée*, comme V. M l'appelle très-plaiſamment (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin), il a donc plu à ce folliculaire d'inſérer dans ſon N°. 88 un article injurieux à cette famille, à l'occaſion de la mort d'un parent, homme de mérite qu'elle vient de perdre. Cette famille, Sire, implore les bontés de V. M., non pour faire punir ce malheureux auquel elle pardonne, mais pour lui

faire envoyer la rétractation ci-jointe, avec ordre de l'inſérer au plus tôt dans ſa gazette, ſans y changer un ſeul mot, & avec défenſes de parler déſormais ni en bien ni en mal de cette famille, & de ce qui lui appartient. Comme elle ſait les bontés dont V. M. m'honore, elle m'a prié de faire parvenir ſes prières aux pieds de V. M., & je m'en acquitte, Sire, avec d'autant plus d'empreſſement & de zèle, que je mets le plus vif intérêt à l'obliger; je ſupplie donc très-humblement V. M. & avec la plus grande inſtance, de vouloir bien donner ſes ordres pour la ſatisfaction de cette honnête & reſpectable famille.

Il ne me reſte que l'eſpace néceſſaire pour prier V. M. de me faire dire ſi l'Hiſtoire Germanique de Pline ſe trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas plus qu'elle; & de ſouhaiter que l'année où nous allons entrer ſoit pour V. M. auſſi glorieuſe que les précédentes. Elle ne fera, s'il eſt poſſible, qu'ajouter encore aux ſentimens de profond reſpect & d'éternelle reconnoiſſance avec leſquels je ſuis, &c.

LETTRE LXXXV.

Du Roi.

Ce 26 janvier 1772.

JE vois par votre réponſe qu'il y a beaucoup d'objets qui gagnent à être vus de loin. La confédération de Pologne pourroit bien être de ce nombre. Nous qui ſommes les voiſins de cette nation agreſte, nous qui connoiſſons les individus & ~~les chefs du parti, nous~~ ne les croyons dignes que de ſifflets. Cette confédération s'eſt formée par le fanatiſme, tous les chefs en ſont diviſés, chacun a ſes vues & ſes projets différens : ils agiſſent avec imprudence, combattent avec couardiſe, & ne ſont capables que du genre de crimes que des lâches peuvent commettre. Si j'avois un évêque Turpin ou un abbé Trithème à ma diſpoſition, je le citerois volontiers; mais comme perſonne ne ſait écrire en Pologne, je ſuis réduit à être moi-même le garant des faits que j'annonce dans ce poëme. Or comme ce n'eſt point une démonſtration géométrique, il m'a paru que j'avois la licence de me livrer à mon imagination. Je ne vous réponds pas que l'évêque de Kiowie ait réellement en ſa réſidence le tableau de la Saint-Barthélemi, mais il pourroit l'avoir. Henri III avoit aſſiſté à cette ſainte boucherie; il peut l'avoir fait

peindre & avoir donné le tableau à l'évêque de Kiowie d'alors, comme un témoignage de ſon orthodoxie, & cet évêque peut l'avoir laiſſé à celui d'à-préſent, qui ne demanderoit pas mieux, s'il en avoit le pouvoir, que de renouveller un pareil maſſacre dans ſa patrie. Vous avez vu par l'attentat que ces miſérables avoient projeté contre leur roi, de quoi leur eſprit de vertige les rend capables. La cauſe de leur haine contre ce prince eſt qu'il n'eſt pas aſſez riche pour leur donner des penſions au gré de leur cupidité; ils aimeroient mieux un prince étranger qui pût fournir de ſon domaine à leur profuſion. Je plains les philoſophes qui s'intéreſſent à ce peuple mépriſable à tous égards. On ne peut les excuſer qu'en conſidération de leur ignorance. La Pologne n'a point de loix, elle ne jouit pas de ce qu'on appelle liberté; mais le gouvernement a dégénéré en une anarchie licentieuſe; les ſeigneurs y exercent la plus cruelle tyrannie ſur leurs eſclaves. En un mot, c'eſt de tous les gouvèrnemens de l'Europe (ſi vous en exceptez les Turcs) le plus mauvais. J'insère dans cette lettre deux chants du même poëme, qui auront toujours quelque mérite, s'ils ſervent à diſſiper les vapeurs de ceux qui les liront.

Vous vous imaginez qu'on fait auſſi facilement une paix entre des puiſſances ennemies

que de mauvais vers : cependant j'entreprendrois plutôt de mettre toute l'hiſtoire des Juifs en madrigaux, que d'inſpirer les mêmes ſentimens à trois ſouverains entre leſquels il faut compter deux femmes. Quoi qu'il en ſoit, je ne me décourage pas, & il n'y aura pas de ma faute ſi cette paix ne ſe conclut pas auſſi vîte que je le déſire. Quand la maiſon de notre voiſin brûle, il faut éteindre le feu, pour qu'il ne gagne pas la nôtre. Voilà comme agit le quinzième des Louis. Sans ſes ſoins infinis, déjà l'Eſpagne & l'Angleterre ſe battroient dans les quatre parties du monde connu : chaque année qu'il prolonge la paix, doit rétablir ſes finances. Un royaume comme la France eſt inépuiſable en reſſources, & il faut être bien mal-adroit avec quatre cents millions de livres de revenus pour ne pouvoir pas payer ſes dettes. Vos académies vont s'enrichir & vos académiciens rouler ſur l'or.

Pour le pauvre Helvétius, il ne roulera ſur rien ; j'ai appris ſa mort avec une peine infinie, ſon caractère m'a paru admirable. On eût peut-être déſiré qu'il eût moins conſulté ſon eſprit que ſon cœur. Je crois qu'il paroîtra de lui des Œuvres poſthumes ; une rumeur ſe répand, qu'il y a un poëme de lui ſur le bonheur, dont on dit du bien ; ſi on l'imprime, je l'aurai. L'ouvrage de Pline qu'on a prétendu être à Magdebourg, ne s'eſt point

trouvé ; on dit que le manuſcrit eſt à Augsbourg, mais ce ne ſont que des diſcours vagues ; il eſt apparent que ce Pline n'exiſte nulle part. L'hiſtoire de madame de Maldack, ſoi-diſante czarowitzine, n'eſt pas plus vraie. Cette perſonne a été, ce me ſemble, fille de garderobe de la princeſſe dont elle a pris le nom. Son hiſtoire eſt un tiſſu de fauſſetés. Jamais la comteſſe Kœnigsmarck n'a mis le pied en Ruſſie, le comte de Saxe n'avoit pas vu la femme du czarowitz ; donc il ne pouvoit pas la reconnoître dans madame de Maldack. Obſervez ſur-tout que ſi une princeſſe, comme elle prétendoit l'être, s'étoit ſauvée par miracle de la Ruſſie, elle auroit cherché un aſile naturel dans le ſein de ſa famille & ne feroit pas l'aventurière comme la créature dont vous parlez ; elle peut avoir eu quelque reſſemblance avec ſa maîtreſſe ; c'eſt ſur quoi elle a fondé ſon impoſture, pour avoir quelque conſidération ; mais elle s'eſt bien gardée de paroître à Brunſwick, parce que la czarowitzine étoit trop connue de ſa famille, pour qu'on pût abuſer tous ſes parens par une reſſemblance vague & par des propos qui auroient décelé la fripponnerie.

Vous me chargez d'une autre commiſſion plus embarraſſante pour moi, d'autant plus que je ne ſuis ni correcteur d'imprimerie, ni cenſeur de gazettes. Je crois que la famille de Loiſeau

de Mauléon a été à l'école chez le Franc de Pompignan ; elle ſuppoſe toute l'Europe les yeux fixés ſur elle & l'univers uniquement occupé de cette famille. Pour moi, qui vis en Allemagne & qui ſais ce qui ſe paſſe, je puis aſſurer ſur mon honneur à la famille de Mauléon qu'un très-petit nombre de perſonnes ſait qu'elle exiſte, & que ceux qui la connoiſſent le mieux, ſont peut-être une quarantaine de perſonnes qui ont lu un factum fait par cet avocat en faveur de Calas. Je puis vous proteſter que perſonne ne s'oppoſe en Allemagne à la nobleſſe de cette famille, qu'il eſt très-indifférent à la diète de Ratisbonne que cet avocat ſoit mort d'un polype au cœur ou d'un crachement de ſang, que la ducheſſe d'Orléans ait conſulté ſon père ou non, & qu'enfin tous les avocats de Paris, la cour des aides, la tournelle, la grand'chambre, les préſidens à mortier & le chancelier peuvent vivre & mourir comme bon leur ſemble ; l'on promet même de l'ignorer en Allemagne. Pour le gazetier du Bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne ſoit point inquiété, vu que ſans la liberté d'écrire, les eſprits reſtent dans les ténèbres, & que tous les encyclopédiſtes (dont je ſuis diſciple zélé), en ſe récriant contre toute cenſure, inſiſtent ſur ce que la preſſe ſoit libre, & que chacun puiſſe écrire ce que lui dicte ſa façon de penſer. Faites prendre ceci comme une poudre tempérante à

la famille de l'avocat ; elle donne quelques ſymptômes de fièvre chaude, qu'il ſera bon de prévenir par des ſaignées & de fréquentes émulſions. Que de perſonnes, mon bon d'Alembert, qui ne voient les objets qu'à travers ces grandes lunettes avec leſquelles on obſerve les ſatellites de Saturne ! Il faudroit mettre leurs yeux pour quelque temps au régime du microſcope, pour leur apprendre à mieux apprécier les grandeurs des figures, &, s'il ſe pouvoit, la leur propre ; mais je n'en ai que trop dit aujourd'hui. Sur ce, &c.

LETTRE LXXXVI.

De M. d'Alembert.

Paris, ce 3 mars 1772.

SIRE,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 janvier dernier, ne m'eſt parvenue que le 21 du mois dernier ; la malheureuſe goutte dont V. M. a été attaquée ne lui ayant permis de ſigner cette lettre qu'au bout de trois ſemaines. J'aurois eu l'honneur d'y répondre ſur le champ, ſi dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avois été attaqué moi-même d'une eſpèce de *goutte* à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatiſme dans cette partie, qui m'interdiſoit

& le ſommeil & la plus légère application.

Les vers charmans que V. M. a eu la bonté de m'envoyer, n'étoient pas propres, Sire, à guérir mon inſomnie ; ces deux nouveaux chants me paroiſſent ne céder en rien aux deux précédens. J'ai été ſur-tout charmé de la peinture de l'Égliſe catholique dans le troiſième, & de l'alliance qui en réſulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Muſtapha. Dans le quatrième la délivrance que la ſainte Vierge Marie procure aux confédérés aſſiégés en s'adreſſant à ſon fils, eſt une imagination vraiment plaiſante & poétique. Mais ce qui me plaît ſur-tout de cet ouvrage, Sire, c'eſt que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raiſon, que jamais elles n'ont été ſi bonnes amies, & que V. M. ſait par-tout mêler, ſuivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne ſais ce que mes confrères les philoſophes en penſent ; je crois bien qu'ils pourroient avoir gagné à n'être vus que de loin ; mais ſi ces confédérés ſe plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Ruſſie, j'entends d'un autre côté cent mille payſans & davantage, qui ſe plaignent ou qui peuvent ſe plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés ; & tant que ces derniers ſeront oppreſſeurs, je ne verrai dans leurs ennemis, qu'un maître

qui rend à ſon valet-de-chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'eſt à peu-près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, & je ne ſuis nullement ſurpris que V. M. travaille à empêcher, ſi elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, & que les maux de l'humanité, déjà ſi accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entaſſent encore par de nouvelles dévaſtations. Ce projet & ces vues ſont bien dignes de l'ame de V. M.; je ſais plus, je ſais qu'elle a fait propoſer à une grande puiſſance de l'Europe de ſe rendre médiatrice, & je déſirerois vivement, pour mille raiſons, que les vœux ſi reſpectables de V. M. puſſent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point, comme de raiſon, dans le conſeil & les deſſeins des rois, & je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la ſageſſe & l'amour de l'humanité y préſident & règnent avec eux. S'il y a pour les mânes des ſages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il ſoit, ne faſſe des vœux ſemblables à ceux de V. M. & aux miens pour la paix & le bonheur de la malheureuſe eſpèce humaine. J'ai vivement regretté ce digne & aimable & vertueux philoſophe; à toutes les qualités reſpectables qui me le rendoient cher, il en joignoit une qui m'attachoit encore particuliérement à lui, c'étoient les ſentimens de reſpect & d'admiration dont il étoit rempli pour

V. M. Combien de fois elle a fait le ſujet de nos entretiens ! Combien nos cœurs s'échauffoient & s'attendriſſoient mutuellement en parlant d'elle ! Combien de fois nous nous plaiſions à répéter les obligations de toute eſpèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres & la philoſophie !

Je m'attendois bien, Sire, que l'hiſtoire du prétendu ouvrage de Pline encore exiſtant, étoit une chimère, & je ne doute pas qu'il n'en ſoit de même de la fille de garderobe qui a pris le nom de ſa maîtreſſe, la femme du czarowitz. Je n'inſiſte pas non plus ſur ce qui concerne la famille de Mauléon ; & je reſpecte la manière de penſer de V. M. à ce ſujet. J'aimerois pourtant mieux, qu'au-lieu de perſiffler les pauvres encyclopédiſtes ſur leurs vœux, réels ou prétendus, pour la liberté de la preſſe, elle eût bien voulu m'éclairer ſur cette grande queſtion, & me dire ce qu'elle en penſe. Pour l'y engager, j'oſerois preſque haſarder avec elle quelques réflexions ſur ce ſujet. Je ne ſais pas ſi cette liberté doit être accordée, mais je penſe que ſi on l'accorde, elle doit être ſans limites & indéfinie. Car pourquoi ſeroit-il plus permis d'inſulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il eſt un frippon, ou ſi on veut, qu'il eſt le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place qu'il eſt un voleur, un oppreſſeur, ou un imbécille? En un mot, ſi la ſatyre perſonnelle eſt permiſe,

ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la reſtreindroit aux foibles & aux petits, & pourquoi les forts & les grands n'en auroient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout État bien policé, monarchique ou républicain, cette ſorte de ſatyre devroit être interdite, depuis les rangs les plus élevés de la ſociété juſqu'aux moindres; parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la ſociété, & à la conſervation de l'exiſtence morale que la ſatyre leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute eſpèce, littérature, philoſophie, matières même de gouvernement & d'adminiſtration, je penſe que la liberté d'écrire ſur ces ſujets, de critiquer même, doit être pleine & entière, pourvu néanmoins, Sire, que la ſatyre en ſoit bannie, parce qu'encore une fois le but de la liberté de la preſſe doit être d'éclairer & non d'offenſer. Mais il eſt temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en déſirant à V. M. une pleine délivrance & de la goutte & de la guerre, & en lui renouvellant les aſſurances des ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance éternelle, & du plus profond reſpect avec leſquels je ſuis, &c.

SSN
611683

BIBLIOTECA